

III

Les années errantes

1879-1889

Funèbres pressentiments.

(Été 1879.) Le site du château de Bremgarten est extrêmement pittoresque. Je vois encore le regard dont mon frère contemplait ces admirables paysages, comme pour en prendre congé pour toujours. Un soir, nous avons fait halte sur un haut plateau aride et sec, encadré de noirs sapins, qui se détachaient nettement sur le bleu froid du ciel. Une foule d'oiseaux de proie semblaient s'être donné rendez-vous sur ces grands arbres ; ils allaient et venaient à tire d'aile en poussant des cris rauques et stridents, puis le silence et la solitude sinistre et muette de ces lieux se répandirent alentour, et la fraîche brise du soir nous faisait frissonner. Nous nous sentions envahis par un sentiment d'abandon sans bornes, loin de tout vivant, dans ce lieu funèbre que les rapaces eux-mêmes fuyaient avec des cris moqueurs. « Lisbeth, me dit mon frère d'un ton solennel, promets-moi que si je meurs il n'y aura autour de mon cercueil que des amis, pas de curieux, et si je ne peux plus m'en défendre, ne permets pas qu'un prêtre ni personne d'autre vienne débiter des sornettes sur mon corps. Qu'on m'enterre sans mensonge, en honnête païen que je suis. »

Der einsame Nietzsche, p. 93.

Séjour vénitien.

Venise, 12 septembre 1879. — Une lettre de Nietzsche est venue me surprendre ce matin. J'ai éclaté en sanglot et en pleurs. Il a un vague pressentiment de mort, et je suis moi-même en souci pour sa vie. Il me semble que je voudrais poser ma tête sur sa poitrine et pleurer, pleurer... Je n'ai jamais aimé aucun homme autant que lui, pas même mon propre père. Il me semble que le plus beau de mes devoirs devrait être de mourir *avec*

lui. Je ne puis te décrire ce sentiment, il perd à être exprimé.

Peter Gast à Mlle C. G.

E. F. Podach, *Gestalten um Nietzsche*, p. 71.
Weimar, 1932.

[De février à septembre 1880, avec quelques interruptions, Nietzsche et Peter Gast séjournent ensemble à Riva, puis à Venise. Les lettres adressées par Gast à une amie donnent l'idée de ce qu'a été cette cohabitation.]

Riva, 24 février 1880. — Je suis extrêmement heureux, je sens cette atmosphère de ferveur qui environne Nietzsche, tu ne peux t'en faire une idée. Il faudrait sa présence ! Ce matin à cinq heures et demie — pense un peu, chérie ! — Nietzsche m'a réveillé pour me dire qu'il allait sans doute pleuvoir dans la journée, et que si nous voulions aller nous promener, c'était le moment.

Gestalten, p. 73.

Riva, 28 février 1880. — Nous nous promenons beaucoup le long des falaises et au bord du lac, dans les bois d'oliviers et dans la plaine, causant toujours de la façon la plus agréable, pleine de gaieté et d'esprit. Aussi bien ne te cacherais-je pas, petite friponne qui menaces de devenir jalouse de Nietzsche, que si Nietzsche était une femme, avec seulement le quart de gaieté et d'esprit qu'il a, j'épouserais sur-le-champ cette femme-là. Mais imbécile que je suis, cette femme me dirait aussitôt : « Mais qu'est-ce qui vous prend ? Quand elle a tant d'esprit, une femme ne se marie pas ; quand on a tant d'esprit on ne sacrifie pas une part de sa liberté. »

Nietzsche n'a pas mauvaise mine, vu les circonstances, mais il lui faut prendre beaucoup de précautions, suivre les règles très strictes qu'il s'est imposées, n'user que

modérément de la pensée, de la parole, du voir et de l'entendre ; il peut prendre autant d'exercice qu'il veut, c'est ce qui le maintient en forme. Il voulait venir me surprendre à Venise, mais il a eu à Bozen un si violent accès de migraine qu'il lui a fallu rester couché deux jours.

Riva, 4 mars. — Tu te fais une belle idée du sérieux de Nietzsche ! Le sérieux d'un montagnard styrien borné ! Tu confonds toujours l'humeur morose et le sérieux. Non, ma chère, il y a une sorte de sérieux qui est très gai, qui permet de rire des innombrables sottises de notre entourage et de nous-mêmes, du sérieux des autres, ou de la musique, ou des militaires.

Ibid., p. 74.

Venise, 15 mars 1880. — Je t'écis au café. Je me suis éloigné de Nietzsche pour quelques minutes. Hier, j'étais incapable d'écrire, j'étais mort de fatigue. Je suis tombé dans mon lit comme une masse. Et ce matin il m'a fallu déjà en sortir. Tu ne peux te faire une idée de la tension et de la contention d'esprit que m'impose la présence de Nietzsche. Tu sais que je ferais pour lui tout ce qui est en mon pouvoir, car je ne peux supporter de voir un homme aussi éminent réduit à cet état de désarroi et d'abandon, et si tu me veux du bien, je te prie instamment de m'aider à porter ce fardeau.

Ibid., p. 75.

Fin mars 1880. — Nietzsche est venu me voir mardi et je lui ai joué la Barcarolle de Chopin, dans mon meilleur style, plusieurs fois de suite. Nous ne nous laissons pas de ces sonorités charmantes, de la richesse fantastique de tout ce qui y est impliqué, de la perfection de la forme. Nietzsche m'a joué ensuite, plusieurs fois de suite également, un morceau caractéristique datant de

sa quinzième année. Puis j'ai encore joué du Chopin. En voici, tout sèchement, l'énumération : l'Impromptu op. 29 (nous l'appelons entre nous la Muse dansante), le Prélude op. 28, n° 15, en ré bémol, la Berceuse op. 57, le Largo de la Sonate op. 58, le thème principal du Rondo en mi bémol op. 16, la Variation op. 12, le supplément à l'Allegro de concert op. 46, jusqu'aux brillantes modulations en triples croches, et enfin la grande Fantaisie en fa mineur op. 49. Nous avons passé ainsi deux heures de joyeuse exaltation. Nietzsche m'a dit en nous séparant : « Je vais avoir à payer pour tout cela. » Et en effet, le lendemain, je l'ai trouvé terrassé par d'affreuses douleurs.

Ibid., pp. 84-85.

Venise, 11 mai 1880. — Il pleut presque sans arrêt. Que va devenir Nietzsche, sensible comme il l'est au moindre nuage qui se forme au ciel ?

Ibid., p. 77.

Venise, 14 juin 1880. — Aujourd'hui nous sommes allés nous baigner au Lido. Ha ! diable, quel homme intolérable je suis, quelle vulgarité d'en vouloir tant à Nietzsche à cause de ce peu de temps que je lui consacre. Que je me suis trouvé cruel dès le lendemain, en réfléchissant aux grandes inspirations que je dois à Nietzsche, quand j'ai pensé combien ce pauvre homme aveugle et sublime est abandonné. Presque tous ses amis se sont détachés de lui parce qu'ils ne tolèrent pas la liberté de l'esprit. Overbeck et moi, sommes les seuls auxquels il puisse se raccrocher.

Ibid., p. 78.

Venise, 24 septembre 1880. — Tu ne peux t'imaginer ce que j'ai eu à supporter pendant le séjour de Nietzsche

ici. Combien de fois, le soir, au moment de m'endormir, je me rendais compte que je n'avais rien fait pour moi et tout pour un autre — une fureur me saisissait parfois, et je maudissais Nietzsche et lui souhaitais la mort et l'enfer. Je ne me suis jamais senti si malheureux que pendant cette période, même à présent je sens que quelque chose a été éveillé en moi, qu'il aurait mieux valu laisser mourir en paix. Je peux dire que c'est pour moi une année perdue, et qui sait combien de temps je supporterai l'assombrissement de mon âme ? Car lorsque j'arrivais péniblement, vers quatre ou cinq heures du matin, à trouver le sommeil, Nietzsche survenait dès neuf ou dix heures pour me demander de lui jouer du Chopin, il me tirait du sommeil — moi qui ai besoin de dormir sept heures ! — Vraiment, cela me dépasse ! De plus, tout ce que je lis ou j'entends vibre longuement en moi, m'obsède et suscite en moi de nouvelles pensées. Je ne peux pas, en une minute, passer d'un entretien philosophique à ma musique. J'ai perdu de la sorte infiniment de temps qui aurait dû appartenir à ma musique (sans parler des commissions dont on me chargeait, alors que c'est une domestique qui aurait dû les faire).

Ibid., pp. 78-79.

Mauvais printemps à Recoaro.

Recoaro, juin 1881. — Il eut une rechute, et presque toutes les semaines il lui fallait passer deux ou trois jours en proie à de violentes douleurs de tête et d'yeux, et dans l'intervalle il ne se sentait pas « léger et ailé » comme d'habitude en temps de santé. Mon frère pensait que pour lui, solitaire, cette occasion de tant se raconter était trop fatigante, bien qu'il l'eût désirée tout l'hiver. Comme il s'emparait de sa philosophie avec toute la

passion de son âme et que toute pensée nouvelle était pour lui une expérience nouvelle qui l'ébranlait jusqu'au fond du cœur, tout ce qu'il en pouvait dire était lié à une profonde émotion. De plus, le temps était très défavorable ; un printemps extraordinairement orageux dont l'atmosphère saturée d'électricité aurait peut-être suffi, émotion mise à part, à produire un malaise. Mon frère était très malheureux de ce retour offensif de ses maux. Il s'était cru tout près de la guérison, et pour la première fois il était saisi d'impatience. Jamais il ne s'est autant plaint, ni en termes aussi forts, que pendant ce printemps à Recoaro.

Der einsame Nietzsche, p. 131.

Premier été à Sils-Maria.

(1881.) Cet été à Sils-Maria lui avait rendu le courage, la gaité, la confiance en lui-même et dans sa santé, et nous savons par divers témoignages qu'il se sentait alors parfaitement heureux, parvenu au milieu de la vie, avec son chemin tracé devant lui, dont rien ne devait plus le détourner. Bien entendu, une complète guérison n'était pas immédiatement possible, mais les douleurs particulièrement aiguës et intolérables que les médecins appellent crampe de l'accommodation du nerf optique avaient cessé depuis l'été, probablement parce que mon frère avait reconnu qu'il ne devait pas lire ou écrire plus d'un quart d'heure de suite. Il y eut des rechutes, et il demeura très prédisposé à l'influenza. Les chambres glaciales qu'il a habitées dans l'Engadine comme en Italie, et dans lesquelles il rentrait après de longues promenades, où il s'était échauffé, ont pu être la cause de ces refroidissements, jointes à la disposition de son âme délicate et sensible qui ressentait si vivement

tous les désagréments, et à l'influence si étrangement forte des variations barométriques qui produisaient toujours de longues périodes de douleurs grippales. Mais lui-même datait sa guérison de l'été 1881 où il avait commencé à rédiger son *Gai Savoir*.

Der einsame Nietzsche. pp. 146-147.

Il piccolo Santo.

La vie à Gênes lui plaisait de plus en plus, parce qu'il pouvait y étudier les mœurs du petit peuple. Dès ses dernières années à Bâle, il se plaignait de peu connaître les hommes, surtout dans les couches populaires, et à Naumburg, en automne 1880, il demandait toujours à notre mère : « Comment vit-on dans le peuple ? Je voudrais partager une fois cette vie. » Notre mère s'en amusait beaucoup. Elle affirmait que tout ce que le peuple mangeait de préférence aurait été à l'opposé des goûts de notre Fritz. Le peuple mangeait des pommes de terre et de la viande grasse et buvait tout le jour du mauvais café ou même de l'alcool. « Oui, oui, en Allemagne », répondait Fritz. Ce qui est vrai, c'est qu'il avait beaucoup de goût pour les mœurs du peuple génois et pour ses mets favoris (excepté l'ail et les oignons, bien entendu), par exemple pour les diverses manières de préparer le macaroni, le risotto et tous les produits méridionaux que l'on connaissait peu chez nous dans ce temps là : tomates, fenouil, artichauts, etc. Il vivait, comme pendant son dernier hiver à Bâle, de fruits secs pendant des jours entiers. Avec ces fruits qui n'exigeaient aucune préparation, et un plat qu'il cuisinait lui-même sur un petit réchaud à alcool très pratique, il se composait de temps à autre un petit repas. Il était extrêmement fier de ses talents culinaires qu'il n'avait

jamais eu auparavant l'occasion d'exercer. C'est ainsi qu'il m'écrivait : « (le 9 avril 1881) J'ai préparé hier sur mon réchaud, sous la direction de ma logeuse, un plat génois qui était excellent, des œufs aux artichauts. » Sa logeuse aime à rappeler qu'il entretenait des relations amicales avec tous les locataires et sympathisait bonnement à leurs petits plaisirs et à leurs menus ennuis. Aussi l'appelait-on *il santo*, *il piccolo santo*, frère de ces bienveillants intercesseurs auxquels les gens du pays ont coutume de confier tout ce qu'ils ont sur le cœur. Mon frère était très heureux d'être considéré comme un saint auxiliaire, mais il ajoute dans son carnet : « Je crois que beaucoup d'entre nous, avec leurs habitudes de continence et de sobriété, leur douceur, leur amour de la justice, s'ils étaient transportés dans la demi-barbarie des VI^e-X^e siècles, seraient vénérés comme des saints. » Il lui arrivait de rappeler maint trait de ses co-locataires, les attentions délicates qu'ils lui témoignaient, dans la pensée qu'il était un saint très pauvre. Par exemple, ils lui faisaient cadeau de bougies pour ses veilles solitaires. La logeuse raconte encore que lorsqu'on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait : « *Sono contento.* »

Der einsame Nietzsche, pp. 115-118.

Il me raconta qu'à Gênes, il avait vécu quelque temps à un étage élevé chez d'humbles gens, où il s'était nourri pendant des semaines de figues et de quelques tranches de jambon. C'était à l'époque où sa santé était au plus bas et sa faiblesse se manifestait, entre autres choses, par la peur de la pauvreté, qui lui était si peu naturelle. Il craignait que sa pension ne lui fût supprimée. Dans cette inquiétude, il vivait le plus chichement possible, et il avait demandé à sa logeuse de lui acheter la sorte la plus ordinaire de bougies. Cette femme, qui, dans sa simplicité, considérait son locataire si modeste, aux

mœurs d'anachorète, comme un « *piccolo santo* », y mettait du sien, il l'a découvert plus tard, pour procurer de meilleures bougies à ses pauvres yeux malades.

Meta von Salis-Marschlins, p. 76.

Nietzsche à Gênes.

Arrivées à Gênes, nous descendîmes dans le même vieux palais transformé en hôtel où nous avions séjourné la fois précédente. Nous y passâmes quelques jours en conversations très animées avec ce professeur bâlois alors inconnu, dont la réputation n'avait pas encore dépassé les cercles de spécialistes et le cénacle wagnérien. Nous fîmes tous les trois plus d'une belle excursion. Je me souviens surtout d'une longue promenade nocturne au long des rues et des ruelles pittoresques du vieux Gênes. Nietzsche parlait, évoquant les couleurs et les formes, faisant renaître pour nous le passé de la cité. Il nous initiait à l'art de la Renaissance et à l'art baroque qui ont marqué de leur empreinte la ville des palais, Genova la superbe, jadis rivale de Venise...

Il y avait dans l'extérieur et les manières de Nietzsche ce qu'il a plus tard appelé le sens pathétique de la distance. Son extérieur était à ce point marqué par l'intensité de la vie intérieure que les vers d'Uhland me revinrent en mémoire : « Dans tous ses traits une noble fierté, sur son front la trace de la pensée ». L'expression de noble fierté était à vrai dire, atténuée par la fatigue et par une certaine gaucherie due à sa myopie. Une grande courtoisie et d'agréables manières se joignaient chez lui à la distinction et à la simplicité, mélange qui, lorsqu'il est porté à cette perfection, se révèle non

comme l'acquis personnel de l'individu, mais comme l'héritage d'une civilisation tout entière.

Isabella von UNGERN-STERBERG,
Nietzsche im Spiegelbilde seiner Schrift,
Leipzig 1902, p. 28.

Au Campo Santo de Pise.

Mme von Bevern et moi, nous étions arrivées à huit heures du matin par le train de nuit, dans la ville aux deux tours penchées (1). Comme le déjeuner commandé au buffet de la gare se faisait attendre, je me mis à manger les petits pains au levain disposés sur la table. Pour faire descendre cette nourriture sèche et insipide, j'eus recours à un fiaschetto de Chianti, sans me douter que le vin bu à jeun peut monter à la tête. C'est dans une humeur couleur de rose que nous nous confiâmes à un fiacre, et je poussai un cri de joie en apercevant Nietzsche qui poursuivait mélancoliquement son chemin solitaire. « Tout seul, M. le professeur ? Montez donc avec nous, nous faisons le même chemin. » Nietzsche accepta volontiers et c'est à trois que nous avons vu la cathédrale, le Baptistère et le Campo Santo, colorés de ma joyeuse humeur biberonne qui se communiqua à mes compagnons. Ce n'est pas souvent que l'on a vu sous ce jour le chef-d'œuvre d'Orcagna, le Jugement dernier. Je dois avouer que plus d'un détail sublime m'a échappé, tandis que les détails grotesques, notamment deux diables en train

(1) Ce n'est pas Pise, c'est Bologne, qui a deux tours penchées. On voit par la suite pourquoi M^{lle} von Pahlen était portée à voir double ce jour-là.

d'emporter en enfer un moine obèse, ne manquèrent pas leur effet. Dans la critique de la mythologie chrétienne, Nietzsche se montra sous un jour tout neuf, brillant, spirituel et sarcastique, faisant feu des quatre pieds.

Isabella von UNGERN-STERBERG,
Cité dans *Nietzsche und die Frauen seiner Zeit*, p. 151.

Le solitaire.

Je ne puis penser à lui qu'avec angoisse et douleur, comme à un homme à demi-mort auquel douleurs et tourments ne laissent aucun repos... Ce pauvre homme semble devenu une ombre dont on ne peut plus se représenter la vie ni la possibilité d'exister... Depuis que je le connais — il y a dix-sept ans de cela — j'ai toujours levé les yeux humblement vers lui, sans méconnaître ses faiblesses, mais en les acceptant comme faisant un tout avec ses éminentes qualités ; j'ai toujours considéré qu'il était une personnalité supérieure dont le contact nous purifiait et nous élevait, mes amis et moi, vers les hauteurs. Si je n'ai pu, quant à moi, m'assimiler qu'une faible partie de ce qui lui est propre, cela tient à la singulière imperméabilité de mon épiderme mental. Mais j'ai toujours considéré avec admiration et avec la plus entière sympathie son large envol, dans toutes ses phases, ne m'en prenant qu'à moi et non à lui si mon tempérament et l'action déprimante de notre métier, qui nous écarte de notre moi profond et paralyse, du moins chez moi, les muscles de l'esprit, me rendaient impossible de le suivre, *a fortiori* de l'imiter... Je pensais qu'avec Rée il pourrait avoir une existence à peu près supportable, mais il ne semble pas qu'il en soit ainsi. Personne ne pourrait supporter une pareille solitude, et moins qu'un autre, Nietzsche, qui

depuis si longtemps déchire ses propres entrailles. Le commerce des hommes et un apport de substance nouvelle seraient pour lui une nécessité physique et morale urgente. Mais il est si bizarrement fait, sa nature est si profondément minée qu'il ne peut supporter qu'une sorte de société très particulière, et qui n'existe nulle part.

Rohde à Overbeck, début 1882.
Gestalten, pp. 51-54.

Entretiens sur les cimes.

Dès le début de mes relations avec Nietzsche j'écrivis à Malwida qu'il me paraissait avoir un tempérament religieux, ce qui m'attira ses vives protestations. Aujourd'hui je serais doublement prête à soutenir cette opinion. Nous le verrons un jour paraître en apôtre d'une religion nouvelle, une religion qui ne voudra pour fidèles que des héros. Nous sommes tellement d'accord sur ce point que les mots et les pensées naissent simultanément sur nos lèvres. On peut dire que depuis quinze jours nous causons à mort, et chose étrange, il supporte fort bien de perdre dix heures par jour à ce bavardage. Engagés dans nos discussions, nous arrivons sans nous en douter au bord des abîmes, dans des lieux où l'on ne monte que pour sonder du regard les profondeurs. Nous prenons toujours des sentiers de chamois, et qui écouterait nos propos croirait entendre deux diables.

LOU ANDREAS-SALOMÉ,
Lebensrückblick, p. 104.
(Lettre à Paul Rée, 18 août 1882.)

Nietzsche peint par Lou Salomé.

Ce qu'il y avait de plus fascinant en lui, c'était ce je ne sais quoi de constamment dérobé aux regards, et qui vous frappait pourtant dès le premier coup d'œil, le tourment d'une solitude fièrement inavouée. Sans doute une première rencontre avec Nietzsche n'offrait-elle rien de révélateur à l'observateur superficiel. Cet homme de taille moyenne, aux traits calmes, aux cheveux bruns rejetés en arrière, vêtu de façon modeste mais très soignée, pouvait aisément passer inaperçu. Le dessin délicat et très expressif de sa bouche était presque entièrement recouvert par la broussaille d'une épaisse moustache tombante. Son rire était léger et jamais il n'élevait la voix. Sa démarche avait quelque chose de prudent et de réfléchi. Il marchait, les épaules légèrement courbées en avant. On aurait eu peine à se représenter cet homme au milieu d'une foule, tant son être était marqué du signe particulier qui distingue les solitaires... Ses mains, en revanche, attiraient les regards ; elles étaient incomparablement belles et fines, et Nietzsche lui-même disait qu'elles trahissaient son génie. Il attachait une signification analogue à ses oreilles finement modelées et d'une rare petitesse, dont il disait qu'elles étaient faites pour entendre l'inouï. Quant à ses yeux, ils étaient vraiment révélateurs. Bien qu'à moitié aveugles, ils n'avaient nullement le regard inquiet, vacillant et involontairement scrutateur qui est propre à la plupart des myopes. Ils semblaient plutôt des gardiens ou des sentinelles veillant sur leurs propres trésors et protégeant l'accès de mystères impénétrables aux profanes. Sa vue défectueuse répandait sur ses traits un charme tout particulier ; car au lieu de refléter des émotions fugitives, nées de la succession des événements extérieurs, ils ne laissaient transparaître que les émotions qui naissaient au fond de lui. Son regard était tourné vers le dedans, mais en même

temps, dépassant les objets familiers, il semblait errer à l'infini...

Lorsqu'il s'animait au cours d'une conversation en tête à tête dont le sujet l'intéressait, on voyait une lueur émouvante s'allumer, puis s'éteindre au fond de ses prunelles. Mais lorsqu'il était triste et accablé, sa solitude s'exprimait par son regard, par une humeur sombre, presque menaçante, qui semblait monter du fond de son être, de ce gouffre intérieur où il était toujours seul, et dont il ne pouvait partager la solitude avec personne, de cet abîme qui le faisait parfois frissonner d'horreur et au fond duquel son génie finit par sombrer sans retour. Toute son attitude était silence et réserve. Dans la vie quotidienne, il ne se départait jamais d'une grande courtoisie et d'une douceur presque féminine ; son caractère était égal et toujours bienveillant ; il tenait aux formes raffinées dans les relations humaines et ne cessa de leur attacher une importance considérable. Mais le plaisir qu'il y prenait venait de ce qu'elles étaient pour lui une sorte de travesti, un manteau, un masque qui lui servaient à dissimuler une vie intérieure qu'il s'efforçait de ne jamais laisser transparaître. Je me souviens que la première fois qu'il m'adressa la parole — c'était à Saint-Pierre de Rome, par un matin de printemps — la recherche presque excessive de ses manières et de son langage me frappa et m'induisit en erreur sur son compte. Mais on ne s'y trompait pas longtemps, car cet esprit solitaire portait son masque avec autant de maladresse qu'un montagnard le costume banal qu'il vient d'acheter à la ville. On était vite amené à se poser à son sujet la question qu'il a lui-même formulée en ces termes : « Dans tout ce qu'un homme laisse entrevoir de lui-même, nous sommes fondés à nous demander : Que veut-il nous cacher ? Que cherche-t-il à dérober à nos regards ? Quel préjugé espère-t-il éveiller en nous ? Et encore : Jusqu'où va la subtilité de ce déguisement ? Quelles erreurs commet-il en se déguisant de la sorte ? »

Sa politesse extérieure n'était que la contre-partie de sa solitude intérieure, à la lumière de laquelle il importe de saisir toute sa vie spirituelle et qu'il ne cessa d'accroître autour de lui, comme pour s'obliger toujours plus à tout tirer de lui-même.

Friedrich Nietzsche in seinen Werken, pp. 11-13.

Chez Nietzsche coexistaient, en lutte perpétuelle et se tyrannisant l'un l'autre, un musicien très doué, un penseur affranchi, un génie religieux et un poète inspiré.

Ibid., p. 28.

Lou Salomé.

Pendant l'été 1882, quand il parlait à mon mari de cette nouvelle connaissance (Lou Salomé), il était fort animé et plein de confiance dans la réalisation de ses nouveaux projets. Une liaison extra-conjugale, fondée sur une passion intellectuelle, c'était un idéal qui lui avait toujours plu. La passion, il l'avait, mais aussi le désir de ne pas se laisser entraîner par elle. L'idée que Rée serait en tiers dans cette alliance le tranquillisait, et il attendait beaucoup de son désintéressement et de son dévouement. En même temps, il me priait de parler à Lou et de lui dire qu'il ne poursuivait que des fins intellectuelles et ne pensait qu'à lui-même dans tout cela. Il me racontait en même temps qu'à Rome il avait dit à Lou : « Pour vous mettre à l'abri des racontars, je me verrai obligé de vous demander votre main. » Il craignait que M^{lle} Salomé n'eût pris ces paroles pour une demande en mariage.

M^{me} Overbeck,

Propos recueillis par C. A. BERNOULLI, t. I, p. 336.

A son retour en Allemagne, peu après sa rencontre avec M^{lle} Salomé, il l'accompagna, ainsi que sa mère et Paul Rée, la moitié du chemin. A Orta, ils eurent l'idée de se faire photographier ensemble, par manière de plaisanterie. Mon frère devait être assis dans une petite voiture de jardinier que M^{lle} Salomé et Paul Rée tireraient. Naturellement mon frère, qui était un homme très courtois, offrit sa place à la dame, qui l'accepta comme si cela allait de soi, au grand amusement de mon frère. Et son amusement ne fit que croître lorsqu'il apprit plus tard que M^{lle} Salomé montrait cette image à d'autres personnes pour preuve que Nietzsche aussi bien que Rée se laissaient diriger et inspirer par sa propre pensée. Mon frère me montra cette image en riant de tout son cœur. « Regarde, me dit-il, voilà une jeune fille qui s' imagine en savoir plus long que Rée et moi mis ensemble. »

Nietzsche-Legeden, *Zukunft*, 18 janvier 1905.

BERNOULLI, t. I, p. 329.

Mélancolie à Rome, 1883.

Mon frère habitait alors à Rome, piazza Barberini, 56, ultimo piano, chez le peintre paysagiste Müller où il se trouvait très bien. Nous eûmes des journées très agréables et des heures exaltantes dans les musées ou au cours de nos excursions dans les environs de la ville. Cependant il se sentait encore sous une impression de maladie, comme il l'écrivait à Gast. L'influenza lui causait des insomnies, et il avait commencé l'hiver précédent à prendre régulièrement du chloral. Il résolut de s'en déshabituer à Rome. De là une humeur un peu attristée au début de son séjour, et cette mélancolie revint plus tard pour une autre cause : les amis auxquels

il avait envoyé son Zarathoustra s'exprimaient tous d'une manière bizarre et embarrassée, et l'éditeur affirmait, avec bien peu de tact, que ses connaissances ne se souciaient guère de ce qu'il écrivait. Aussi disait-il avec amertume : « Personne ne lit mes livres, personne ne s'en soucie, tous mes amis m'abandonnent. » Et il résolut de renoncer à écrire. Le lourd coffre de livres baptisé le Pied-Bot, qui contenait le matériel de nouveaux écrits, resta en gare sans être ouvert et fut maudit plus d'une fois pour ce qu'il empêchait son propriétaire de changer de résidence aussi souvent qu'il l'eût voulu.

Der einsame Nietzsche, pp. 224-225.

Les ressources de Nietzsche.

Mon frère touchait alors de l'université de Bâle une pension de 3.000 francs par an, il avait en outre environ 1.000 francs de revenu sur le reste de son héritage, si bien qu'il disposait de 4.000 francs par an et ne dépendait pas du produit de ses écrits. Mais il prévoyait dès lors qu'il aurait bientôt à faire imprimer ses œuvres à compte d'auteur, et cette perspective lui causait de grands soucis. Il mettait de côté pour cette éventualité au moins 500 francs par an et vivait avec la plus stricte économie.

Ibid., p. 265.

Le rire de Nietzsche.

Notre retour de Rome (1883) se signala par une folle gaîté. Je pense que mon frère se sentait heureux d'avoir échappé à l'atmosphère lourde de Rome, et il passa tout le temps du voyage à composer de petits vers de mirilton, ce qu'il aimait à faire quand il était de bonne humeur. Cinq ans après il écrivait à Peter Gast en lui

communiquant quelques échantillons de cette bizarre veine poétique : « Au printemps 1883, en revenant de Rome à Côme avec ma sœur, nous avons composé des vers de cette espèce pendant tout le trajet. A chaque station nous donnions la pièce au conducteur pour être seuls dans notre compartiment, parce que nous riions sans arrêt... » Mon frère exagère un peu, nous n'avons pas corrompu le chef de train à toutes les stations ; un seul pourboire avait suffi, après qu'un Anglais avait quitté le compartiment avec tous les signes de l'indignation, parce qu'il s'était cru l'objet de notre hilarité.

Fritz avait le rire le plus délicieux et le plus contagieux qui soit, et depuis qu'il avait atteint l'âge d'homme il aimait beaucoup rire. Il disait qu'il avait beaucoup à rattraper sur ce point, n'ayant pas assez ri quand il était enfant et jeune garçon.

Der einsame Nietzsche, pp. 228-229.

Nietzsche et Paneth.

Villefranche près Nice, 15 décembre 1883.

L'événement de la journée d'hier, c'est qu'en rentrant j'ai trouvé sur la table de mon laboratoire une carte : « Professeur Dr. Nietzsche », avec une adresse au crayon. Tu auras su par ma dernière lettre, qu'il « se manifeste » parfois aux environs et que je m'étais informé de lui à diverses reprises, à la poste et ailleurs, sans aucun succès. Il semble qu'on le lui ait dit à la poste et il a eu l'amabilité de venir me voir le premier, ce que je compte, bien entendu, lui revaloir demain ou après-demain. Je suis, naturellement, très impatient de faire sa connaissance, et puisqu'il est venu chez moi et a laissé son adresse, il semble bien qu'il n'est pas aussi inabordable qu'on le dit.

17 décembre. — Je suis allé à Nice dans l'après-midi. Je me suis présenté deux fois chez Nietzsche et je l'ai attendu en vain, si bien qu'il ne me restait qu'à laisser ma carte et à le prier de bien vouloir me fixer un rendez-vous. La petite chambre qu'il occupe est sans agrément et a dû être choisie pour des raisons d'économie plutôt que de confort. Il n'y a même pas de poêle, pas de tapis, la chambre n'a rien de plaisant, il y faisait un froid glacial. Il est malade, par surcroît, à ce que m'a dit sa logeuse. Un homme de cette qualité rare, si éminent, et si mal logé !

26 décembre. — Je suis retourné à Nice et j'ai enfin pu voir Nietzsche. Il a maintenant un logement agréable et confortable, et sa maladie n'est pas celle que je soupçonnais. Il semble que ce soient surtout des maux d'estomac et des maux de tête causés par le surmenage. C'est douloureux, mais pas très dangereux. Il a été extrêmement aimable, il n'y a pas trace chez lui d'emphase ou d'allures prophétiques, comme je le craignais d'après sa dernière œuvre. Au contraire, il s'est montré très simple et très naturel, et nous avons d'abord parlé climat, logement et autres choses semblables. Puis il m'a raconté sans la moindre affectation et sans aucune vanité qu'il se sentait toujours investi d'une mission et qu'il voulait désormais, dans la mesure où ses yeux le lui permettraient, élaborer l'œuvre qu'il portait en lui. Pense un peu, il vit seul, à demi aveugle et tout seul, il ne peut pas travailler le soir. J'ai bu avec lui une tasse de thé. Il m'a raconté sa vie, et comment il avait dû renoncer à sa profession, et qu'il était musicien, et même compositeur, mais qu'il devait s'abstenir de musique à cause de ses nerfs. Il m'a donné sa photographie. Tu serais sans doute étonné comme moi de son apparence. Il n'a rien d'exalté ni de recherché... Il a le front extraordinairement lisse et haut, des cheveux bruns et plats, les yeux un peu voilés et très enfoncés dans l'orbite, ainsi qu'il convient à sa demi-cécité, le visage assez plein, une forte moustache, les

joues et le menton rasés. Il m'a dit encore qu'il ferait plus tard des conférences dans diverses villes. Nous avons beaucoup parlé de la Sicile et de l'Italie, puis un peu de ses œuvres, et nous sommes tombés d'accord que l'inconscient a chez tous les hommes beaucoup plus d'importance et de richesse que le conscient. Puis nous sommes allés ensemble à la gare.

3 janvier 1884. — Nietzsche est venu me chercher pour une promenade. Il m'a parlé d'abord de ses déboires en matière de logement. Nous avons ensuite parlé de Schopenhauer, puis de quelques poètes. Il m'a dit qu'il pensait avoir des dons poétiques à la hauteur de toutes les éventualités, qu'il les avait longtemps refoulés, mais qu'il ne lui restait plus maintenant qu'à ouvrir les écluses. Il se sentait confirmé dans ces idées par les hautes exigences qui étaient devenues les siennes. Mais, disait-il, ce sont de ces imaginations qui vous viennent dans la solitude. A son avis, *Faust* n'est nullement le drame de la connaissance. L'état d'âme de Faust n'est pas celui d'un chercheur, c'est un homme qui ne cherche dans le savoir que des recettes qui lui permettront de mener ses disciples par le bout du nez... De temps à autre nous passions devant des maisons, et nous parlions des sites, des vues sur la mer, etc. Il m'a dit vouloir écrire cet hiver la troisième partie de *Zarathustra*, si tout allait bien. Il rédige vite, il a écrit la première partie en dix jours, la deuxième en quinze, mais il ne voudrait plus passer par de telles périodes. Elles recèlent un danger mortel.

Cependant, nous étions arrivés chez moi. Je l'ai gardé à dîner. Après le repas il m'a parlé de Richard Wagner dont il a connu l'intimité plus que personne, mais dont il s'est ensuite détaché. « Une de ces séparations dont on peut mourir, la pire épreuve que j'aie connue », m'a-t-il dit.

Je lui demandais d'où provenaient ses maux d'yeux. Il me dit avoir depuis longtemps souffert de myopie et travaillé dix fois plus qu'il n'eût été bon, étant pro-

fesseur d'université. Il a passé un an et demi sur un index pour une revue de philologie, sans que personne ait su que c'était de lui ; et cela uniquement parce qu'ayant promis à son maître Ritschl de trouver quelqu'un pour se charger de ce travail, il n'avait trouvé personne. Dans la rage actuelle de surproduction et de hâte excessive, dans la détérioration du langage, il voit les symptômes d'une barbarie approchante. Il pense que les Grecs pourraient bien mieux que les modernes être nos maîtres. Qu'était Platon devant qui tout tremblait, comparé à Kant, avec son penchant au mysticisme et ses complaisances envers la religion et l'État ?

Nous avions eu six heures de conversation très animée, Nietzsche semblait très alerte et nullement las. Tout ce qu'il disait était exprimé avec beaucoup de simplicité et d'affabilité. Son abord est simple et sans prétention, empreint de noblesse et de dignité. Il a le sens de l'humour et le sourire lui va bien.

Fragments de lettres du Dr. Paneth à sa femme.
BERNOULLI, t. I, pp. 358-360.

Promenades.

Je l'accompagnai parfois dans ses promenades. Nous chantions ensemble des scènes du *Crépuscule des dieux*, dont mon frère me disait que c'était le ciel sur la terre ; la scène de Siegfried et des Filles du Rhin était notre triomphe. Nous prenions plaisir aux formes étranges des nuages, aux changements de l'éclairage, aux vols d'oiseaux qui s'abattaient sur les champs moissonnés. Nous aimions à suivre la lisière verdoyante des prés, les sentiers rustiques, et à observer les plus simples incidents. Nous nous amusions à voir un chien

bondir après une perdrix, la laisser échapper et revenir sur ses pas avec une expression de confusion extrêmement comique ; puis un chat venait se frotter contre les jambes de mon frère en ronronnant et en faisant le gros dos. Nous aimions voir les enfants qui nous apportaient des fleurs ou poursuivaient activement leurs jeux, ce qui nous donnait l'occasion d'observer la nature humaine au naturel. Quand nous voyions un solide petit gars se rendre maître de la situation et se faire obéir volontiers par les autres, surtout par les petites filles, cela nous donnait mainte occasion de rire ou de réflexion. Nous aimions surtout traverser les villages le samedi soir, quand les gens s'occupaient si gaiement de se préparer au dimanche... C'étaient là de bien simples joies.

Der junge Nietzsche, p. 382.

Venise.

Venise, 24 avril 1884. — Nietzsche est arrivé lundi soir. Il habite à l'étage au-dessus de moi. Son esprit, sa grandeur me plongent de nouveau dans l'étonnement. Sa personne dépasse chaque fois l'image que de loin je m'en étais faite. Il est l'auditeur de choix pour ma musique. Personne ne pourrait me donner l'équivalent du plaisir qu'il m'a fait par sa manière de la comprendre. Car personne ne me connaît comme il me connaît, personne ne sait comme lui pénétrer jusqu'aux fibres les plus intimes des hommes et des choses.

Gast à Overbeck,
Gestalten, p. 84.

Nietzsche est venu ici le 15 juin, il est resté un peu plus d'une quinzaine, dans un état d'épuisement et de désespoir, dans un isolement qui devient effroyable et qui lui paraît d'autant plus redoutable qu'il ne se

trouve plus ni dans la solitude complète, ni dans un climat de sympathie. Il arrive encore qu'il se sente heureux dans le monde de ses visions, jusqu'au moment où il s'aperçoit qu'il est seul à y vivre.

Overbeck à Rohde, 27 juillet 1884,
BERNOULLI, t. I, p. 385.

Nietzsche dans l'Engadine.

Quelle impression Nietzsche m'a-t-il faite le 14 juillet 1884 ? Une impression qui ne se comparait à nulle autre. La coupe du visage, plus étrangère qu'allemande, s'accordait à son aspect général, dénué de toute pose, et où rien ne trahissait le professeur allemand. Une robuste conscience de sa valeur rendait inutile toute ostentation. Lui qui discernait dans la vanité un résidu de servilité, n'avait rien du savant platement bourgeois et plein de suffisance. Une voix basse, mélodieuse et douce, frappait au premier moment. Dès qu'un sourire illuminait son visage bronzé par le grand air du midi, il prenait une expression émouvante de candeur enfantine qui attirait la sympathie. Le regard semblait tantôt tourné vers le dedans, comme celui des statues antiques, tantôt émergeant des profondeurs comme pour chercher quelque chose qu'il avait presque cessé d'espérer ; mais c'étaient toujours les yeux d'un homme qui a beaucoup souffert, et qui, bien que vainqueur, considère avec mélancolie les abîmes de la vie. Des yeux inoubliables, étincelants de la liberté du triomphateur et pleins de reproche et de tristesse, pour avoir vu le sens et la beauté de la terre pervertis en absurdité et en laideur.

De quoi avons-nous parlé ? De la chaleur et de l'orage menaçant, d'amis communs et de sites qui nous étaient familiers à tous deux... Plus tard, nous nous sommes

écartés des banalités ; Nietzsche parlait de ce qui occupait sa pensée, et je l'écoutais... Il parlait mieux, de façon plus prenante, que tous ceux que je connaissais, il n'évitait nullement les choses de la vie courante, mais il leur donnait de l'importance par la façon toute personnelle dont il les envisageait et s'il ne se servait pas d'un langage recherché pour exprimer ses plus hautes pensées, il ne tombait pas non plus dans un jargon trivial pour parler des choses quotidiennes.

Meta von SALIS-MARSHLINS,
Philosoph und Edelmensch,
Leipzig 1897, pp. 12-13.

Quand, au retour de la promenade, nous eûmes pris place à la table du milieu, je cherchai des yeux à apercevoir Nietzsche, assis au haut bout de la table. Il me parut plus jeune qu'à notre première rencontre, et il s'entretenait avec animation avec la dame placée à sa droite, que j'appris à connaître le lendemain comme Miss Helen Zimmermann, maintenant occupée à traduire ses œuvres en anglais. Deux autres Anglaises, mère et fille, formaient avec Miss Zimmermann le petit cercle auquel Nietzsche se joignait quand il sortait de sa caverne, comme il appelait sa chambre, ou au retour de ses longues excursions solitaires à travers la nature et la pensée. Combien de délicatesse et de respectueuse attention Nietzsche apportait dans ses relations avec les femmes, surtout avec les vieilles dames, je pus l'observer dès ce soir là. Peu avant la fin du repas, je lui fis passer ma carte. Quand il s'approcha de nous et que je lui présentai ma mère, il se montra avec elle cordial et charmant. Aucune contrainte, la conversation la plus innocente, la plus simple du monde. Les autres convives s'étaient régalés ce soir là de poulet et de risotto ; il demanda si nous avions eu notre part de ces mets délicieux. Puis il s'efforça de persuader

ma mère de rester le jour suivant à Sils au lieu de descendre dans la vallée pour y faire une visite, comme elle en avait l'intention. Il voulait, lui dit-il, lui faire les honneurs de la région, dont il vanta les charmes principaux, la presqu'île, les deux lacs. Ma mère fut obligée de satisfaire à ses obligations de famille, mais je pus jouir pleinement de la compagnie qui lui avait été offerte.

Ibid., pp. 25-26.

C'est dans le monde silencieux de la Haute-Engadine, dans les environs si riches de formes et de couleurs du joli village de Sils-Maria, que l'homme le plus solitaire, le plus fier et le plus délicat de notre siècle a pris possession de son royaume, en légitime fils de roi. Été après été, à partir de 1881, il s'est promené en méditant dans ce paysage, les yeux fixés sur les montagnes et sur le lac, d'une allure tantôt lente, très lente, tantôt rapide « comme un danseur », quand il accourait vers sa caverne, chargé d'un butin de pensées...

Nietzsche aimait ce paysage, il en aimait aussi les habitants. Dans la saison d'été, quand les basses critiques de ses œuvres s'égarèrent jusque sur ces hauteurs, et que le docteur, le maître d'école et le pasteur avec qui il avait coutume de bavarder à l'auberge, les avaient lues, il constatait avec plaisir l'absence de toute curiosité indiscrete chez ces braves gens, tout en s'amusant de les voir s'inquiéter à la dérobée de la présence possible de dangereux explosifs chez lui. Quand le fondateur du Grand Hôtel de la Maloja proposa d'acheter la presqu'île et d'y bâtir son palace, il admira que le conseil municipal de Sils, malgré ses embarras financiers, restât ferme et déclînât l'offre. « C'est une race noble », disait-il.

Ibid., pp. 27-28.

Nietzsche se souvenait de cette lente guérison par laquelle il avait passé à Sils-Maria. La promenade autour du lac de Silvaplana lui avait d'abord semblé si fatigante qu'il avait coutume de se coucher dans une crevasse du rocher de Zarathoustra, jusqu'à ce qu'il se sentît suffisamment reposé. Comme il se sentait alors un renouveau de forces, dans son exubérance de vie, il parlait aux vaches qui paissaient alentour. La chaude haleine des vaches, ce n'est pas un hasard si elle joue un rôle dans le *Zarathoustra*.

Ibid., pp. 30-31.

26 août 1884. — A Sils, le soir, chez Nietzsche. Spectacle désolant.

27. — Grandiose impression de sa liberté d'esprit, de son langage imagé. Neige et bise hivernale. Il souffre de la tête. Le soir, je suis témoin de sa souffrance.

28. — Il n'a pas dormi, mais il est ardent comme un jeune homme. Splendide journée de soleil.

Journal de Heinrich von Stein,
BERNOULLI, t. II, p. 98.

Son séjour à Sils-Maria fut cette année là (1884) beaucoup plus agréable que les deux années précédentes. Il fit la connaissance de Mme de Mansouroff, mécène des milieux musicaux, dame d'honneur de l'impératrice de Russie, et de deux Anglaises, Mrs. et Miss Fynn, avec qui il se lia bientôt. Mme de Mansouroff fut assez longtemps sa voisine de table, il fut très ennuyé de la voir partir et écrivit à Gast : « Ah, nous avons tant de choses à nous raconter ! Quelle pitié qu'elle s'en aille ! Pensez un peu, une véritable élève de Chopin, et pleine d'admiration pour cet homme » aussi fier que modeste ». »

Chez Mrs. Fynn, la vieille Anglaise si spirituelle, il

appréciait aussi beaucoup la parfaite éducation « qu'il plaçait très haut au-dessus de la vertu, de l'esprit et de la beauté, en ce siècle de populace et de rustres ». « Cette vieille Anglaise très malade, m'écrivait-il, me plaît pour cette raison, et si tu découvres encore quelque monstre d'élégance d'esprit et de manières, dis-le moi, ma chère sœur. Ton frère n'a plus grand-chose qui puisse lui faire plaisir. »

Der einsame Nietzsche, pp. 298-299.

La vieille dame anglaise, malade, si pieuse et si distinguée, que mon frère a rencontrée plusieurs fois à Sils-Maria, m'a décrit d'une façon touchante, les égards qu'il avait pour elle et comment il faisait tout pour éviter que la conversation se mît sur sa philosophie et finit par la prier avec larmes de ne pas lire ses livres. « Car, ajoutait avec humour la vieille Anglaise, une créature aussi faible, aussi malade, que moi, n'aurait eu aucun droit de vivre d'après cette philosophie, comme me l'expliquait assez brutalement et de façon certainement erronée une de ses disciples. » C'est ainsi que le libre penseur et la pieuse Anglaise entretenaient les relations les plus amicales. Je ferai d'ailleurs remarquer que mon frère avait une prédilection marquée pour les femmes pieuses, il affirmait même qu'une femme impie est, pour le penseur profond et incroyant, repoussante ou ridicule. Mais les femmes pieuses qu'il a connues ou qui ont entendu parler de lui par d'autres, ont répondu à son amitié et se sont exprimées de façon la plus touchante à son endroit. Elles n'arrivaient pas à comprendre que cet homme si noble ne fût pas aussi un bon chrétien et elles déploraient profondément son erreur. La vieille Anglaise disait toujours : « Il a quelque chose de si religieux ! »

Der einsame Nietzsche, pp. 410-411.

Eclaircie.

Ces magnifiques semaines de septembre 1884 nous ont laissé un souvenir enchanteur. Mon frère en parlait souvent par la suite. Nous avions de tels accès de rire, qu'un vieux général connu de mon frère, qui habitait la pension Neptune en même temps que nous et se trouvait retenu à la chambre par la goutte, nous fit demander de bien vouloir lui dire de quoi nous pouvions rire si fort, cela semblait si gai et si contagieux que cela lui donnait envie de rire avec nous.

Der einsame Nietzsche, p. 308.

Souvenir vénitien.

Cette *osteria* était située dans une ruelle si étroite que les marchands, avec leurs paniers attachés à un joug, n'y pouvaient pénétrer que de biais. Il y faisait sombre à cause de l'ombre des maisons environnantes qui interceptaient le soleil. Sur le rebord des fenêtres étaient étalés poissons et langoustes, posés sur d'épaisses feuilles de chou, poulets, salade romaine aux longues feuilles pâles, et, flottant par là-dessus, une odeur d'artichauts cuits et de vin blanc. Tous les jours, au moment où nous prenions place à la table de l'*osteria*, dans une cour partiellement couverte d'une verrière, un monsieur venait s'asseoir à notre table, nous saluait en vénitien, commandait le menu en usant du même dialecte, puis ne disait plus rien. Nous le prenions pour un Italien, et nous riions de cet original qui venait s'asseoir à notre table mais ne nous parlait pas et dont l'aspect était étrange : des culottes courtes, en toile blanche, un veston noir, une moustache trop fournie et de tristes yeux bruns derrière des lunettes à gros verres. Nos rires étaient sans malice, car il nous plaisait,

il nous manquait quand il arrivait en retard. Ce qui nous faisait rire surtout, c'étaient ses cheveux qu'il portait ramenés sur le front en un toupet touffu mais dont il rasait la pointe avançante. Dès le lendemain, la place bleussait, et le surlendemain, elle était rasée de nouveau. Et un jour il rit avec nous et nous parla notre langue, et ce fut le commencement de notre amitié.

Mme Wanda von Bartels,
Beitrag zur Allgemeinen Zeitung 5 janvier 1905,
Cité par BERNOULLI, t. II, pp. 5-6.

Les dames anglaises de Sils-Maria.

Nous avons toujours espéré le voir chez nous à Genève, et il nous l'avait promis ferme, la dernière fois que nous avons eu le plaisir de le voir ; c'était en octobre 1887, à son retour du lac de Côme. Il faisait un temps magnifique et nous avons passé tout l'après-midi sur la belle terrasse de l'hôtel Victoria à Menaggio. Nous avons remarqué combien le silence dans ce beau paysage au bord du lac était salubre à son esprit. M. le professeur était si gai, il nous a fait de si beaux récits et nous a parlé de son intention d'aller à Venise voir son ami le musicien. Nous l'avons raccompagné au bateau, heureuses de l'avoir trouvé si alerte et en si bonne santé. Peu après, il nous a écrit une carte où il disait avoir rarement passé une journée aussi délicieuse, exprimant sa satisfaction en termes amicaux et poétiques.

Il ne voulait jamais que je lise ses livres, car, comme je suis catholique et très pieuse, il craignait sans doute que j'en fusse offusquée. Dans l'Engadine, nous avons rencontré une Munichoise qui nous a raconté avoir lu dans un livre du professeur cette phrase : « Si tu prends femme, prends aussi ton fouet. » Nous en avons fait

un sujet de plaisanterie avec M. le professeur, car je lui disais qu'à présent, je savais pourquoi il ne voulait pas que je lise ses œuvres.

Nous avions fait sa connaissance à Sils-Maria en 1884, et nous l'avons revu tous les étés depuis lors, sauf le dernier été où nous n'avons pas quitté Genève. En 1884 et 1885, j'étais fort malade et je m'étais choisi un joli petit coin solitaire sur la hauteur, et ce bon professeur venait me voir pour me distraire dans ma solitude. En 1886, c'est mon amie qui était souffrante, et, bon comme il était, il tâchait de la remonter en lui faisant toute sorte de récits intéressants. D'habitude, les hommes si éminents sont trop orgueilleux pour causer avec des gens beaucoup plus ordinaires et nous avons toujours apprécié l'aimable et simple affabilité de M. le professeur. Il a même eu la bonté de s'intéresser aux essais de peinture de ma fille, et il lui disait toujours qu'elle devrait peindre quelque chose de laid pour rehausser la beauté de ses fleurs ; et un matin il lui a apporté pour modèle un crapaud tout vivant, qu'il avait attrapé, et il s'est fort amusé de cette plaisanterie. En revanche, nous lui avons envoyé ce qui semblait un pot de confiture, mais comme il l'ouvrait avec précaution, des sauterelles lui ont sauté à la figure.

Je me le rappellerai toujours, allant le matin vers le lac, avec son ombrelle blanche. Il passait toute la matinée au bord du lac, couché sous les buissons, sur une roche élevée, entourée de rhododendrons, d'où l'on a une vue magnifique ; c'est ce qu'il appelait son salon de roses. Il nous a montré plusieurs de ses coins favoris et nous avons fait avec lui de belles promenades. Nous ne pouvons pas nous représenter Sils-Maria sans le Solitaire, comme il avait coutume de se désigner. L'été dernier, il m'écrivait qu'il était tout heureux parce que ses œuvres commençaient à percer. Je l'en ai félicité et nous avons pris part à sa joie. Sa dernière lettre, datée de Turin, décembre 1888, m'a fait grand plaisir. Il paraissait en si bonne forme, si gai, si satisfait de tout

ce qui l'entourait. Il semblait avoir repris goût à l'existence, tout lui semblait « paradisiaque », et il avait choisi Turin pour lui servir désormais de quartiers d'hiver. Il m'écrivait, entre autres choses : « Je n'ai pas écrit dans ma vie entière autant que dans ces soixantedix derniers jours, et qui sait ? des choses de tout premier ordre, cela sans la moindre ombre de fatigue, en pleine sérénité. *Et la cuisine est si bonne !* »

Lettre de Mrs. Fynn à Mme Nietzsche,

31 mars 1889.

Der kranke Nietzsche, pp. 25-28.

Bientôt, à l'ébahissement un peu jaloux des autres commensaux de notre hôtel, on vit le philosophe, réputé misogyne, venir journellement s'asseoir des heures entières auprès de ma chère invalide, l'entourant de soins et de sollicitude, lui offrant le bras pour sa courte promenade, et nous charmer tous par sa conversation entraînante, familière et originale, dénotant toutefois une érudition exceptionnellement universelle et approfondie. Mais aucun pédantisme de professeur, aucun orgueil ni ostentation de savoir ; ce n'est guère par lui-même que nous aurions pu deviner sa réputation.

Extrait d'un article de Miss Fynn,

Cité dans *F. N. und die Frauen seiner Zeit*, p. 139.

Souvenirs de Ruthard.

A un tournant de la sente forestière, Nietzsche se trouva soudain devant nous. Il me fit une impression des plus sympathiques. Sa taille svelte et au-dessus de la moyenne, son maintien correct sans aucune raideur,

ses gestes harmonieux, calmes et sobres, ses cheveux foncés, sa grosse moustache à la Vercingétorix, et contrastant avec le tout, un costume clair de la meilleure coupe et qui lui allait fort bien, tout cela le rendait si peu semblable au type convenu du savant allemand qu'on l'aurait plutôt pris pour un aristocrate du midi de la France ou pour un officier supérieur en civil, italien ou espagnol. Ses traits nobles, bronzés par le soleil et le plein air, ses grands yeux sombres exprimaient sans doute un sérieux profond, mais n'avaient nullement l'expression fatale et démoniaque que lui attribuent trop de portraits et de bustes. Avec un échange de politesses, il nous conduisit jusqu'au seuil de l'Hôtel Alpenrose où nous habitions, tout en s'occupant courtoisement de Mlle de Mansouroff. Déjà il avait pris congé de moi en me tendant la main, quand Mlle de Mansouroff le retint en lui disant : « Vous êtes cordialement invité, mon cher professeur, à nous honorer de votre présence ce soir au numéro 4, la première chambre à gauche au rez-de-chaussée, que j'ai retenue comme salon de musique et où j'ai fait installer un bon piano venu de Coire. M. Ruthard nous jouera du Bach, du Chopin et du Schumann et nous serons en petit comité. » Non sans quelque embarras et passant la main sur son magnifique front bombé, avec une expression de souffrance, Nietzsche répondit d'un ton plaintif : « Ah ! la musique... la musique n'est pas bonne pour mon état. » Cela me parut un refus que je pouvais pleinement comprendre, car qui souffre plus de l'importunité de la musique à certains moments, si ce n'est le musicien ? Mais Mlle de Mansouroff me chuchota : « Il s' imagine être malade... »

Cependant ce soir-là, comme je commençai par le prélude de la Fugue en la mineur de Bach, transcrite par Liszt, je fus surpris de voir paraître Nietzsche, qui m'écouta attentivement. Je jouai ensuite le petit Nocturne en fa dièse majeur de Chopin et pour finir, les *Kreisleriana*. Entre les morceaux de musique, la

conversation était des plus intéressantes et j'écoutai avidement les souvenirs de Mlle de Mansouroff sur Chopin tout en admirant les observations très pertinentes de Nietzsche. Toutefois, il ne dit mot des *Kreisleriana* et laissa libre cours à l'enthousiasme de la dame.

Cité par Mme Förster,
Nietzsche und die Frauen seiner Zeit, p. 140.

Le Dr Oscar Lévy avait demandé à Miss Helen Zimmern si elle avait remarqué quoi que ce soit de morbide chez Nietzsche au temps où elle s'occupait de traduire ses œuvres en anglais. Miss Helen Zimmern répliqua : « Je n'en ai jamais vu la moindre trace, même pas la moindre exaltation. J'affirmerais volontiers au contraire que Nietzsche me faisait l'impression d'un homme exceptionnellement sain. » Le Dr Lévy lui demanda encore si elle n'avait pas eu quelque prévention contre Nietzsche à cause de son antiféminisme, sur quoi elle lui déclara avec véhémence : « Tout ce que je puis dire, c'est que Nietzsche s'est toujours conduit envers moi en parfait gentilhomme. Il était même mieux qu'un gentilhomme, il avait beaucoup de charme personnel, ce que les Italiens appellent la *gentilezza*. Je n'étais naturellement pas la seule femme envers qui il se comportât de la sorte. Je peux vous raconter une anecdote très remarquable qui n'est pas parvenue, que je sache, à la publicité. Il y avait à l'Hôtel des Alpes avec nous, une dame âgée, une ancienne dame d'honneur russe qui avait souffert d'un violent choc nerveux. La saison touchait à sa fin, il faisait assez froid à Sils-Maria et ses amis désiraient l'emmener dans un climat plus chaud, en Italie. Ils avaient commandé une voiture qui venait tous les jours à l'hôtel, mais s'en retournait chaque fois à vide, car la malade se refusait régulièrement à quitter sa chambre. Nietzsche, ayant entendu parler de ce cas singulier, demanda un jour à ces amis :

« Voulez-vous que je m'en charge ? » ; à quoi ils consentirent. Et un beau jour à midi, alors que chevaux et voiture attendaient à leur place habituelle, on vit paraître à la porte de l'hôtel, Friedrich Nietzsche, avec cette femme étrange qui le suivait comme un agneau. Et jamais personne n'a su comment il s'y était pris. »

D'après des souvenirs de Mme de Mansouroff, parus dans l'*Observer*, cités par Mme Förster, *N. und die Frauen seiner Zeit*, p. 142.

[Dans sa biographie de Nietzsche, Daniel Halévy rapporte des propos qui lui ont été tenus par Paul Lansky qui fut à plusieurs reprises, le compagnon de Nietzsche sur les routes d'Italie et de Provence.]

Paul Lansky était un intellectuel qui menait la vie errante. Juif allemand par naissance, Toscan par goût, un hasard lui avait mis en main les œuvres de Nietzsche ; il les avait comprises, il s'en était épris. Il s'était adressé à l'éditeur Schmeitzner afin de connaître l'adresse de l'auteur. « M. Frédéric Nietzsche, lui avait-on répondu, vit très solitairement en Italie. Ecrivez-lui à Gênes, poste restante. » Ainsi avait-il fait et le philosophe avait répondu avec promptitude et grâce : « Venez à Nice cet hiver. Nous causerons. » Un matin, Nietzsche entendit frapper à la porte de sa chambre ; un inconnu, l'ayant ouverte, vint vers lui en se nommant : Paul Lansky. « *Also Sie sind gekommen*, dit Nietzsche. Vous voici donc. »

Il le prit par le bras, curieux d'examiner le lecteur de ses livres. Voyons un peu comment vous êtes fait. » Et il fixa sur lui ces yeux qui avaient été beaux, qui par instants l'étaient encore, mais qu'avaient abîmés les trop longues souffrances. Lansky s'étonna de rencontrer le plus affable, le plus simple et, semblait-il, le plus modeste des professeurs allemands. Les deux hommes sortirent ensemble. Lansky avoua sa surprise. « Maî-

tre... », dit-il. — « Vous êtes le premier qui m'appeliez ainsi, fit Nietzsche en souriant. Le dernier aussi, sans doute. » Il savait qu'il était un maître, et le laissa dire.

« Maître, continua Lansky, comme on vous devine mal à travers vos livres, expliquez-moi... » — « Non, non, pas aujourd'hui. Vous ne connaissez pas Nice, je veux vous faire les honneurs de cette mer, de ces montagnes, de ces promenades... Un autre jour, si vous voulez, nous causerons. »

Ils ne rentrèrent pas avant six heures du soir, et Lansky sut du moins quel marcheur infatigable était son prophète.

Ils organisèrent leur vie commune. Frédéric Nietzsche prenait seul, le matin vers six heures et demie, une tasse de thé qu'il préparait lui-même ; vers huit heures, Lansky frapperait à sa porte, lui demanderait l'emploi de sa matinée. Nietzsche commençait presque toutes ses journées en parcourant les journaux dans une salle de lecture publique ; il allait ensuite vers le bord de la mer. Lansky le rejoindrait alors ou respecterait sa promenade solitaire ; ils déjeuneraient séparément, chacun restant dans sa pension. L'après-midi ils marcheraient ensemble. Le soir, à la lumière, tantôt Nietzsche dicterait, tantôt il se ferait lire par Lansky quelque livre, souvent quelque livre français, les lettres de l'abbé Galiani, le *Rouge et le Noir*, la *Chartreuse* ou l'*Armance* de Stendhal.

Lansky fut plus d'une fois interloqué par les allures de Nietzsche. Ce solitaire de table d'hôte s'était composé des manières dissimulées, presque rusées, tout un art de vivre avec politesse sans manifester le secret de sa vie. Certain dimanche, une jeune fille lui ayant demandé s'il avait été au temple : « Aujourd'hui, répondit-il avec courtoisie, je n'y ai pas été. » Lansky s'étant étonné de cette parole prudente, Nietzsche s'expliqua : « Toute vérité n'est pas bonne pour tous, dit-il, si j'avais troublé cette jeune fille, j'en serais désolé. »

Il s'amusait à prédire sa gloire future. « Dans qua-

rante ans, je serai illustre en Europe, affirmait-il à ses voisins de table.» « Prêtez-nous vos livres », lui disait-on. Il s'y refusait absolument et expliquait à Lansky son refus : « Mes livres, ne doivent pas être lus par les premiers venus. » — « Maître, disait Lansky, pourquoi les faites-vous imprimer ? »

Lansky remarqua, sans en deviner la cause, le trouble de Nietzsche qui mit quelque distance entre lui et son secrétaire occasionnel. Lansky l'observait de loin et s'étonnait souvent de le voir parcourir la Promenade des Anglais d'un pas singulier qui prenait par instants l'allure d'une danse. Nietzsche gambadait, bondissait presque, puis, soudain, interrompant ses entrechats, crayonnait quelques mots sur ce carnet dont il ne se séparait jamais. Assurément il était en plein travail. Quel travail ? Lansky l'ignorait. Un matin de mars, comme il entrait, suivant son habitude, dans la petite chambre de Nietzsche, il le trouva couché malgré l'heure avancée. Il s'excusa. Nietzsche s'expliqua : « Je suis malade, dit-il. Je viens d'accoucher. » — « Qu'est-ce que vous dites ? », murmura Lansky abasourdi. — « La quatrième partie de *Ainsi parla Zarathoustra* est écrite. »

A Florence (en 1885), il retrouva Paul Lansky. Cet original fit à Nietzsche la plus aimable et la plus rare des surprises. Il avait déniché sur les hauteurs de San Miniato, à l'observatoire d'Arcetri, un certain Leberecht Tempel, astronome, lequel tenait toujours à portée de sa main, sur sa table, mêlées à ses instruments bizarres, les œuvres de M. Frédéric Nietzsche dont il savait par cœur et récitait volontiers maints passages. Nietzsche accepta d'aller rendre visite à son lecteur, et Lansky le conduisit à l'observatoire d'Arcetri. Nietzsche en sortit fort touché. Mais la première réaction ne laissa pas de surprendre Lansky : « Je voudrais que cet homme n'eût pas lu mes livres, dit-il. Il est trop bon, je lui ferai du mal. »

(A Ruta, en octobre 1886), Paul Lansky fut frappé

des changements qu'il observa chez Nietzsche. Il lui parut affaîssé de corps, altéré de visage ; l'homme, pourtant, demeurait le même, affectueux, prompt à rire comme un enfant. Et toujours un marcheur intrépide. Il entraînait Lansky, par chemins, détours et sentiers familiers, vers ces hauteurs apennines d'altitude modérée, vite atteintes, et qui donnent des vues si grandioses sur les Alpes neigeuses et l'horizon marin étale sous le soleil. Ça et là s'arrêtant, les deux compagnons ramassaient du bois mort, empilaient des sarments et allumaient des feux dont Nietzsche saluait les flammes et les fumées montantes avec des cris de joie. Il adorait cette côte, aujourd'hui abîmée, irrémédiablement déflorée par les palaces de la richesse errante et la sabrure des autostrades. « Imaginez, écrivait Nietzsche à Peter Gast, un îlot de l'Archipel grec poussé jusqu'ici par les vents. C'est un rivage de pirates, rapide, dissimulé, dangereux. » Là, il passerait l'hiver, du moins le disait-il.

Vains propos, ses dispositions changèrent. Le kromprinz allemand résidait à Portofino, parlait d'y faire bâtir. Le comte de Paris, prétendant au trône de France, y cherchait une maison d'hiver. Dans la pension où Nietzsche habitait descendirent deux journalistes allemands. C'en était trop. L'ermitage était violé. Nietzsche décida de fuir vers Nice, plantant là ce Lansky qu'il avait fait venir et qui chercha en vain à le retenir. « Vous vous plaignez d'être abandonné. A qui la faute ? Vous avez des disciples, et vous les découragez. Vous m'appellez ici, vous appelez Peter Gast, et puis vous partez... » — « Il me faut la lumière, l'air de Nice, répondait Nice. Il me faut la Baie des Anges... »

Il partit seul. Peut-être était-il fatigué de Lansky. Il se fatiguait vite et le compagnonnage était avec lui un art difficile. Peter Gast y excellait. Lansky peut-être, avait fauté. Nietzsche se sauvait.

Lansky disparaît, c'est pour toujours. Quand je l'ai revu, en 1909, Vallombrosa restait sa résidence, il n'y

résidait plus en dilettante lettré, mais en hôtelier. Touriste ou hôtelier, Lansky gardait deux fidélités : fidélité à Nietzsche, fidélité à Vallombrosa. J'y eus avec lui une assez longue conversation, malheureusement sans lendemain. Rendez-vous avait été pris pour une seconde rencontre, un court billet me pria de ne pas me déranger. Peut-être le solitaire estimait-il en avoir assez dit ; peut-être craignait-il d'en trop dire. Ombre lointaine de Frédéric Nietzsche, peut-être tenait-il de son maître une prédilection pour la vie distante et masquée. Je ne l'ai jamais revu, je n'ai plus jamais entendu parler de lui.

Daniel Halévy,
Nietzsche, éd. de 1944 et 1949,
pp. 347-350, 352, 374-375, 419-421.

Le solitaire de Sils-Maria.

En automne 1887, j'entrepris avec ma femme un voyage en Italie, en Grèce et en Turquie, par le Tyrol et la Suisse. J'eus à cœur de voir au passage le solitaire de Sils-Maria. Il attendait impatiemment notre venue, et doutant qu'elle se réalisât, il ne fut tranquille que lorsqu'il tint en mains nos bagages que nous avions expédiés d'avance. Par une magnifique matinée d'automne nous avions passé le col de la Maloja et bientôt Sils-Maria s'étalait sous nos yeux. Je m'avançai, le cœur battant, vers l'ami que j'embrassai avec une profonde émotion après quatorze années d'absence. Mais quel changement chez lui depuis ce temps ! Ce n'était plus la fière attitude, le pas élastique, la parole aisée et abondante d'autrefois. Il paraissait se traîner péniblement, un peu déjeté de côté, et sa parole était souvent embarrassée et hésitante. Peut-être n'était-il pas dans un bon jour. « Cher ami, me dit-il d'un ton mélancolique en montrant quelques nuages qui passaient au ciel, j'ai

besoin de ciel bleu au-dessus de moi si je veux arriver à rassembler mes idées. » Il nous montra ses endroits favoris. Je me souviens surtout d'un petit pré au bord de l'abîme, en surplomb au-dessus d'un torrent, qui grondait dans la profondeur. « C'est ici, me dit-il, que j'aime le mieux venir m'allonger et que me viennent mes meilleures pensées. » Nous étions descendus au modeste hôtel de l'Alpenrose où Nietzsche prenait son repas de midi, composé le plus souvent d'une simple côtelette ou d'un autre plat analogue. Nous allâmes nous y reposer une heure. A peine était-elle écoulée que notre ami était de nouveau à notre porte et s'informait de nous, demandant si nous n'étions plus fatigués, s'excusant d'être venu trop tôt, etc. Si je mentionne cela, c'est qu'il n'était guère dans le caractère de Nietzsche, autrefois, de manifester un tel excès de prévenances et d'égards, et cela me parut caractéristique de son état.

Le lendemain il me fit entrer dans sa chambre, dans son antre, comme il disait. C'était une simple chambre de paysan, dans un chalet, à trois minutes de la grand-route. Nietzsche l'avait louée pour la saison, moyennant un franc par jour. L'installation en était des plus sommaires. Contre l'un des murs, ses livres, que je connaissais pour la plupart depuis longtemps ; une table rustique qui portait une tasse de café, des coquilles d'œuf, des manuscrits, des objets de toilette, le tout dans le plus grand désordre ; un soulier avec son embauchoir, et un lit qui n'était pas fait. Tout indiquait un service négligé et un pensionnaire patient et résigné. Nous partîmes dans l'après-midi et Nietzsche nous accompagna jusqu'au prochain village, une lieue en aval. Il nous exprima alors les sombres pressentiments qui, malheureusement, allaient se réaliser peu après. Quand nous prîmes congé, il avait les yeux pleins de larmes, chose que je n'avais jamais vue chez lui. Je ne devais plus le revoir conscient.

Paul DEUSSEN,
Erinnerungen an Friedrich Nietzsche, pp. 91-93.

Souvenirs de Meta von Salis-Marschlins.

C'est pendant les étés de 1887 et 1888 que je découvris la délicieuse, l'irrésistible gaité de Nietzsche et son habileté à saisir et à apprécier les allusions osées. Je n'oublierai jamais comment il rougissait parfois, ce qui donnait à son visage hâlé une grâce particulière.

Pp. 36-37.

Nietzsche n'a jamais méprisé les choses de la vie quotidienne. Il s'associait aux soucis de son hôte qui craignait que son bœuf n'attrapât la fièvre aphteuse juste au moment de la fenaison, qui est le principal événement agricole de l'Engadine, il était plein de sollicitude pour la petite Adrienne qui avait peur de l'orage, mais il ne supportait pas la vulgarité ni le mauvais air. Et moins encore les prétentions intellectuelles... Il savait mieux que personne sympathiser au bonheur d'autrui et le manifester avec grâce.

Pp. 44, 46.

Nietzsche avait « le flair du livre » et malgré ses mauvais yeux, il lisait beaucoup. Quand une phrase le frappait par sa justesse ou sa beauté, il la répétait volontiers dans la conversation. Comme presque tous les bons lecteurs, il soulignait certains passages ou les signalait en marge. C'est ainsi qu'une part de sa vie intellectuelle se trouve conservée aux pages des livres qu'il a lus.

P. 51.

Pendant l'été 1887, Nietzsche était parfois très gai et disposé à d'innocentes plaisanteries. Il prenait plaisir

à nous accompagner, mon amie et moi, sur le lac ; il se fit initier aux premiers éléments du canotage et il jouissait du semblant de danger qu'un vent plus violent donnait à la promenade.

P. 57.

Le brillant causeur de table d'hôte.

La baronne de Plänkner-Seckendorf avait passé les deux hivers de 1886-1887 et 1887-1888 dans la même pension que mon frère à Nice. Comme il le faisait toujours quand il s'agissait de femmes dont il pouvait supposer qu'elles étaient très attachées à leur religion, il avait prié cette dame de ne pas s'informer de ses livres et de ne pas chercher à les lire. Lorsque, plus tard, moins d'un an après leur commun séjour à Nice, elle lut dans une revue qu'un certain professeur Nietzsche, dont on louait fort les ouvrages, avait perdu la raison, elle raconte qu'elle poussa un cri : « Ciel ! serait-ce ce professeur Nietzsche que j'ai connu ? » Mais il était dit dans ce même article que l'auteur de ces fameux ouvrages était un homme débile, maladif et mal équilibré. Le même après-midi, un ami était venu la voir et lui avait demandé si elle n'avait pas passé deux hivers à Nice dans la même maison que ce professeur Nietzsche, s'il n'était pas l'auteur de *Par delà le Bien et le Mal*. « Oh ! non, se serait-elle écriée, le Nietzsche que j'ai connu n'était ni débile ni maladif et son humeur était remarquablement égale. Il était brillant causeur et à la pension on se disputait le coin de table où il prenait ses repas, parce que la conversation y était toujours si amusante. »

Der einsame Nietzsche, p. 532.

Charité.

Un artiste qui habitait la pension tomba dans le besoin et une autre pensionnaire, la femme âgée d'un pasteur des Etats-Unis, entreprit une souscription parmi les hôtes de la pension, pour aider cet artiste. Mon frère donna cent francs, ce qui était très au-dessus de ses ressources modestes. Il avait prié la dame de n'en rien dire, mais elle était si fière du succès de sa souscription que, loin de taire la riche contribution de mon frère, elle s'en vanta. « Quant à moi, racontait la baronne von Plänkner, j'étais jalouse du succès de la vieille dame et je fis observer avec aigreur que le professeur aurait mieux fait, pour ses cent francs, de se procurer un costume plus à la mode. » Mon frère portait toujours du linge très fin, mais le reste de son vestiaire semblait un peu démodé dans l'élégante ville de Nice. Cette remarque acerbe fut rapportée à mon frère qui, loin de la prendre avec philosophie, fit remarquer non sans aigreur qu'il interdisait à ces dames de se mêler de ses affaires privées. Mme von Plänkner fut très ennuyée de cet incident qui s'était passé à la veille de son départ, de sorte qu'elle n'avait plus eu l'occasion d'arranger les choses. Mais je pus lui raconter, pour la consoler, que mon frère avait tenu compte de son conseil, car peu après, il se fit faire, à Turin, un costume au sujet duquel il écrivait à ma mère : « Je crois que ce costume élégant me va parfaitement. J'ai l'intention de tenir un peu plus à ma toilette et de mettre un terme à ma négligence vestimentaire. »

Nietzsche und die Frauen seiner Zeit, p. 148.

Un mystérieux bonheur...

Le professeur von Bergmann, médecin du kronprinz, ayant rencontré mon frère par hasard, avait été telle-

ment impressionné par sa conversation, qu'il s'était informé de lui avec insistance auprès de la baronne von Plänkner et lui avait dit : « Ce professeur Nietzsche est un esprit éminent, un homme remarquable à tous égards ; il porte en lui un mystérieux bonheur qui resplendit parfois dans l'éclat merveilleux de ses yeux. »

Nietzsche und die Frauen seiner Zeit, p. 146.

Un collègue : Julius Kaftan.

A la fin de l'été 1888, nous nous sommes vus pendant trois semaines à Sils-Maria, nous avons fait ensemble de longues promenades, nous avons causé à fond et sans détour de tout au monde, comme de vieux amis — que nous n'étions pas. Nos relations avaient toujours été cordiales, mais plutôt formelles. Aussi avais-je été fort surpris qu'il semblât rechercher à ce point ma conversation et qu'il l'eût mise d'emblée sur ce pied d'intimité. Si je dis cela, c'est pour affirmer que je crois pouvoir juger de l'état qui était alors le sien. Pendant tout ce temps, je n'ai jamais saisi le moindre symptôme d'un dérangement mental commençant.

Aus der Werkstatt des Übermenschen.
Heilbronn 1906, p. 18.

Je le revois, debout devant moi. Nous suivions le Val Fex en montant vers le glacier, quand nous en vîmes à parler de sa maladie, de tout ce qu'elle lui avait fait éprouver, de ce qu'il lui devait. Près d'un petit pont au-dessus d'un ruisseau, il s'arrêta sur l'étroit sentier et me parla à voix basse de la grande transformation qui s'était produite en lui. C'est ainsi qu'un homme

pieux peut raconter comment il a appris à reconnaître le néant de ce monde et à se réfugier en Dieu. Ce qu'il voulait exprimer, c'était le passage de la négation à l'affirmation, qui est au fond de tous ses écrits, de tous ses enseignements, dans la dernière période de son activité. Sa doctrine prend de ce fait un aspect héroïque qui la rend sympathique. On devine quelque chose de la volonté, de la résolution, de l'activité qui en forment le fond.

Je me rappellerai toujours une soirée où, tout en faisant les cent pas entre Sils-Maria et Sils-Barselia, Nietzsche m'expliqua je ne sais quelle recette culinaire ; il s'agissait d'un plat qui lui réussissait, c'est-à-dire qui était toléré par son estomac délabré. Tout à coup, la chose me parut si comique que je me mis à rire et lui dit : « Ce serait une histoire pour les *Fliegende Blätter*, deux professeurs qui se rencontrent pour échanger des recettes de cuisine. » Mais il se fâcha tout de bon et me fit tout un prône pour m'expliquer que c'est un crime que de négliger les soins du corps.

Deutsche Rundschau, novembre 1905, p. 254.

Souvenirs de Sils-Maria.

A Sils-Maria, c'est l'ancien maire, M. Duriche (*sic, alias Dürisch*) qui m'a livré quelques traits de l'existence que menait auprès de lui le poète. Pour un franc par jour, il lui louait une chambre modeste au premier étage de sa maison. Chaque année, de 1881 à 1888, Frédéric Nietzsche vint lui demander asile. Mais comme la neige lui était insupportable et qu'il avait coutume d'arriver au printemps, il ne se mettait pas en route sans avoir au préalable, écrit plusieurs messages afin qu'on l'assurât que cette neige était bien fondue et le froid

définitivement tombé. L'excellent M. D. mettait tout en œuvre pour satisfaire son pensionnaire. Il lui avait d'abord réservé sa plus belle chambre. Mais à peine le poète y fut-il entré qu'il déclara n'y vouloir point rester. Il passait trop de promeneurs devant cette fenêtre. Le bruit était intolérable. Prié de choisir lui-même une pièce à son gré, il donna la préférence à une sorte de réduit qui, à l'autre extrémité de l'habitation, donnait sur une pineraie épaisse et sombre. C'est là qu'il connut de brûlantes heures de travail. « Enfin, je respire ! » s'écriait-il chaque fois qu'il arrivait à Sils. Levé à sept heures, il écrivait jusqu'à onze. Après quoi, il s'en allait déjeuner dans une auberge de village. Sa promenade quotidienne se prolongeait parfois jusqu'à cinq heures, puis il reprenait son labeur jusqu'à la nuit, n'absorbant pour tout dîner que des cakes et une tasse de thé qu'il préparait lui-même. Très tard, on l'entendait souvent marcher et parler à haute voix. Les jours où il pleuvait, il s'efforçait de travailler sans arrêt, mais souvent de violents maux de tête l'en empêchaient. Alors il demeurait de longues heures sur son lit, inerte. Parfois son hôte venait s'asseoir à son chevet et les paroles que prononçait le poète témoignaient invariablement de préoccupations d'ordre moral. Le mal foncier du monde, les conditions auxquelles on pourrait le relever d'un tel état formaient ses thèmes habituels.

J'entends encore M. D. déplorer, et de quelle voix attristée, la négligence du poète pour tout ce qui touchait à sa santé. Sans doute se donnait-il des soins apparents ; mais il s'obligeait à un régime de potions, de pilules, de drogues, plus funeste que salulaire, auquel l'insuffisance de sa nourriture n'était point propre à remédier. De temps à autre, il voyait bien le médecin du village, mais les conseils du praticien ne le trouvaient guère attentif. En outre, sa vue très basse lui rendait fréquemment le travail douloureux. Il n'écrivait point sans assujettir à ses yeux une double paire de lunettes, et marchait-il dans la rue, il ne reconnaissait

pas son hôte à plus de deux mètres. Une année que, joyeux, il reprenait possession de sa chambre exigüe dont les murs étaient d'habitude blanchis à la chaux : « Voyez, lui dit M. D., il y a du nouveau dans votre chambre. Les murs désormais seront tapissés. » Nietzsche, entendant mal ces paroles, mit ses yeux tout contre et s'écria : « Que c'est beau ! » Or l'étoffe n'était pas encore posée et les murs portaient pour tout ornement des papiers de journaux que le tapissier du village y avait collés en attendant. Eût-il vu ces papiers indigents qu'il ne s'en fût vraisemblablement pas ému. Cette pauvre chambre, par tout ce qu'elle renfermait, lui était une royauté, et nous ne saurions douter qu'il n'y ait connu des heures sublimes, comme celles où, transporté par l'enthousiasme de son inspiration ou exultant de l'expression par laquelle il venait de sculpter sa pensée, il clamait à pleine gorge sa joie soudaine et allait jusqu'à frapper le mur de ses poings.

Après ces heures enivrées de solitude et de labeur, le contact du monde lui devenait odieux. Toujours il refusa de se promener dans les parages du Grand Hôtel de Sils. La vue des élégances, des politesses, des minauderies de la gent en villégiature lui faisait horreur. Ces « courbettes », ces « chatteries » irritaient son humeur. Et il déclarait n'être pas venu pour faire des *Katzenbuckeleien* (1).

En dehors de son hôte et du médecin, il ne fréquentait guère que M. Fuchs et M. Lampe, tous deux professeurs de musique. C'est à Chasté qu'il les rencontrait souvent, surtout lorsque ayant achevé l'une de ces compositions musicales dont il se montrait fier, il s'empressait, faute d'instruments, de la leur chanter. On voit encore au rocher de Chasté une inscription commémorant le souvenir de ces instants heureux. Et ce lieu ne nous rappelle-t-il pas un souvenir de qualité plus

(1) Se dit du chat qui fait le gros dos.

grave, puisque c'est là que Nietzsche conçut son idée du Retour éternel ?

Mais sa compagnie préférée restait celle des enfants. Son caractère taciturne, son visage replié s'ouvraient bien vite quand des pas légers et des voix fraîches s'éveillaient autour de lui. Il faisait quelques pas au milieu d'eux, leur prenait les mains, leur prodiguait les gestes affectueux. Jamais il ne venait à Sils-Maria sans apporter à la fillette de son hôte un jouet, un cadeau, un souvenir. Et pourtant, sa pauvreté n'avait-elle pas un aspect extraordinairement pathétique ? Le maire de Sils m'a raconté : « Durant les huit années qu'il est venu chez moi, je ne lui ai connu que deux chemises. Mais avec le temps l'usure les ruinait, au point que Nietzsche les raccourcissait progressivement, et la partie supérieure ne pouvait plus couvrir, la dernière année, que la moitié de la poitrine. Et l'unique pardessus qu'il vit jamais sur son dos, de noir qu'il était d'abord, ne montrait plus, lors du dernier voyage, qu'une étoffe râpée tenant du gris cendre et du vert passé. Les soins qu'il donnait à ces chiffes les conservaient d'ailleurs en un état de parfaite propreté, sans lequel elles n'auraient pu connaître tant d'héroïque résistance.

Frédéric Nietzsche, on le sait, était grand marcheur et, n'eût été la faiblesse de sa vue, il aurait aimé escalader ces sommets où il situa comme à sa place, son héros surhumain. Mais la prudence le lui interdisait toujours et il ne se hasarda jamais sur les hauteurs. Ses deux promenades favorites étaient la plaine du Fex et la presqu'île de Chasté. Mais parfois, désireux de déambuler pendant de plus longues heures, il poussait beaucoup plus loin. Alors, ayant assemblé quelques provisions au fond d'un sac, qu'il ajustait à ses épaules, le bâton en main, il allait par la vallée, où le guidait sa fantaisie. Ainsi gagnait-il Silvaplana où il ne passait jamais sans s'arrêter dans une maison où l'on préparait savamment la polenta, le plat italien qui resta toujours son mets

de prédilection. Cette maison était celle du pasteur Tschumpfer, c'est sa femme et sa fille qui m'ont entretenu du poète errant. En attendant que le pasteur vînt le rejoindre, il prenait place dans un fauteuil du petit salon. Bien souvent on avait soin de l'y laisser seul. Alors il jetait hâtivement sur le papier les pensées et les aphorismes qu'il avait médités en cours de route. Mais une porte s'ouvrait : c'était le pasteur. Aussitôt la conversation de commencer. Et je ne surprendrai personne en déclarant que les interlocuteurs tombaient rarement d'accord. Ils disputaient, bataillaient. Mais presque jamais la violence ne venait du poète. Lui échappait-il un mot d'emportement, bien vite sa timidité naturelle lui faisait baisser la voix. Il parlait avec une grande assurance, puis, devant les ripostes et les exclamations du pasteur, il se taisait ou terminait la discussion par un bon mot, toujours souriant et courtois. « Il ne voyait ici personne autre que nous, me dit la femme du pasteur. Dans le pays on le tenait pour un excentrique, plus d'un même pour un imbécile et pour un fou. On le voyait portant une redingote d'ecclésiastique, un pantalon long et un feutre tyrolien sans la plume traditionnelle. Son col restait toujours relevé. Dans les premiers temps il avait deux parasols, l'un blanc, et l'autre jaune. Plus tard, quand il devint amoureux, il en arbora un noir. Et comme il commençait à être connu, son attitude se fit plus altière. »

Dans le petit enclos qui précède la demeure, mon hôtesse m'a arrêté au moment où j'allais m'éloigner. « Voyez, poursuivit-elle, voyez cette niche. Combien de fois, en passant devant elle, M. Nietzsche a-t-il murmuré, l'œil triste, le visage abattu : « Cela est bien assez bon. Si seulement j'avais cela bien à moi ! Mais que faire ? » Alors il semblait las, courbé par le découragement. »

Edouard Schneider,

Les Nouvelles Littéraires, 6 septembre 1924.

Le petit chien de Turin.

Mon frère allait tous les jours au café lire le *Journal des Débats*. Un jour, un client pressé referme rapidement la porte et écrase la patte du petit chien qui courait sur ses talons. Le maître s'éloigne sans y donner plus d'attention, et le chien reste là, gémissant. Mon frère fut le seul à le prendre en pitié. Il demanda au garçon de lui apporter un peu d'eau, tira son mouchoir et fit au petit chien un pansement dans toutes les règles, car il avait été infirmier en 1870. Tout le monde regardait avec sympathie le professeur étranger, et le chien se coucha à ses pieds. Tout à coup la porte s'ouvre et le propriétaire du chien le siffle. Le chien file aussitôt, avec son pansement. Mais quelques jours après, comme mon frère lisait de nouveau le *Journal des Débats*, le petit chien s'approche, lui pose la patte sur le genou, fait entendre un petit grognement pour attirer son attention ; et il tient dans sa gueule le mouchoir soigneusement lavé et repassé. Le maître avait trouvé ce moyen de remercier le monsieur secourable à qui il exprima sa sincère reconnaissance.

(Récit fait à M^{me} Förster par un témoin.)

Der einsame Nietzsche, p. 508.

Davide Fino.

La rue Carlo Alberto, où demeurait Nietzsche, s'étend du Corso Vittorio Emmanuele, près de la gare, à la place Carlo Alberto. Elle est longue, mais peu large et obscurcie par des maisons très hautes, toutes pareilles.

Par temps couvert — et Turin a cent sept jours de pluie par an — c'est un défilé mélancolique d'une désespérante longueur. Il est vrai que la maison que Nietzsche habitait, au troisième étage, est à l'angle de la place sur laquelle il avait vue (1), mais cette vue est aussi étroite et monotone que l'extrémité d'un tube pneumatique, et personne ne croira que Nietzsche, sensible comme il l'était aux impressions extérieures, et pour qui l'air frais, la clarté, l'ampleur de la vue étaient autant de nécessités vitales, ait bien fait d'aller passer chez le vendeur de journaux Davide Fino la période la plus sombre de sa vie. Quand j'arrivai, son logeur était absent. Je le trouvai dans le bâtiment de la grande poste à l'entrée de laquelle il avait une échoppe où il vendait des cartes postales, des revues, des journaux et ce qu'il faut pour écrire. Ce petit vieillard faisait une impression agréable, l'honnêteté se lisait sur son visage. Il fut ravi d'apprendre que j'étais sur la piste du docteur Nitzki. Et bien qu'il fût seul à servir les clients qui ne cessaient d'entrer et de sortir, il trouva le temps de me raconter ce qu'il savait. La substance de ces récits, c'était la vie solitaire de Nietzsche, sa mélancolie. Les derniers temps encore, il venait souvent à la librairie ; et comme on s'y montrait accueillant il y séjournait souvent à lire des livres nouveaux qu'il achetait parfois, mais pas souvent, vu sa grande économie. Le soir, me dit Davide Fino, il jouait souvent du piano pendant des heures, et la fille de Fino, qui était musicienne, croyait bien avoir reconnu que c'était du Wagner. Quelques jours avant son effondrement, il avait eu une attaque de nerfs qui avait causé un scandale dans la rue. Un vieux cheval

(1) Cf. Nietzsche à Gast, 30 octobre 1888 : « Ma chambre est dans un quartier de premier ordre, en plein centre, avec vue sur la place Carlo Alberto et par delà le palais Carignan, jusqu'aux vertes collines... »

de fiacre, harrassé, debout sur la place devant sa voiture, excita à tel point la pitié du grand contempteur de la pitié, que celui-ci se jeta au cou de la bête en sanglotant.

Karl Strecker,
Nietzsche und Strindberg, 1921, p. 41.

Tous ceux qui se souvenaient encore de Nietzsche à Turin en 1913 parlaient d'un homme solitaire, taciturne et infiniment mélancolique. La gaité qu'il affecte çà et là dans ses lettres à cette époque, l'éloge hyperbolique de la ville, témoignent plutôt pour que contre ce fait.

Id., ibid.

IV

La folie
1889-1900

La catastrophe.

Il n'est plus possible de déterminer avec précision le jour où s'est manifesté son égarement mental. C'était, en tout cas, dans les derniers jours de décembre. Ses logeurs n'avaient rien remarqué, mais ils s'étaient étonnés qu'il bût tant d'eau, jusqu'à trois ou quatre carafes dans la journée. Jusqu'au jour où étant sorti, il fit une chute tout près de la maison et ne put se relever. Son propriétaire passant par là le ramena chez lui, non sans peine. Il est ensuite resté deux jours presque sans bouger et sans dire mot, couché sur le sofa. Dès qu'il s'est éveillé de cet état léthargique, des signes d'excitation et d'égarement sont apparus. Il parlait tout haut, chantait et jouait du piano longtemps de suite et très bruyamment et défendait qu'on entrât dans la chambre : « C'est un oratorio », disait-il. Il avait perdu le sens de la valeur de l'argent et payait vingt francs et plus pour de petites choses, par exemple, la réparation d'une théière pour laquelle on lui demandait un franc. Et il continuait à sortir dans la rue... C'est pendant ces jours-là qu'il a jeté sur quelques feuilles de papier d'étranges fantaisies où il mêlait la légende de Dionysos-Zagreus et la passion du Christ, et les noms des personnages illustres qu'il connaissait. Il signait alors ses lettres des noms de Dionysos et du Crucifié.

Der einsame Nietzsche, pp. 524-526.

Alarme à Bâle.

C'était dans l'après-midi du 6 janvier 1889, un dimanche, lorsque ma femme et moi, de la fenêtre de

mon cabinet de travail qui donne sur la rue dont il est séparé par un jardinet, nous vîmes Jacob Burckhardt franchir le portail et se diriger vers la maison. Notre première pensée, qui me frappa comme un éclair, fut qu'il devait s'agir de Nietzsche. La visite de Burckhardt était en elle-même une énigme, car nous n'étions pas alors en relations si peu intimes que ce fût, et d'autre part la pensée de Nietzsche nous était constamment présente. Depuis trois mois déjà j'avais la tête pleine des plus graves soucis à son endroit, depuis que le facteur m'avait apporté la deuxième série de ses lettres turinoises ; en effet, depuis la mi-octobre, ces lettres portaient la marque évidente d'un trouble mental croissant. Or la visite de Burckhardt avait pour objet de m'apporter la lettre atroce qu'il venait de recevoir le jour même. Dès que nous l'eûmes lue ensemble et que j'en eus rapproché les documents analogues que j'avais dans mon tiroir, nous vîmes clair comme le jour ce que, depuis quelque temps, je redoutais d'avoir à pressentir.

BERNOULLI, t. II, p. 115.

Overbeck à Turin

Le 6 janvier, Burckhardt a reçu une lettre qu'il m'a aussitôt communiquée et provisoirement confiée à titre de document justificatif pour mon intervention. Il était clair à présent qu'entre cette lettre et la précédente (du 4 janvier, comme je l'ai su plus tard par son logeur), Nietzsche avait perdu la notion de sa propre personnalité. Il était roi, et non seulement roi, mais père d'autres rois (Umberto, plusieurs autres). Il avait assisté aux obsèques de son fils Robilant, etc., le tout, sur un ton de bouffonnerie démente. Dans mon désespoir et mon désarroi, j'écrivis aussitôt à Nietzsche une lettre

pressante pour l'inviter à venir chez moi ; double folie, à ce que j'appris le lendemain par le directeur de l'asile d'aliénés de notre ville, à qui je demandai conseil. Je tâchai donc d'en éviter les conséquences en télégraphiant le même jour que je me mettais en route immédiatement. Car mon collègue Wille, directeur de l'asile, m'affirma qu'il n'y avait pas de temps à perdre et que si je m'en sentais l'obligation, il fallait partir sans aucun retard. En effet, pour Turin c'était la dernière minute. Ce même après-midi, lors de mon arrivée, il y a aujourd'hui huit jours, l'affaire était sur le point de dégénérer en scandale public ; l'hôtelier était allé à la police et chez le consul allemand et quand je réussis enfin à voir sa femme (une heure auparavant, je l'avais constaté, la police n'était encore informée de rien), Nietzsche qui, la veille, avait été ramassé dans la rue, après une chute, était à présent menacé d'être mis dans un *manicomio* privé où il risquait de devenir la proie d'aventuriers qui, en Italie plus qu'ailleurs, sont attirés par ce genre d'incidents. Il était tout juste temps, si l'on voulait encore l'emmener sans autres difficultés que celles inhérentes à son état.

Je passe sur les circonstances touchantes dans lesquelles j'ai trouvé Nietzsche chez son logeur, propriétaire d'un kiosque de journaux dans la rue Carlo Alberto, cela aussi est bien italien. J'en viens à l'essentiel, au moment affreux où j'ai revu Nietzsche, moment horrible et très différent de ce qui a suivi. Donc, j'aperçois Nietzsche, recroquevillé dans le coin d'un sofa, en train de lire, comme on l'a su plus tard, les épreuves de *Nietzsche contra Wagner* — horriblement défait ; il me voit et se jette sur moi en m'enlaçant avec véhémence, il m'a reconnu et fond en larmes, puis retombe sur le sofa, en proie à des convulsions ; moi-même, l'émotion me coupe les jambes et je chancelle. A-t-il vu à cet instant l'abîme ouvert dans lequel il allait tomber, ou plutôt au fond duquel il était déjà tombé ? En tout cas, rien de semblable ne s'est répété. Toute la famille Fino

était présente. A peine Nietzsche était-il revenu à lui, gémissant et haletant, qu'on lui fit boire la solution de bromure qui se trouvait sur la table. Il se calma aussitôt et se mit à parler en riant de la grande réception préparée pour le soir même. Du coup, il était rentré dans le cercle de représentations délirantes dont je ne l'ai plus vu sortir, très lucide en ce qui me concernait, moi et d'autres personnes, mais en pleines ténèbres quant à lui-même. Il arrivait que s'excitant sans mesure, à l'aide de chants bruyants et d'improvisations forcenées au piano, il mît au jour des lambeaux des pensées qui l'avaient occupé les jours précédents ; et en phrases brèves, proférées d'une voix étrange et étouffée, il articulait des choses extraordinairement lucides et pleines d'une terreur indicible, au sujet de sa mission en tant que successeur du Dieu mort, le tout entremêlé de musique, ce qui provoquait de nouvelles convulsions et des éclats de douleur indescriptibles. Mais, je l'ai dit, cela ne se produisait que dans de rares moments, très fugitifs, du moins en ma présence. Ce qui dominait, dans l'ensemble, c'étaient les manifestations de cette vocation qu'il se sentait, d'être le bouffon des éternités nouvelles et lui, le maître incomparable de l'expression, était hors d'état d'exprimer autrement les ravissements de sa joie, que par les locutions les plus triviales et par des danses et des bonds grotesques. Avec cela une douceur enfantine, qui ne l'avait jamais abandonné, même au cours des nuits où il avait tenu toute la maison éveillée par les éclats de sa démente ; et cette douceur, cette docilité presque illimitée dès que l'on entrait dans ses idées de réceptions royales, de cortèges solennels et de musiques de fête, firent que tout au moins pour l'accompagnateur que j'avais cherché à Turin et emmené avec moi, sur l'ordre de Wille, le transfert fut un jeu d'enfant. Il s'est accompli, avec un arrêt de près de trois heures à Novare, du mercredi deux heures vingt après midi, au jeudi matin, huit heures moins un quart, commençant par la terrible demi-heure dans la cohue

de la gare de Turin, par un brillant soleil. A Novare, il y eut aussi quelques incidents, mais le reste du temps nous avons été seuls tous trois, Nietzsche somnolant sous l'influence du chloral, mais se réveillant très souvent, chantant parfois, et parmi ces chants la merveilleuse barcarolle dont j'ai retrouvé plus tard l'origine, alors qu'en l'écoutant je n'arrivais pas à comprendre comment le chanteur pouvait produire un texte pareil, accompagné d'une mélodie tout à fait originale (1).

Overbeck à Peter Gast, 15 janvier 1889.

BERNOULLI, t. II, p. 233.

Procès-verbal de l'admission à l'hôpital de Turin
(Dr Baumann) (10 janvier 1889)

Constitution robuste, ni difformité ni maladies chroniques. Aptitudes intellectuelles hors de pair. Très bonne éducation, grands succès dans les études. Caractère rêveur. Bizarreries dans les domaines de la diététique et de la religion. Premiers symptômes de maladie peut-être anciens, avérés depuis le 3 janvier 1889. Violents maux de tête accompagnés de nausées, durant des mois. De 1873 à 1877, fréquentes interruptions de service pour cause de violentes migraines.

(1) Il s'agit du Chant du Gondolier :

Hier, dans la nuit brune,
J'étais là, debout, près du pont.
De loin, des chants venaient à moi,
Des gouttes d'or ruisselaient, scintillantes,
Sur l'étendue frissonnante des eaux.
Gondoles, lumières, musiques
S'enfuyaient dans l'ivresse, au crépuscule...
Mon âme, lyre émue par l'invisible,
Se chantait à voix basse un chant de gondolier,
Tout irisé de bonheur chatoyant.
Mais l'a-t-on écouté ?

Situation matérielle très modeste. Pas de troubles mentaux antérieurs. Causes possibles : excès de plaisirs ou de chagrins. Symptômes actuels : mégalomanie, débilité intellectuelle, diminution de la mémoire et de l'activité cérébrale. Le malade est continuellement excité, mange beaucoup, demande sans cesse à manger, est incapable de faire quoi que ce soit ou de prendre soin de lui-même. Il affirme qu'il est un homme célèbre, ne cesse de demander des femmes.

Diagnostic : ramollissement cérébral.

E. Podach,

Nietzsches Zusammenbruch, Heidelberg 1930, p. 107
(Cité par la suite sous le titre de *Zusammenbruch*.)

De Turin à Bâle.

Quelques lettres à mon adresse à Bâle avaient fait pour moi la preuve que la folie s'était déclarée chez Nietzsche. Je suis parti pour Turin lundi soir. Hier matin je l'ai confié — lui, ou plutôt une ruine, reconnaissable à un ami seulement — à l'hôpital d'aliénés de notre ville. Son cas, dont le principal symptôme, mais non certes le seul, est une extravagante folie des grandeurs, passe ici pour désespéré. Je n'ai jamais vu une image aussi effroyable de la destruction.

Le transfert de l'hôpital à la gare (à Turin), que je redoutais par-dessus tout, s'est effectué le matin du 10 sans autre émotion que la terreur muette qui a enveloppé toute cette histoire. Nietzsche ne se rend absolument pas compte de l'endroit où il est ; pour éviter des scènes à Turin, son mentor lui a expliqué qu'il allait à Bâle incognito et qu'il ne devait saluer personne, de peur de compromettre l'impression de son entrée solennelle. Nietzsche est passé très calme du compartiment au fiacre où il est resté affaissé dans une attitude

d'extrême prostration. Après une première rencontre avec Wille, celui-ci s'est absenté un moment. Je dis à l'accompagnateur : « Excusez-moi, monsieur le docteur, je ne vous ai pas encore présenté. » Dans mon émotion, j'avais négligé de le faire. Alors Nietzsche (qui aurait dû reconnaître Wille) : « Mais oui, il faut le présenter. Qui était donc ce monsieur ? » Moi, ne craignant rien tant que d'avoir à prononcer ce nom : « Il ne s'est pas encore présenté à nous, nous allons le savoir tout de suite. » Wille est rentré dans l'intervalle. Nietzsche, du ton le plus courtois : « Je crois bien vous avoir déjà rencontré autrefois, mais je ne me souviens plus de votre nom. » Wille : « Mon nom est Wille. » Nietzsche, sans émotion visible, du ton le plus calme, sans un instant de réflexion : « Wille ? Vous êtes aliéniste, j'ai eu une conversation avec vous sur la folie religieuse, il y a quelques années. C'était à propos d'un type qui avait perdu la raison et qui vivait ici (ou à Bâle). » Wille a écouté sans mot dire, et fait un signe d'assentiment. Imaginez avec quelle stupéfaction je l'écoutais, moi qui pouvais reconnaître l'exactitude de ce souvenir vieux de sept ans. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que Nietzsche n'établît aucun lien entre ce souvenir parfaitement lucide et sa propre situation. Aucun signe ne trahit qu'il comprenne que c'est comme aliéniste que Wille a affaire à lui. Il se laisse confier à l'assistant qui reçoit l'ordre de lui faire préparer un déjeuner et un bain, et quitte la pièce sans encombre. Je ne saurais mieux vous donner l'idée de la complète destruction de sa personnalité. Je ne l'ai plus revu depuis lors, samedi non plus quand je suis reparti. On m'a dit que son état ne s'était guère modifié, qu'il avait beaucoup crié et chanté, dormi seulement grâce à des moyens artificiels, et que je ferais mieux de ne pas redemander à le voir avant huit jours, car il s'agissait avant tout d'obtenir qu'il se calme.

Overbeck à Peter Gast, 15 janvier 1889.

BERNOULLI, t. II, pp. 231, 235-236.

Lettre insensée.

Ce que j'ai reçu n'était pas une proclamation, mais un billet d'une écriture ferme, signé Dionysos et plein d'un singulier mélange de souvenirs réels et d'absurdités. Pour finir, il m'élève « au rang des dieux ». La lettre est arrivée le 8, avait été mise à la poste le 4, d'après le cachet postal. Elle a donc été écrite dans le premier moment de l'égarement mental. Ce billet, pour la première fois, m'a fait peur. Car j'avais eu déjà le lointain pressentiment d'un trouble profond dans l'été 1886, la dernière fois que j'ai vu Nietzsche quelques jours de suite à Leipzig, mais cette impression s'était effacée. Une atmosphère inquiétante d'indescriptible étrangeté l'environnait. Il y avait en lui des choses que je ne connaissais pas, et d'autres, que je lui croyais essentielles, n'existaient plus. Il semblait venir d'une région que personne n'habite. Ensuite, les rares lettres qu'il m'a écrites et les œuvres qu'il a publiées dans l'intervalle m'ont fait une impression à vrai dire peu sympathique, mais n'ont plus éveillé en moi cette inquiétude spéciale. La maladie, évidemment, s'est préparée de loin, j'aurais pu beaucoup mieux le juger et le prendre si j'avais renoncé dès longtemps à lui appliquer les exigences d'un état parfaitement normal. Son attitude envers Wagner, dans les derniers temps, m'a toujours tourmenté et peiné, elle révélait qu'il y avait chez lui depuis longtemps quelque chose de morbide, car autrefois ce genre de polémique, dans ce cas particulier, lui aurait été impossible, serait allé contre sa nature. Hélas ! le Nietzsche d'autrefois que j'ai connu à l'université et encore des années après, comme nous serions soulagés si c'était cette image-là qui se dégageait de toutes ces ténèbres !

Rohde à Overbeck, 24 janvier 1889.
Gestalten, p. 59.

Extraits des procès-verbaux de l'hôpital de Bâle
(Professeur Wille)
(10 janvier 1889)

Le malade est arrivé accompagné du professeur Overbeck et de Miescher. Il s'est laissé conduire sans résistance dans la division. Il remarque en route que le temps est bien mauvais et déclare : « Dès demain, bonnes gens, je vais vous faire un temps magnifique. » Déjeune de grand appétit. Accepte volontiers de se laisser baigner, est généralement prévenant et docile. *Status praesens* : Homme de bonne apparence, bien proportionné, système osseux et musculaire assez vigoureux. Thorax profond. Rien d'anormal aux poumons, ni à la percussion ni à l'auscultation. Strabisme convergent. Très forte myopie. Le malade se laisse docilement examiner, ne cesse de parler pendant l'examen. Il se sent en bonne santé et plein d'entrain. Indique qu'il est malade depuis huit jours et qu'il souffre fréquemment de violents maux de tête. Il dit avoir eu des moments où il se sentait en si bonne forme et si plein d'entrain qu'il aurait voulu embrasser tous les passants, ou grimper aux murs. Il est difficile à fixer, ne répond qu'en partie, incomplètement ou pas du tout aux questions qu'on lui pose et continue à parler à tort et à travers.

Le malade reste tout le jour au lit. Mange de très grand appétit, accepte avec reconnaissance tout ce qu'on lui offre. L'après-midi il parle sans arrêt, chante ou yodle. Le contenu de ses propos est un mélange confus de souvenirs, une pensée chasse l'autre, sans aucun lien logique. Indique qu'il s'est par deux fois infecté spécifiquement.

11 janvier. — Le malade n'a pas dormi de la nuit, parlant sans arrêt, se levant souvent pour se brosser les dents, se laver, etc. Le matin, assez déprimé, déjeune de grand appétit. Reste au lit jusqu'à midi. L'après-midi, dehors, constamment en mouvement, jetant son

chapeau par terre, se couchant sur le sol. Propos confus, se reproche d'avoir causé le malheur de différentes personnes.

12 janvier. — Dormi quatre à cinq heures, grâce au sulfonal, avec plusieurs interruptions. Le matin, plus calme. Quand on s'informe de son état, il répond qu'il se sent bien, mais qu'il ne pourrait exprimer son état qu'en musique.

13 janvier. — Mieux dormi, sept à huit heures. Appétit extraordinaire, demande sans cesse à manger. L'après-midi au jardin, il chante, yodle, crie, ôte parfois sa veste et son gilet, se couche sur le sol, etc.

14 janvier. — La visite de sa mère lui a fait visiblement plaisir. Quand elle est entrée, il s'est avancé vers elle, l'a embrassée affectueusement et s'est écrié : « O ma chère, ma bonne maman, que je suis content de te voir ! » Il s'est entretenu avec elle d'affaires de famille, très raisonnablement, jusqu'au moment où il s'est écrié : « Vous voyez en moi le tyran de Turin ! » Ensuite, il s'est mis à divaguer et il a fallu mettre fin à l'entretien.

15 janvier. — Dormi quatre à cinq heures, très bruyant le reste du temps. Plus calme dans l'après-midi. Boit beaucoup d'eau. Au jardin il crie et gesticule. Douche froide le soir. Sulfonal 2,0.

17 janvier. — Bien dormi, plus calme le matin. La paresse du muscle facial droit devient plus visible ces derniers jours. Pas de troubles notables de la parole. Pupille droite plus dilatée que la gauche. Sera transféré ce soir à Iéna.

Diagnostic de la main de Wille : *Paralysis progressiva*.

Zusammenbruch, pp. 109-113.

Nietzsche était depuis huit jours interné à l'hôpital d'aliénés de Bâle sans que je l'eusse revu, quand il fut conduit à la gare centrale, le 17 janvier au soir. Peu avant le départ du train, je décidai de l'approcher une

fois encore. Je me rendis dans son compartiment ; on l'avait préparé à me voir, car l'éclairage aurait à peine suffi pour qu'il me reconnût. Il se releva pour me serrer tumultueusement sur son cœur et m'assura en gémissant que j'étais l'homme qu'il avait le plus aimé. D'après ce que j'ai su plus tard de la suite du voyage, il ne s'est agi que d'une brusque flambée de souvenirs, passionnée autant qu'éphémère.

Overbeck, d'après BERNOULLI, t. I, p. 232.

De Bâle à Iéna.

Jusqu'à Francfort, j'ai voyagé dans un autre compartiment, parce que, debout encore dans les W. C., il a eu un accès de fureur contre moi, pas plus longtemps qu'une minute, mais horrible à voir et à entendre ; aussi n'ai-je pas voulu l'approcher, afin d'éviter l'esclandre, jusqu'à Francfort, où j'ai encore pris entre mes mains sa chère tête, et l'ai embrassé au front ; je pense que cette colère tenait à la privation de chloral, car on dit que ce médicament endort les gens ou les rend furieux. A Francfort, j'ai remarqué qu'il lisait des journaux avec un certain plaisir et que cela le calmait. Nous lui avons acheté en route d'autres feuilles humoristiques qui lui ont fait plaisir et l'ont beaucoup diverti, de sorte qu'il s'est tenu à peu près tranquille. Et le début du voyage s'était si bien passé, il était manifestement heureux de m'avoir près de lui, et quand je lui ai donné des sandwiches, il m'a dit : « Il y a longtemps que je n'ai mangé d'aussi bons sandwiches », et pour les cerises : « Sans doute de la Fête des cerises de Naumburg ? » Il a encore fait l'éloge de la charcuterie que je lui avais envoyée pour son voyage d'Engadine à Turin, il était parfaitement conscient, si bien que le gardien a

dit qu'il ne l'avait encore jamais vu comme ça. Et il a dit qu'il avait eu du malheur, qu'il avait été à l'asile d'aliénés, mais qu'il se guérirait, qu'il était encore jeune, vingt-deux ans à peine.

Lettre de Mme Nietzsche aux Overbeck,
19 janvier 1889. *Der kranke Nietzsche*, pp. 3-4.

Diagnostic.

La première idée d'une infection spécifique est venue à Overbeck à Turin, lorsque l'infirmier lui montra les médicaments que Nietzsche avait laissés épars et fit une remarque à ce propos. Lors d'un entretien qu'il eut avec le professeur Binswanger en février 1890, Overbeck lui demanda si la folie de Nietzsche pouvait avoir pour cause la maladie en question. « Sans aucun doute », lui répondit Binswanger.

BERNOULLI, t. I, p. 432.

Nietzsche n'est plus.

Je continue à être tourmenté après coup par l'idée que c'eût été un bien meilleur service d'amitié à rendre à ce malheureux, de mettre fin à sa vie, plutôt que de le conduire chez les fous. Et certes je ne souhaite qu'une chose, c'est que la vie lui soit bientôt retirée. Sur ce point là au moins, je n'ai pas le moindre doute, et quiconque m'eût accompagné ces jours là eût pensé comme moi : Nietzsche n'est plus. Et je n'ai même pas besoin pour savoir cela de l'avis du médecin compétent qui conclut à une paralysie inévitablement progressive,

sauf périodes de rémission, mais qui exclut toute possibilité de guérison. Jugez-en vous-même à ce seul détail : Nietzsche n'a même pas été capable de concevoir contre moi la haine à laquelle j'étais résigné d'avance, pour avoir attenté à sa liberté. Le héros de la liberté ne pensait même plus à la liberté.

Overbeck à Peter Gast, 20 janvier 1889.

BERNOULLI, t. I, p. 238.

Vous me demandez comment Nietzsche s'est comporté pendant sa captivité. Nullement comme un captif, du moins tant qu'il a été ici, et les nouvelles reçues d'Iéna ne semblent pas indiquer un changement notable dans son état. Dans ses rares moments de lucidité fugitive, il a parlé sans émotion de la maison d'aliénés où il se trouvait, semblant admettre qu'il n'y était que pour une brève période de cure. Il ne semble pas avoir envie d'en sortir, il réintègre toujours volontiers sa chambre après une courte promenade. Je ne sais pas s'il a demandé de quoi écrire, ce n'est jamais arrivé pendant le voyage de Turin jusqu'ici, et cela, malheureusement, je le déduis des papiers qu'il a laissés, parce qu'il avait obscurément conscience de ne même pas pouvoir écrire. Il parlait beaucoup des « étrangers », surtout de leur présence aux grandes réceptions qui l'attendaient ; il a cité quelques noms, dont le vôtre, dans les nombreux moments où il parlait de musique, celle qu'il croyait entendre ou celle qu'il allait entendre. Je vous ai déjà écrit, je crois, qu'il chantait beaucoup. Il était difficile de l'arracher du piano de son propriétaire et j'y mis tous mes efforts, ayant constaté que ces divagations musicales lui étaient nuisibles. Mais ce qu'il a réclamé avec insistance pendant tout le voyage, c'était un miroir, qu'on ne pouvait naturellement pas lui procurer alors. A Turin, l'un de mes premiers gestes avait été d'écarter subrepticement celui qu'il avait

devant lui sur la table et qu'il consultait constamment. Plus tard il l'a réclamé à plusieurs reprises, mais il était facile de le détourner de cette pensée, comme de n'importe quelle autre.

Overbeck à Peter Gast, 9 février 1889.

BERNOULLI, t. II, pp. 245-246.

Extraits des procès-verbaux d'Iéna

Le malade est amené par sa mère et un médecin de Bâle, venant de la clinique psychiatrique de cette ville où il a séjourné quelques jours à son arrivée de Turin.

Le malade nous suit jusque dans sa chambre en multipliant les courbettes. D'un pas majestueux, les yeux au plafond, il remercie pour cette « réception grandiose ». Il ne sait pas où il est. Il se croit tantôt à Turin, tantôt à Naumburg. Il donne sur son identité des indications exactes. L'expression du visage est pleine d'assurance, voire de suffisance, parfois vaniteuse et affectée. Il gesticule et parle toujours avec emphase, en phrases ronflantes, tantôt en français, tantôt en italien. Il tâche plusieurs fois de serrer la main du médecin. Le patient a vécu longtemps en Italie, mais il use mal des mots les plus simples ou ne les sait plus du tout. Son bavardage est plein d'incohérence, il parle de ses grandes compositions, en chante des morceaux, il parle de ses domestiques et de ses conseillers de légation. Ne cesse de grimacer en parlant. Même la nuit, il poursuit presque sans arrêt son babil incohérent. Mange beaucoup. Antécédents. — Père : † ramollissement cérébral. Frères et sœurs du père très doués, plusieurs rachitiques.

Mère peu douée.

Famille : 1^o Friedrich ; 2^o Elisabeth, épouse de Bernhard Förster, en bonne santé ; 3^o Joseph, † à deux ans de méningite.

Carrière : Toujours un peu bizarre. Très doué, élève de Ritschl. Nommé professeur à Bâle à vingt-trois ans, sur la recommandation de Ritschl. 1866, infection syphilitique. 1869, professeur de philologie classique à Bâle. 1878, renonce à son professorat à cause de l'état de ses yeux et de ses nerfs.

10 février. — Très bruyant. Fréquents accès de colère, avec cris inarticulés, sans cause extérieure.

23 février. — « En dernier lieu, j'étais Frédéric-Guillaume IV. »

28 février. — Il dit au médecin, avec un sourire : « S'il vous plaît, donnez-moi un peu de santé. »

10 mars. — Il se désigne tantôt comme le duc de Cumberland, tantôt comme l'empereur, etc.

27 mars. — « Ma femme, Cosima Wagner, m'a amené ici. »

17 avril. — « On m'a injurié toute la nuit, on a usé contre moi des pires machinations. »

25 avril. — Il a fallu l'isoler la nuit.

27 avril. — Fréquents accès de colère.

29 avril. — Il lit parfois et retient ce qu'il lit.

10 juin. — A soudain cassé une vitre.

14 juin. — Prend l'infirmier-chef pour Bismarck.

16 juin. — Demande fréquemment à être protégé contre des tortures la nuit.

17 juin. — Fait souvent des mouvements de gymnastique, se tient le nez pendant des heures. Fait des jeux de mots. Indique que le jour de son arrivée était le 23 novembre 1888.

18 juin. — Parle en grommelant, ou d'un ton affecté, parfois très emphatique.

9 juillet. — Il gambade, fait des grimaces, hausse l'épaule gauche.

8 août. — Date de 1864 ou 1866 sa choroïdite. Se croit au début d'août 1889.

16 août. — A brusquement brisé plusieurs vitres. Prétend avoir aperçu le canon d'un fusil derrière la fenêtre.

5 septembre. — Demande des livres récents et des journaux. Affirme avoir souffert jusqu'à sa dix-septième année d'accès d'épilepsie sans perte de connaissance.

7 septembre. — Se couche presque toujours à côté de son lit, sur le sol.

2 décembre. — Prétend avoir vu la nuit « de drôles de petites femmes ».

23 mars 1890. — Libéré contre attestation.

Zusammenbruch, pp. 118-124.

A la clinique d'Iéna.

Pendant la seconde moitié du semestre d'hiver (1888-1889) je fréquentais à Iéna, en qualité de « vétérinaire », la clinique psychiatrique du Dr Binswanger. Un jour on amène à l'amphithéâtre un malade récemment entré. Le professeur nous le présente sous le nom de M. le professeur Nietzsche... Il ne faisait pas au premier abord, l'impression d'un malade. La stature moyenne, le visage expressif, étaient maigres mais non pas ravagés. Il devait être dans un de ses bons jours. Il était lucide et sa mémoire semblait bonne. Le professeur Binswanger l'engagea dans une conversation sur son passé. Nous apprîmes qu'il avait été professeur à Bâle à l'âge de vingt-quatre ans et que, plus tard, des maux de tête opiniâtres l'avaient contraint à renoncer à son enseignement. Il ne dit rien de son activité d'écrivain. Pour finir il raconta qu'il avait vécu à Turin et fit l'éloge de cette ville qui lui avait plu particulièrement parce qu'elle unissait aux avantages de la grande ville ceux de la petite ville, et il a ajouté, spontanément, des considérations générales sur les particularités des villes grandes ou petites. Ce développement me frappa beaucoup. Je n'avais jamais entendu personne parler de la sorte. J'éprouvais pour la première fois l'action magique du style de Nietzsche. Car il parlait comme

il écrivait, par phrases concises, pleines d'expressions originales et d'antithèses très étudiées. Il n'y manquait même pas les locutions françaises et italiennes qu'il aime tant, surtout dans ses derniers écrits. Sa façon de parler n'avait rien de professoral ni de didactique. C'était le ton de la causerie. La sonorité douce de sa voix sympathique, les gestes et la mimique pleins de distinction révélaient l'homme d'excellente éducation. Malheureusement, il n'acheva point son exposé, le fil du discours se rompit brusquement et il tomba dans le silence.

Binswanger voulut montrer à ses auditeurs certains troubles de la marche chez son patient. Il pria Nietzsche d'aller et de venir dans la salle. Mais le malade y mit tant de lenteur et d'indolence qu'on ne pouvait pas observer les symptômes en question. « Allons, M. le professeur, lui dit Binswanger, un vieux soldat comme vous doit pourtant savoir marcher comme il faut. » Ce rappel de son temps de service militaire parut lui faire plaisir. Ses yeux brillèrent, sa taille se redressa et il se mit à arpenter la salle d'un pas ferme. Peu de temps après je revis Nietzsche lors de la visite que notre patron avait coutume de faire avec nous chez ses malades. L'aspect était tout différent : Nietzsche se trouvait dans un état d'excitation extrême et de conscience visiblement altérée, le visage très rouge, le regard vacillant, douloureux et irrité. Il était sous la surveillance d'un infirmier. C'est la dernière fois que je l'ai vu.

Simchowitz, *Frankfurter Zeitung*, 7 septembre 1900.
Der kranke Nietzsche, p. 234.

Le malade : notes prises par sa mère.

Mon bon Fritz est, à présent, pareil à ce qu'il était autrefois dans ses meilleurs jours, ses yeux sont en bon

état, il a repris sa gaîté — ce que les médecins appellent sa *gaîté affectée*. C'est plutôt sa parole qui a quelque chose d'affecté ; dès qu'il a quelque chose d'important à dire, il prend son ton de lieutenant, mais son apparence et son attitude sont celles de ses années de santé. Le jour de son anniversaire, je suis restée deux heures avec lui sans qu'il ait laissé échapper un mot ou une opinion qui eussent l'air déplacés. J'accorde qu'il faut guider la conversation. Par exemple, il s'est informé des Förster, et quand je lui ai dit que Förster devait avoir eu une attaque, pour que Lisbeth parût si soucieuse, il a remarqué : « Il ne faut pas nous étonner qu'un homme comme Förster, qui a déjà dû prendre tellement sur ses nerfs dans toutes ces histoires d'antisémitisme, sans compter les ennuis financiers, ait usé à bout ses nerfs. » De même, nous en sommes venus à parler de son ancien directeur de Pforta, le vieux Peter, et je lui racontais qu'il était à peu près aveugle et avait grand-peine à marcher. Alors il a dit : « Pas possible ! Cet homme magnifique ! Il doit avoir eu la même maladie que le professeur Ritschl de Leipzig. » Ensuite il a parlé des travaux du vieux Peter en matière de latin et de grec, et des principes qui guidaient Banitz dans le choix des directeurs, et de ceux qu'observait son prédécesseur Wiese. Il m'a encore parlé de son voyage avec Mazzini, et il se rappelait le nom de son compagnon lors de la traversée du Gothard. Il se souvenait aussi du vieux confiseur dont j'ai oublié le nom (il me l'a dit, c'est Kintschy), chez qui il fréquentait dans la rue du Cloître, avec Rohde et Gersdorff. Finalement il a regardé le bel hospice d'aliénés et m'a dit : « Quand sortirai-je de ce palais ? » Je lui ai dit qu'il n'en avait plus pour longtemps et il m'a dit d'un air hésitant : « N'est-ce pas que j'ai eu beaucoup de migraines et que j'ai été souvent malade dans ma vie, et que j'avais souvent des nausées ? »

Hier je suis retournée le voir, le docteur m'a dit qu'il avait été très agité le matin et que même l'après-midi,

il était moins bien qu'il y a une quinzaine. Je lui avais apporté une carte pour qu'il pût écrire quelques mots à Lisbeth. Il s'y est montré tout disposé, mais son écriture est indistincte. Cela commence ainsi : « Mon cher petit sauteur, dit Lama, les cloches de la fête de la Réformation sonnent à l'église de ma garnison, petite mère m'a reglé de « Trübli ». Une époque qu'on ne peut caractériser. Il y a dix improbabilités que tu t'en tireras avec un œil au beurre noir. » La suite est indéchiffrable.

M^{me} Nietzsche à Overbeck, 1^{er} novembre 1889.
Der kranke Nietzsche, pp. 44-45.

Il est heureux quand je sors avec lui. Hier, il m'a murmuré : « Que c'est bon d'avoir sa petite mère avec soi ! » Ou : « Je ne peux pas te dire combien je suis heureux quand tu es là. » S'il va mieux, je pense prendre une fois un billet d'aller et retour de trois jours pour Iéna. Quand je le lui ai dit, il a répondu : « Quelles bonnes idées elle a, ma petite mère ! » — toujours en m'embrassant tendrement.

Ibid., même date, p. 46.

Par ce beau temps, Fritz se promène souvent au bras d'un monsieur très instruit avec lequel il parle français et italien. On m'écrit que les coussins que je lui ai envoyés lui ont fait un grand plaisir, qui se renouvelle chaque fois qu'il s'en sert. En mangeant son gâteau, dimanche matin, il a dit : « Ça vient de ma chère maman, à présent il me faudrait quelque chose pour boire avec. » Imaginez à quel point j'aspire au moindre mot de lui, et combien celui-là m'a fait plaisir.

M^{me} Nietzsche à Overbeck, 30 avril 1889.
Der kranke Nietzsche, p. 29.

Il est toujours très excité, parle très haut et répète de longues listes de noms, par exemple, ceux de ministres anglais. Il venait, dans son excitation, de briser un carreau et s'était légèrement blessé à la main. On l'a pansé dans la bibliothèque, il a regardé les livres avec intérêt et s'est calmé. Les instruments qui ont servi à le panser l'ont également intéressé. Le sommeil est relativement bon et il a repris un peu de poids. Il trace souvent des figures géométriques sur le sable, des triangles et des rectangles... Il souffre de la tête et attribue son mal à un poison qui lui aurait été donné par la grande-duchesse de Weimar. D'autres fois, il répond très correctement au docteur Ziehen, il le reconnaît toujours, il sait où il se trouve et se souvient de nous chaque fois que le docteur prononce nos noms.

M^{me} Nietzsche à M^{me} Overbeck, 11 juin 1889.
Der kranke Nietzsche, p. 31.

La petite blessure de votre fils est tout à fait guérie. Il n'a plus eu d'accès de violence. Il nous a semblé préférable de laisser votre cher malade beaucoup plus souvent dans sa chambre, car la seule présence d'autres personnes semble l'irriter. Depuis lors il est certainement plus calme. Sa chambre est fraîche, exposée au nord. Il préfère rester la plus grande partie de la journée au lit et nous le laissons volontiers satisfaire son besoin de repos. Le sommeil, malheureusement, n'est ni suffisant ni tranquille. L'appétit est grand, comme avant. L'état mental est extraordinairement variable. On peut parfois lui arracher quelques réponses claires ; puis il retombe dans l'incohérence. Si on mentionne des noms connus, il fait comprendre presque toujours qu'il sait de qui il est question. Il lit quelquefois le journal et retient assez bien ce qu'il a lu.

Lettre du Dr Ziehen, début de juin 1889.
Der kranke Nietzsche, pp. 32-33.

Je suis allée dimanche voir mon Fritz bien-aimé, et à vrai dire je l'ai trouvé en bien meilleur état. Il a eu un immense plaisir à me voir, s'est informé de Lisette et a été content de regarder la photo d'elle que j'avais apportée pour voir s'il la reconnaîtrait. Il en a été ravi et a dit : « Comme elle a l'air intelligent ! » Il m'a raconté qu'un général avait été assassiné à Buenos-Ayres, comme il l'avait lu dans le journal. Mais auparavant, comme on nous avait conduits dans la salle d'examen et qu'il y avait beaucoup de monde dans l'antichambre, il me fit remarquer que c'était une très belle salle et que c'était là qu'il faisait son cours devant un public choisi. « Et l'on m'a fait des offres de Leipzig, on m'a offert le magnifique appartement de Rohde. » Puis, comme j'avais sur moi une enveloppe usagée, il s'est mis à écrire, tout heureux de se retrouver dans son élément. Je n'ai pas pu l'empêcher d'emporter un crayon de la salle, ainsi que du papier, et quand je lui ai dit en plaisantant : « Mais Fritz, tu es un petit souriceau voleur ! », il m'a soufflé au creux de l'oreille, d'un air tout réjoui, au moment où il prenait très correctement congé : « Comme ça, j'aurai quelque chose à faire quand je me retirerai dans mon trou. »

M^{me} Nietzsche à Overbeck, 3 août 1889.
Der kranke Nietzsche, p. 36.

Hier encore le directeur de la maison de santé a prétendu qu'il ne dit jamais deux mots qui se tiennent, et avec moi et le docteur, il ne dit jamais rien d'absurde. N'est-ce pas étonnant ? Le docteur m'écrit aujourd'hui : « Sa mémoire et ses connaissances sont surprenantes, il se souvient de tout ce qu'il a lu et de tout ce qui lui est arrivé, il répond avec beaucoup de pertinence et de bon sens à toutes mes objections et à toutes mes remar-

ques. Il n'y a d'exception que lorsqu'il est fatigué ou souffrant.»

Ibid., 21 novembre 1889.
Der kranke Nietzsche, p. 51.

Langbehn éducateur.

[Ici se place l'épisode Langbehn. Langbehn est un essayiste, historien de l'art, originaire du Sleswig-Holstein, plus tard auteur d'un livre célèbre, *Rembrandt éducateur*. Il se fait fort de guérir Nietzsche et de le restituer à l'humanité, et à l'Allemagne, en stimulant son activité cérébrale au moyen de conversations philosophiques contradictoires fréquentes et prolongées. Son arrière-pensée est de convertir Nietzsche, de l'amener à renier son « dionysisme ». Overbeck est réticent, Peter Gast enthousiaste, la pauvre M^{me} Nietzsche ne sait que penser. Binswanger ayant donné son assentiment, non sans hésitation, on commence par quatre heures de controverse journalières, deux le matin, deux l'après-midi. Pour commencer, tout va bien. Cependant un accès de fureur du malade, fin novembre, a mis en fuite le rééducateur, qui s'est réfugié à Dresde. M^{me} Nietzsche, plusieurs mois après, relate cet incident dans une lettre à Overbeck.]

Fritz a eu un accès de fureur en présence du Dr Langbehn. Il a renversé la table et s'est enfui en serrant les poings et en appelant au secours son infirmier.

Der kranke Nietzsche, p. 57.

[Les leçons reprennent après une assez longue interruption, et Gast se déclare enchanté du résultat.]

Au cours de leurs promenades, Nietzsche a fait l'impression à Langbehn de n'avoir aucun trouble mental. Ils ont parlé des sujets le plus ardu ; il semblait alerte et vif comme un enfant, triste seulement chaque fois que cet homme lucide et généreux prenait congé de

lui. Les infirmiers étaient stupéfaits de la transformation, de la rapide amélioration du malade.

Peter Gast à Widemann, 8 janvier 1890.
Der kranke Nietzsche, p. 216.

Au bout de deux ans un quart, j'ai revu pour la première fois mon grand ami — vous pensez avec quel déchirement. Il m'a tout de suite reconnu, serré dans ses bras, embrassé, et me tendant la main à plusieurs reprises d'un air ravi, il semblait vouloir dire qu'il avait peine à croire à ma présence. J'ai admiré sa mémoire, mais je me suis aperçu aussi (ce qui échappe à Langbehn) qu'il introduisait ça et là des inventions toutes gratuites auxquelles il rattachait d'effroyables perspectives. Parfois on se croit en présence de Nietzsche tel qu'il était autrefois, mais on est plus souvent frappé de son profond déséquilibre. Son rire est le plus souvent gai, mais parfois sinistre ; il a des accès de fureur et de singulières minuties de maniaque. C'est au moyen de quelques biscuits qu'on arrive le plus facilement à le détourner de cette manie.

Gestalten, pp. 187-188.

Gast à Overbeck, 21 janvier 1890.

Tout va de mieux en mieux. Hier je suis monté à la salle des aliénés où Nietzsche se tient d'habitude. L'entrée en est interdite au public. C'est une chose déchirante que de voir là cet homme qui a remué le monde. Tout ce que j'ai vu là, notre revoir, cela ne peut se décrire. Hier donc, nous sommes allés ensemble à la salle de musique ; j'avais l'intention de jouer pour lui et je lui ai donné d'abord les six crêpes que je lui apporte tous les jours. Mais à la vue du piano, ses yeux ont brillé et il m'a dit tout de suite : « Non, cher ami, je ne veux pas me poisser les doigts, je vais jouer

d'abord.» Et il s'est mis à improviser au piano. Non, cher Widemann, si tu avais entendu cela ! Pas une absurdité, rien que des phrases d'une inspiration tristanienne, *pianissimo* ; puis des fanfares de trombones et de trompettes, une fureur beethovénienne, des chants exultants, des méditations, des rêveries — indescriptible ! L'effet de cette improvisation musicale sur son système cérébral a dû être prodigieusement stimulant, car depuis lors il est comme transformé. Demain je le ferai jouer une heure encore. Qu'on m'apporte un phonographe ! Bref, les journées d'aujourd'hui et d'hier ont confirmé ma confiance dans une guérison totale.

Gast à Widemann, 1^{er} février 1890.

Der kranke Nietzsche, pp. 220-221.

Il veut se remettre à écrire. Quand nous sommes allés avec lui voir la chambre qu'il va occuper dans une maison particulière à Iéna, avec sa mère, il voulait s'y installer tout de suite. « Je ne peux pourtant pas rester toujours dans cette maison de fous ! » (textuel). Mais il flotte encore entre le rêve et l'inconscience. Cinq minutes de lucidité, puis il retombe dans son état.

Ibid., 15 février 1890.

Der kranke Nietzsche, p. 222.

[Mais bientôt les choses se gâtent. Langbehn ne cesse de médire du directeur de la clinique d'Iéna, des soins qui sont donnés au malade, du traitement de prisonnier qu'on lui inflige. Il veut obtenir que Nietzsche lui soit livré à lui seul. Il va jusqu'à demander que Mme Nietzsche se démette en sa faveur de son droit de tutelle. Il emmènera le malade à Dresde, le placera dans une clinique de son choix, où il lui assurera les soins d'un spécialiste et de deux ou trois infirmiers

attachés à sa personne. « Votre fils est un roi par l'esprit, un enfant par la douceur du caractère, écrit-il à Mme Nietzsche, il convient qu'il soit soigné en enfant et en roi. » Quand on lui résiste, Langbehn devient grossier, il terrorise la pauvre mère alarmée. Overbeck, Mme Nietzsche, même Peter Gast, si aveugle, tentent de lui résister. Le jour où il exige que Mme Nietzsche s'engage par écrit à ne plus revoir son fils qu'à des dates espacées et fixées par lui, Langbehn, et sur autorisation demandée d'avance, Overbeck arrive tout exprès de Bâle pour mettre fin à la comédie.]

Overbeck à Iéna.

J'ai revu Nietzsche en février 1890, à Iéna, où il avait retrouvé, grâce aux soins dont il était l'objet à l'asile d'aliénés, sinon la raison, du moins un calme relatif, après l'état de fureur démente où il était tombé dans le premier éclat de sa folie. Avec la permission du médecin, je pus voir Nietzsche pendant des heures en dehors de la clinique, m'asseoir avec lui, manger avec lui et même faire avec lui une courte promenade aux environs. Abstraction faite de certaines bizarreries de comportement, à table ou à la promenade, lorsqu'il tâchait d'allonger un coup de pied à un chien ou à un passant qui surgissait trop brusquement, un étranger qui nous aurait rencontrés n'aurait rien remarqué d'insolite et nous aurait pris pour deux vieux amis ; moi seul savais que notre amitié ne se nourrissait plus que du passé. Dès notre première rencontre à Iéna chez sa mère, Nietzsche m'avait salué comme si rien n'avait changé entre nous, et il en fut ainsi jusqu'à mon départ. Mais notre conversation se rapportait presque uniquement à une époque antérieure à sa folie. Je tentai bien d'orienter sa pensée vers des faits récents, mais

ce fut en vain. Nietzsche, il est vrai, consentit à me donner, sans y être sollicité, quelques détails sur sa vie présente, par exemple, sur son séjour à la clinique dont il avait parfaitement conscience, mais dans l'ensemble il semblait n'avoir aucun souvenir de son passé récent, voire l'écarter à dessein. A peine s'il admettait encore avoir connu le docteur Langbehn. Ce dont nous nous entretenions familièrement comme naguère, c'était à peu près exclusivement d'une époque antérieure au moment où sa folie s'était déclarée. Et même les souvenirs de cette époque étaient peu sûrs, si précis et si assurés qu'ils voulussent paraître. Car à ceux qui étaient nettement lucides et parfaitement corrects s'en mêlaient d'autres qui étaient confus et en partie imaginaires. Somme toute, on pouvait dire cependant que Nietzsche gardait encore de la période antérieure à sa folie une masse importante de souvenirs exacts dont il disposait sans gêne aucune, tandis que tout ce qui était plus récent semblait comme effacé ou même paraissait n'être pas venu à sa conscience.

Dans ces conditions, nos conversations, qui ont duré trois jours, semblaient se dérouler entre deux planètes différentes. J'étais resté sur la planète ancienne que nous avions habitée ensemble jusqu'à sa maladie, Nietzsche se trouvait sur une planète nouvelle, nous ne pouvions échanger que des souvenirs relatifs à cette époque antérieure, et même de celle-là Nietzsche n'avait que des souvenirs incohérents. Et c'est dans ces conditions que nous causions encore comme deux vieux amis, comme si rien ne s'était passé. Je citerai comme exemple de nos propos, ce qu'il me dit de la possibilité de son retour à Bâle, sur lequel il revenait sans cesse, croyant sa guérison prochaine. Rien que cela me paraissait déjà un signe de son égarement mental, quand je me rappelai le prix qu'il avait attaché autrefois à être libéré de ce devoir. Un autre symptôme qui me parut frappant c'est que ces conversations se rapportaient le plus souvent à des circonstances extérieures de la vie de

Nietzsche, et surtout aux personnes avec lesquelles il avait été en relations (Wagner et d'autres), et que ces souvenirs présentaient un extraordinaire mélange de lucidité et de confusion, alors qu'il ne parlait jamais de ses œuvres, moins encore de ses projets littéraires qui avaient été le souci absorbant de ses derniers jours de lucidité. Non que ces conversations d'Iéna aient été dépourvues de lueurs qui pouvaient rappeler les aspirations les plus hautes de Nietzsche, il y en avait qui me surprenaient parfois, mais elles étaient devenues extrêmement rares, et j'avais l'impression que son esprit ne pourrait jamais plus prendre son essor sans s'égarer dans les régions du délire et de la folie, alors que tout le reste de son comportement trahissait un « apaisement » qui allait jusqu'à la dépression totale et à l'apathie.

Overbeck, d'après BERNOULLI, t. II, pp. 419 et sq.

Overbeck trouve Nietzsche en meilleure santé que l'an dernier, quand il est allé le chercher à Turin, mais beaucoup plus déprimé, par suite de son internement. Nietzsche s'est pourtant entretenu avec lui pendant deux heures des sujets les plus ardues. Overbeck n'a aucun espoir. Mais pour ma part, je l'avoue, bien que je croie à la prodigieuse élasticité de l'organisme humain, une guérison, un complet rétablissement ne me paraissent pas possibles. Nietzsche ne produira plus rien. J'ai beau faire l'impossible pour être optimiste, on ne nous rendra jamais l'homme qui pourrait continuer et achever la transvaluation de toutes les valeurs. Tout ce qu'on peut espérer de mieux, c'est un Nietzsche qui ne causera pas de scandale public. Mais cela ne saurait nous satisfaire, pas plus que nous n'aurons envie de nous donner beaucoup de peine pour arriver à ce résultat qui n'intéresse en rien la marche de l'univers... Sa mère est à présent auprès de lui, elle souhaite plus

tard l'emmener avec elle à Naumburg. Cette femme est d'une patience inépuisable ; ce qui est nécessaire dans ce cas, c'est la patience que seule une mère peut avoir. Pour Mme Nietzsche, son fils est son enfant chéri et guère rien de plus ; mais pour nous c'est la ruine d'une des plus hautes incarnations de la race humaine.

Gast à Widmann, 24 février 1890.
Der kranke Nietzsche, pp. 223-224.

Avant-hier, ce n'a pas été brillant, car lorsque j'ai voulu l'emmener en ville vers dix heures, je n'ai pas pu l'arracher à une rue dans laquelle il a tourné (je le tenais par le bras) pour regarder les devantures, se précipiter dans une boulangerie et emporter quantité de petits pains, puis dans une épicerie où il a pris des figues, des dattes et des noisettes qu'il a mangées en chemin. Hier je ne suis allée le chercher que vers midi, il m'a accompagnée chez moi en ville, très tranquillement, et a mangé deux petits pains au lait garnis de cervelas. Puis nous avons encore fait une petite promenade avant le repas et nous sommes allés à l'Etoile où nous avons déjeuné dans la salle de musique, parce que la salle habituelle était retenue ce jour-là. Bien entendu, il a commencé par jouer un peu de piano, et très bien, puis nous avons déjeuné et M. Köselitz a joué ensuite ; il écoutait d'un air épanoui, et après je lui ai fait faire une grande promenade... De retour à la maison, il a encore un peu dormi ; mais très peu, plus tard, je lui ai fait la lecture, assise auprès de son sofa, en lui caressant le front tout le temps et en lui laissant de temps en temps ma main quelques secondes sur le front ; il semble que cela lui fait du bien ; de même quand il se met à gesticuler, je lui prends la main et l'appuie contre ma joue tout en continuant de lire ; il se calme aussitôt et je lui laisse ma main jusqu'à ce qu'il l'écarte. Il faut apprendre peu à peu à connaître tous ces petits détails.

La lecture, faite lentement, semble lui être bienfaisante. Il m'a fait relire des demi-pages entières, et comme il m'interrompait en gesticulant, je lui ai demandé si je devais cesser. « Non, m'a-t-il dit, continue, s'il te plaît. »

Mme Nietzsche à Overbeck, 28 février 1890.
Der kranke Nietzsche, p. 67.

Il me semble que de semaine en semaine, il devient plus lucide. C'est ainsi qu'il y a quelques jours, il s'est mis à jouer, comme tous les jours, après déjeuner au restaurant, quelque chose qui m'a beaucoup plu, mais je ne me rappelais pas ce que c'était. Vers le soir je lui ai demandé ce qu'il avait joué, et il m'a répondu : « Opus 31, Ludwig van Beethoven, trois mouvements. » Son jeu a quelque chose de rêveur, et il joue le plus souvent *piano* parce que je l'en ai prié, et que je le lui demande chaque fois, pour ne pas exciter ses nerfs. Il gesticule moins souvent ; en ce cas je l'imites en répétant à peu près les phrases qu'il déclame et je lui demande : « Si je te disais ça en faisant ces gestes absurdes, crois-tu que tu me comprendrais ? » Alors il rit à se tordre, et comme cela arrive généralement pendant que je lui fais la lecture, il me dit : « Continue, petite mère. » Si j'avais la voix assez solide pour lui faire la lecture tout le jour, il en serait heureux, bien que je ne pense pas qu'il comprenne ce que je lis, mais ce chuchotement régulier a pour lui quelque chose d'apaisant.

Il ne veut plus saluer les gens, et nous faisons volte-face quand nous devons croiser un passant, ou bien je traverse brusquement la rue avec lui, et il en est si content qu'hier il m'a dit dans une telle occasion : « Une fois encore échappés au danger. »

Mme Nietzsche à Overbeck, 22 mars 1890.
Der kranke Nietzsche, pp. 70-71.

En rentrant de notre promenade, nous avons rencontré un officier qui revenait du stand, et j'ai voulu me détourner en emmenant mon fils. Mais il ne s'est pas laissé faire, il a tendu la main et j'ai prié l'officier de la prendre. « Artilleur comme vous, autrefois ; à présent professeur et surmené. » Il a tout de suite compris et lui a serré amicalement la main.

Ibid, 22 mars 1890.
Der kranke Nietzsche, p. 73.

Comme nous approchions de la clinique, il m'a dit tout à coup : « Maman, nous voici de nouveau arrivés devant cette horrible maison, pourquoi m'as-tu fait ça ? Nous étions pourtant partis dans l'autre direction. Et d'ailleurs, qui est-ce qui m'a mis dans cette maison ? Je veux aller chez toi, dans ta maison. » Par bonheur le gardien-chef est sorti juste au moment où nous arrivions à la porte. Je lui ai fait signe de prendre mon fils par l'autre bras, et déjà ce mouvement d'humeur était oublié... Il est très docile, il a l'air naturel, rit d'un rire naturel, dit des choses raisonnables, mange plus convenablement et tient à avoir « bonne apparence » ; il salue moins souvent dans la rue, joue admirablement du piano. Il me dit : « Je t'adore, ma petite mère. »

M^{me} Nietzsche à Overbeck, 30 mars 1890.
Der kranke Nietzsche, pp. 76, 78.

[Le 20 mai 1890, Nietzsche est transféré chez sa mère, à Naumburg.]

Quand M^{me} Nietzsche allait faire visite aux Gelzer, elle amenait généralement son fils, qui la suivait comme un enfant. Afin de n'avoir pas à s'occuper de lui, elle le menait au salon où d'abord il restait debout près de

la porte. Elle allait au piano et frappait quelques accords. Il se rapprochait peu à peu et finissait par se mettre à jouer, d'abord debout, jusqu'à ce que sa mère le fit asseoir, presque de force. Sur quoi il improvisait pendant des heures. Tant qu'elle entendait les accords, sa mère le savait en sûreté sans qu'elle eût besoin de le surveiller.

Récit fait à Bernoulli.
Der kranke Nietzsche, p. 233.

Il joue du piano un peu tous les jours, soit ses petites compositions, soit les chorals d'un vieux livre de cantiques ; il en a joué à Sophie Pinder avant-hier, puis il lui a montré deux albums de photographies, et comme je disais d'un de ces personnages, que Pinder connaissait et que Fritz voyait souvent à Leipzig : « Et pense un peu, Sophie, il est mort l'an dernier », Fritz a regardé de nouveau le portrait, et comme il s'agissait d'un homme pieux il a dit : « Heureux ceux qui meurent au Seigneur ! ». Comme il me demandait de lui lire tel ou tel psaume ou tel ou tel chapitre et que je m'étonnais de le voir si ferré sur la Bible, il m'a raconté qu'il avait lu la Bible en entier à Turin, en prenant beaucoup de notes.

M^{me} Nietzsche à Overbeck, 7 juin 1890.
Der kranke Nietzsche, p. 67.

Il a bonne mine, son regard a repris sa bonne expression, mais c'est surtout sa mémoire qui est atteinte ; il ne se souvient pas de la catastrophe ni de ce qui a suivi ni de ce qui lui arrive tous les jours, alors que tout ce qui a précédé subsiste presque intact dans sa chère tête.

Ibid., p. 93, 19 septembre 1890.

« Mère, je crois que je vivrai très vieux. »

Ibid., p. 96, 29 septembre 1890.

Il aime lire ses propres ouvrages, mais quoi qu'il lise, sa voix se met à trembler au bout de cinq minutes à peine, un peu moins qu'auparavant, toutefois. Il est très heureux quand je lui ouvre le cabinet où sont ses livres, il en prend un, le *Zarathoustra* de préférence, mais je le lui enlève ensuite. Il entre volontiers en conversation avec les gens, mais ne salue que quand je le lui dis. Mlle Krug est venue et ils se sont mis tous les deux au piano. Elle est très musicienne et ils se sont très bien entendus, ils ont parlé musique et le lendemain Klärchen m'a dit qu'elle l'avait trouvé pareil à ce qu'il était dans ses meilleurs jours... Il m'a parlé de Rome, de la cathédrale de Bâle, des relations de famille de Liszt, de Wagner et de Mme Cosima, avec beaucoup de détails.

Mme Nietzsche à Overbeck, 29 septembre 1890.
Der kranke Nietzsche, pp. 97-99.

Sur le parcours d'ici à Berlin, je suis passé par Naumburg dont les clochers et les maisons rustiques semblaient me faire signe du fond d'une inoubliable jeunesse. Il y a vingt-trois ans de cela, quel homme splendide, quelle révélation de nouvelles virtualités humaines était alors ce pauvre Nietzsche ! Je n'ai pas voulu m'arrêter. J'ai peur de le voir tel qu'il est à présent, je ne pourrais plus écarter cette image, et quel profit en aurait-il ?

Rohde à Overbeck, 27 octobre 1890.
Gestalten, p. 61.

Il ne reconnaissait plus les personnes présentes, à l'exception peut-être de ses proches. Je l'ai revu d'abord en 1889 (1), peu après le commencement de sa maladie. Sa mère, « la petite folle », comme il aimait à l'appeler, le menait promener tous les jours, elle l'avait accompagné à la gare pour nous accueillir, ma femme et moi. Dans la rue je le pris familièrement par le bras et il se laissa faire sans me reconnaître. Je mis la conversation sur Schopenhauer, et il ne sut rien m'en dire que ces paroles proférées avec solennité, comme s'il s'agissait d'une vérité d'extrême importance : « Schopenhauer est né à Dantzig. » Je lui parlai de l'Espagne où j'avais voyagé l'année précédente avec ma femme. « L'Espagne ! s'écria-t-il avec une animation soudaine, Deussen aussi y est allé. » — « Mais Deussen, c'est moi », répliquai-je. Il me regarda fixement sans comprendre. Il se souvenait encore vaguement de moi et il sentait que j'étais un ami, mais il n'avait plus la force d'intégrer la perception à l'idée. Il s'intéressait aux choses comme l'aurait pu faire un enfant. Il regarda longuement un gamin qui jouait du tambour, et la locomotive en train de manœuvrer fixa tout particulièrement son attention. Chez lui, il demeurait le plus souvent assis dans une véranda ensoleillée et tapissée de vigne, plongé dans une rêverie taciturne ; parfois il monologuait un peu, parlant de gens et de choses de Pforta, dans la plus grande confusion.

Paul Deussen, *Erinnerungen*, p. 96.

Retour de Lisbeth.

Ma fille est bien arrivée, Dieu merci, malgré une traversée plutôt mauvaise. Je suis allée l'attendre à la gare avec Fritz, il lui a offert un bouquet de roses et

(1) C'était en 1890. Deussen confond deux visites : lors de la première, à Pâques 1889, Nietzsche était encore à la clinique à Iéna, et Deussen ne fut pas autorisé à le voir. Il l'a vu à Naumburg à l'automne 1890.

s'est montré heureux de la revoir, même s'il ne comprend pas toujours tout ce qu'elle lui raconte de là-bas. Elle lui lit des fragments du *Zarathoustra*, ce qui lui fait toujours plaisir, ou bien elle lui cherche un morceau de chant et il chante avec elle, ou un cahier de musique pour qu'il lui joue du piano. Les premiers jours Lisette était très malheureuse de le voir dans cet état, à présent elle en a pris son parti et nous rivalisons de caresses envers lui, nous faisons tout pour lui faire plaisir et pour lui être utiles, ce qui lui est toujours salutaire ; nous cherchons ensemble ce qui pourrait réveiller son esprit, je tâche toujours de le faire parler et de lui lire des fragments de ses œuvres pour lui remettre en mémoire ses propres idées.

M^{me} Nietzsche à Overbeck, 28-29 décembre 1890.

Der kranke Nietzsche, pp. 105-106.

Je ne puis dire à quel point je fus émue lorsqu'à Naumburg il me salua du vieux nom d'amitié de notre enfance : « Mon cher lama ! » Il était venu m'attendre à la gare, il m'avait apporté des fleurs, il avait un air de vigueur et d'élégance et une allure toute militaire. Personne n'aurait pris pour un malade ce promeneur robuste. Il était encore capable alors de soutenir une conversation. Nous avons parlé de Dostoïevski et de la *Maison des Morts* que nous avions lue en français l'un et l'autre. Je le remerciai de m'avoir signalé cet auteur et j'ajoutai que nous n'avions pas de psychologue qui pût lui être comparé parmi les écrivains allemands. Sur quoi il me demanda : « Et que dirais-tu de Gottfried Keller ? »

Der einsame Nietzsche, p. 540.

On ne saurait dire à quel point ce malade était touchant. La délicatesse de ses sentiments, la noblesse

de son caractère, ses égards pour autrui et le désir de faire plaisir se manifestaient d'une façon émouvante. Les médecins eux-mêmes ne s'expliquaient le caractère de ce malade extraordinaire que du fait que sa nature était foncièrement noble et toute pénétrée d'esprit, de telle sorte que, même quand la volonté était défaillante et qu'il était incapable d'intentions quelles qu'elles fussent, cela n'influaient en rien sur son comportement.

Ibid., p. 539.

Le cher malade s'intéressait encore [en 1891] à tout ce qui se passait dans la maison. Par exemple, il s'étonnait des nombreuses visites que nous recevions à mon retour du Paraguay et il demandait à notre mère pourquoi tous ces gens venaient, si c'était pour moi, ce qu'elle lui confirmait. Un jour enfin, il me dit tout surpris : « Ma sœur, c'est donc que tu es devenu célèbre ? » La question avait quelque chose de si comique et de si touchant que, riant et pleurant, je l'embrassai en disant : « Je ne suis pas célèbre du tout, c'est toi qui l'es, rien que toi ! Ces gens viennent seulement parce qu'il y a longtemps qu'ils ne m'ont vue. » Mais il secouait la tête et bien souvent il répéta : « Voilà que le lama est devenu célèbre, maintenant ! »

Il était toujours aimable et doux. Quand il se fâchait ou qu'il prenait un air morose et indifférent, c'était pour des raisons parfaitement valables ; il voulait être traité avec tout le respect voulu et non comme un malade irresponsable

Ibid., pp. 541-542.

Je l'appelais : « Mon doux cœur d'ange... »

Ibid., p. 545.

Je lui faisais la lecture. Le nom de Zola se présentait et je lui demandai qui c'était. Il me dit : « C'est bien Emile qu'il s'appelle ? Il vit à Paris. » Je lui dis : « C'est sans doute un poète. » — « Non, c'est un romancier, il est de l'Italie du nord, c'est un Bergamasque. »

Le soir, il était plus disposé à causer que je n'en avais jamais vu. Je lui ai demandé s'il se souvenait de Roeken, où il est né. Il m'a dit : « Est-ce qu'il n'y avait pas un pavillon, un étang et beaucoup de fruits ? » Et il me les a nommés tous, même les coings. Puis nous avons parlé de grand-maman Nietzsche et des tantes et de la maison Otto. Il m'a dit : « Est-ce qu'il n'y a pas eu une explosion, et toutes les vitres ont été brisées chez la vieille M^{me} Otto ? Et elle s'en est prise à un homme qui conduisait une charge de paille dans la rue aux Prêtres. Elle a cru que c'était lui qui avait cassé les vitres avec sa charge trop encombrante. » Puis : « Est-ce qu'il n'y a pas eu le feu dans la rue aux Prêtres ? » Et il s'est mis à rire très fort en se souvenant qu'il avait dit avec un grand sérieux : « Le baigneur de Lisbeth est sauvé, son préféré. Je l'ai dans ma poche. »

Récit de M^{me} Nietzsche à sa fille, 24 janvier 1891.

Der einsame Nietzsche, p. 540.

[Sa mère le fait parler d'Overbeck.] « Il s'appelle Franz et sa femme Ida, née Rothpletz. Il est venu me voir à Turin où il m'a trouvé jouant du piano et chantant, il a dû penser que j'étais bien extravagant. Il m'a pris tout mon argent et une cassette qui contenait la biographie de Wagner et ses lettres. C'est M^{me} Cosima qui a écrit cette biographie, avec beaucoup de délicatesse. J'en ai fait le compte rendu pour la *Norddeutsche Zeitung*. C'est Bonfantini qui l'a imprimée. » Je lui ai demandé sur quoi vous faisiez votre cours. Il m'a dit : « Sur l'histoire de l'ancienne Eglise, sur Julien l'Apostat et sur Diognète. Il a écrit aussi un livre sur le

christianisme de l'Eglise chrétienne. Et moi j'ai écrit, à Bâle, un livre qui a beaucoup plu à Wagner, sur l'*Origine de la Tragédie*. Il disait que j'étais un homme dionysiaque. »

Der kranke Nietzsche,
pp. 129-130, 29 janvier 1891.

Tandis que je vous écrivais, j'avais donné à mon fils sa Revue de Philologie classique de Leipzig. Mais il lit à tue-tête et cela le fatigue plus que s'il lisait pour lui, il en avait la tête brûlante. Il ne veut pas lâcher la brochure, il me faut me pencher sur son épaule et chercher où il en est, alors je continue la lecture plus bas et posément, il s'arrête et me cède le livre. Comprend-il mieux quand c'est lui ou quand c'est moi qui lis ? Je n'en sais rien, mais je pense que mon débit égal et lent le calme. De temps en temps, je lui pose une question, par exemple, hier, je lui ai demandé qui était Aristophane. Il a réfléchi un moment et m'a répondu : « Un des plus grands poètes dramatiques grecs. » Je lui ai demandé de me citer quelques-unes de ses œuvres et il m'a dit : « Les Choéphores. » Ainsi, peu à peu, la conversation se met en train, mais dans l'ensemble il est très taciturne, très doux, et ne se rend pas compte qu'il est malade. Il a quelque chose de si touchant que Lisette l'appelle « mon doux agneau, mon ange ».

M^{me} Nietzsche à Overbeck, 21 juin 1891.

Ibid., pp. 127-128.

(1) Le 26 février 1892, Peter Gast rend compte à Overbeck d'une visite qu'il a faite à Nietzsche à Naumburg, du 4 au 6 février. Nietzsche ne s'est un peu dégelé

(1) Analyse, par Podach, d'une lettre de Gast à Overbeck (non publiée).

que le troisième jour, les deux premiers il était fort taciturne, demeurait rencogné dans l'angle du sofa, regardant ses mains comme s'il était surpris qu'elles lui appartenissent. Il ne fait que rarement attention à ce qu'on lui dit. Gast est frappé de la délicatesse dont il fait preuve dans toutes ses relations humaines, signe que cette délicatesse lui est innée. Il s'excite vite, surtout quand il lit ; le sang lui monte à la tête et sa parole devient un aboiement ou un hurlement. Le mieux est alors de lui prendre le livre des mains. Il n'est plus question qu'il comprenne ce qu'il lit. Il lit le numéro de la page, la première ligne, une ligne au milieu, et tourne la page, ainsi jusqu'au bout du livre. Sa mine est bonne, mais Gast l'a trouvé moins florissant qu'à son précédent anniversaire.

Der kranke Nietzsche, pp. 249-250.

Il a vraiment son rire d'autrefois, sauf qu'à la promenade il a parfois un rictus désagréable. Je le laisse faire, car ce doivent être d'agréables images qui lui traversent l'esprit, et c'est seulement lorsque nous rencontrons quelqu'un que je l'avertis d'avoir à prendre « son beau visage sérieux de professeur » — ce qu'il fait le plus souvent, mais parfois il n'a pas l'air de comprendre ce que je lui dis.

Mme Nietzsche à Overbeck, 31 mars 1892.

Der kranke Nietzsche, p. à 140.

Comme les prévisions du professeur Binswanger semblent de plus en plus se confirmer, et que l'état mental de notre cher malade ne progresse pas, tout au contraire, j'hésite à vous en rendre compte, alors que naguère je vous écrivais avec un véritable plaisir, toujours dans l'illusion qu'il allait beaucoup mieux

qu'à la clinique, mais ce n'était qu'imagination, car une maladie comme celle-là continue, bien que lentement, son œuvre destructrice, ce que le regard exercé du spécialiste a naturellement discerné aussitôt. Son aspect est bon, son état physique aussi, je dirais presque normal, son cher et brillant esprit s'appauvrit par degrés, mais il a dans toutes ses manières quelque chose de très touchant. Aujourd'hui par exemple, il est, comme presque un jour sur deux, très silencieux et somnolent, mais le matin, dès quatre heures, il est beaucoup plus éveillé, et le soir vers sept heures et demie, il tombe de sommeil. Dans les paroles qu'il m'adresse, il est tout particulièrement tendre alors. Chaque fois que je pose la main sur son front, il me regarde d'un air reconnaissant et me dit : « Tu as une bonne main. » Il s'allonge souvent sur le sofa tandis que je lui fais la lecture et il tient ma main droite serrée presque convulsivement sur sa poitrine pendant des heures et l'on sent que c'est pour lui un plaisir et un calmant. Dès que je regarde ce pauvre enfant avec tendresse, comme il est naturel, il me dit dix fois par jour : « Ma mère, il y a quelque chose de bon dans tes yeux », et il se répand en effusions sur ce thème. Ces jours là, je l'emmène dès huit heures du matin dans le bois de hêtres pour y passer quelques heures, car il me semble que c'est ce qu'il y a de meilleur pour calmer ses nerfs ; dans l'après-midi, je ne m'y risquerais plus. Un jour sur deux, quand il est tranquille, nous allons aux bains de la Saale, à Grochlitz, avec l'approbation de Binswanger. Si nous n'allions pas là, je n'oserais pas le laisser baigner, et il me semble que cela lui fait grand bien.

Mme Nietzsche à Overbeck, 3 juillet 1892.

Der kranke Nietzsche, pp. 144-145.

Son abord n'a rien de sinistre, il est gai et satisfait et ne soupçonne pas qu'il soit malade ou qu'il souffre

de quoi que ce soit. Il ne manque pas de volonté, mais il se laisse aisément infléchir quand on ne peut pas le laisser faire à son gré. A la maison, tout est facile, mais le matin j'ai toujours un peu d'appréhension quand je l'emmène au Jardin de ville. Après avoir traversé ce jardin, nous descendons dans le magnifique bois de hêtres, en contre-bas, où nous ne rencontrons généralement personne. Lui sans chapeau et sans gants, avec mon ombrelle pour garantir sa tête ; moi tenant son chapeau qui me sert d'éventail ; il marche les mains croisées sur le dos, d'un pas vigoureux, à ma suite, car c'est moi qui règle l'allure. Rentré à la maison, il s'assied à la salle à manger dans le grand fauteuil d'ancêtre, près de la fenêtre, et fait l'inventaire de ses trésors, contenus dans cinq porte-monnaie où il y a de tout, outre quelques petites pièces de monnaie (1). Il exprime son ravissement en feuilletant les Hymnes guerriers d'Hasekiel, qui énumère dans ses vers les noms de tous les généraux de 1866, ou encore, comme hier, il lit le catalogue de Teubner, envoyé de Leipzig, et me dit avec animation qu'il vient de lire les noms de mille personnes. Puis il déjeune, toujours de grand appétit, mais sans jamais rien demander de lui-même, après quoi il s'endort ou non, selon les jours. Il y a des phrases qu'il répète sans se lasser, comme à présent : « Je suis mort, parce que je suis bête. » Ou au contraire : « J'ai un excellent jugement en toutes choses », ou : « Je ne sème pas les chevaux (pour « je n'aime pas les chevaux »). Je lui répète cent fois ce mot dans nos promenades, mais il n'arrive pas à le prononcer. Il ne semble pas avoir le moindre sentiment de frustration, mais au contraire une vraie joie de vivre, et certains jours il est

(1) Cf. ce texte de 1890 : « Nous avons eu récemment des nouvelles de la tante Nietzsche. Fritz joue avec des petits sous, et sa mère l'emmène à l'église, parce qu'il ne se tient tranquille que là. »

Arthur Egidi, *Die Musik*, I, 1902, *Der kranke Nietzsche*, p. 247

disposé à de petites plaisanteries. Ainsi après sa sieste, il me jette souvent son traversin ou son mouchoir à la tête, et naturellement, je me prête à ce bombardement qui l'amuse beaucoup.

M^{me} Nietzsche à Overbeck, 26 septembre 1892.

Der kranke Nietzsche, pp. 150-152.

(1) Le 5 janvier 1893, Gast écrit à Overbeck que Nietzsche ne l'a pas reconnu. On ne peut plus causer avec lui ; il s'empare d'un mot ou deux, les répète en les associant à d'autres de la façon la plus burlesque. Son attitude théâtrale quand il lit ou se parle à lui-même a quelque chose d'angoissant. Gast a eu l'impression que dans cet état Nietzsche serait capable d'assommer ou d'étrangler sa mère.

Il reste généralement silencieux, assis sur son fauteuil ; de temps à autre il me demande de sa chère voix : « Est-ce que tu ne t'appellerais pas Franziska, peut-être ? » Et il me regarde avec tendresse, de ses beaux yeux si doux. Il répète souvent : « Plus de lumière ! » et : « Somme toute, mort ! » Certains jours il parle beaucoup, de façon incohérente le plus souvent, il semble y prendre plaisir, il continue jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus et que ses yeux se ferment d'eux-mêmes.

Ibid., 31 mars 1893.

Der kranke Nietzsche, p. 162.

Il y a dix semaines environ, j'ai dû renoncer à nos belles promenades ; lorsque nous rencontrions quel-

(1) Lettre analysée, mais non citée, par Podach : *Der kranke Nietzsche*, p. 250.

qu'un sur notre sentier solitaire, il se mettait aussitôt à hurler.

Mme Nietzsche à Overbeck, 1^{er} octobre 1893.
Ibid., p. 168.

Nous avons orné un sapin de Noël et selon le désir de mon fils que j'avais consulté, naturellement, nous l'avons pris « très grand ». De plus, nous lui avons donné un petit « symphonium » auquel nous avons fait jouer, faute de chants de Noël, la marche nuptiale de *Lohengrin* au moment d'entrer dans la salle tout illuminée par les bougies. Il s'est assis devant l'arbre dans son fauteuil, sa sœur et moi à ses côtés ; son visage était radieux. Il a cherché d'où venait la musique et a répété plusieurs fois : « C'est ce qu'il y a de plus beau dans la maison. »

Mme Nietzsche à Overbeck, 29 décembre 1893.
Der kranke Nietzsche, p. 171.

J'étais venu à Pâques à Naumburg, à la prière de Mme Nietzsche pour m'occuper de la publication des papiers de Nietzsche. J'ai revu ce malheureux. Il est complètement abruti, ne reconnaît plus personne hormis sa mère et sa sœur. Il n'articule guère plus d'une phrase par mois, il est complètement affaîssé, rabougri et débile, mais il a le teint frais. Bref, c'est un spectacle à vous tirer des larmes. Mais il est visible qu'il ne ressent plus rien, ni plaisir ni douleur. Il est passé, au sens le plus affreux du mot, « par delà ».

Rohde à Overbeck, 27 décembre 1894.
Gestalten, p. 63.

Je l'ai revu pour la dernière fois, le 15 octobre 1894, jour de son anniversaire. Je me présentai de bonne

heure, ayant à partir peu après. Sa mère me l'amena et je lui présentai mes vœux. Je lui dis qu'il avait cinquante ans ce jour là et je lui offris un bouquet. De tout cela, il n'a rien saisi. Les fleurs ont fixé son attention un moment, puis il les a mises de côté et ne s'en est plus occupé.

Deussen, *Erinnerungen*, p. 97.

De 1890 à 1895 je n'avais plus revu Nietzsche. Au retour d'un voyage de quelques semaines en Saxe, j'allai voir Mme Nietzsche et m'arrêtai plusieurs heures chez elle. Quelle effroyable transformation s'était produite chez lui depuis 1890 ! Je l'ai vu ce jour là à diverses reprises, le matin et l'après-midi. Il ne quitte plus son fauteuil de malade, il ne m'a pas dit un mot, me jetant de temps à autre un regard morne et presque hostile. Il me faisait l'impression d'un noble animal frappé à mort qui s'est retiré à l'écart pour y mourir. Je ne sais pas du tout s'il m'a reconnu et je doute qu'il ait encore l'usage de la parole ; je n'ai pas osé m'en informer auprès de sa mère.

Overbeck d'après BERNOULLI, t. II, p. 422.

Kögel nous lisait, de sa voix jeune et virile, toute vibrante d'émotion, l'*Antéchrist* encore en manuscrit. Et lorsqu'il se taisait un moment, nous entendions sortir de la pièce voisine — sinistre accompagnement de cet hymne héroïque gonflé d'audace et d'insolence, plein de l'ironie sanglante avec laquelle un puissant esprit ébranlait les autels consacrés par la piété des siècles — un sourd grognement, un rugissement pareil à celui d'une bête captive. C'était Nietzsche, le malade confiné là, qui avait tout oublié de l'œuvre devant laquelle

nous nous inclinions frémissants. Cependant, il vivait encore.

Gabriele REUTER, *Vom Kinde zum Menschen*,
Berlin 1924, p. 456.
(cité *Der kranke Nietzsche*, p. 253.)

(Un autre jour) je montai l'escalier avec la vieille dame. La mère ouvrit la porte et entra ; elle me dit : « Approchez. Il ne s'en apercevra même pas. » En face de moi, allongé sur une chaise longue dont le pied était tourné vers la porte — Friedrich Nietzsche ! Je regardais ce visage basané, d'une rare finesse et d'une rare puissance, avec l'énorme moustache et le nez délicat. Je regardais le front superbe et ces grands yeux qui fixaient à présent sur moi un regard bouleversant, d'une gravité terrible. Les mains pâles, d'une forme admirable, étaient croisées sur la poitrine comme celles d'un gisant de pierre. Je tremblais sous la puissance de ce regard qui semblait émerger des profondeurs insondables de la douleur, puis s'engloutir en une seconde, les pupilles disparaissant à demi sous les paupières et se mettant à rouler anxieusement ; enfin le regard s'éteignit sous les paupières abaissées. « Entrez donc ! » me dit la mère. Une expression d'angoisse parut sur ce visage mortellement figé. — « Oh ! non, mère, pas cela, pas cela ! » murmura une voix qui semblait sortir d'une tombe. Il me semblait que son esprit séjournait infiniment loin de toutes les relations humaines, dans une solitude sans bornes.

Ibid., p. 458
(Et *ibid.*, pp. 252-253.)

Je suis dans une terrible inquiétude, car mon fils souffre un jour sur deux, et même cette fois deux jours de suite, d'une crampe de la mâchoire qui lui rend la

déglutition difficile, et le cher malade offre un aspect pitoyable, alors que dans l'intervalle il a si bonne mine que notre chère amie, la femme du directeur de Pforta, qui l'a vu récemment, et notre bon docteur, déclarent qu'il fait plaisir à voir et même que le regard a une si aimable expression.

Mme Nietzsche à Overbeck, 28 novembre 1895.
Der kranke Nietzsche, p. 191.

Aujourd'hui, il est de nouveau en proie, au moins par accès, à ces tics convulsifs du maxillaire dont je vous ai parlé, mais cela le gêne moins qu'avant, où cela l'empêchait d'avaler, un jour sur deux. Ainsi, cet état est moins affreusement angoissant et disparaîtra peut-être tout à fait puisque nous allons vers la belle saison. M. von Beeren, que j'ai rencontré au sortir de l'église, m'a raconté que Binswanger a dit à quelqu'un d'ici : « Pour le professeur Nietzsche, l'amour maternel a brisé la pointe à sa maladie. » Cela m'a fait grand plaisir. Je pense qu'en le promenant beaucoup, les premières années, j'ai dû adoucir les accès de violence qui sont si fréquents dans ce genre de maladie, ce qui a atténué la force du mal.

Mme Nietzsche à Overbeck, 27 mars 1896.
Ibid., p. 199.

Un jour sur deux, il est passablement bruyant, souvent aussi la nuit, de telle sorte que nous passons souvent des nuits blanches. Mais il se rattrape le lendemain en dormant vingt-quatre heures sans bouger, bien que la paralysie du maxillaire reparaisse de temps à autre pour une heure. Son aspect est extraordinairement bon.

Ibid., 2 juillet 1896, p. 202.

Votre bonne lettre est arrivée comme je venais de rentrer d'une promenade un peu plus longue que d'habitude avec mon fils. Il est venu se blottir dans son coin de sofa favori à côté de moi qui pelais des pommes, puis il s'est penché vers moi et s'est endormi tandis que je lui lisais la lettre d'un ami si cher. Dans l'ensemble, sa mine et son état de santé se maintiennent, si ce n'est la paralysie « horaire », comme Binswanger l'appelle, qui le tient encore parfois par accès. Binswanger est venu le voir à l'improviste, une fois que Fritz avait justement un très bon jour, et il a paru surpris de le trouver si bien. Il m'a répété : « Madame, je vous fais mon compliment. Croirait-on que c'est un homme de cinquante-deux ans ? » J'ai dû apporter quelque chose à manger, car il voulait voir si la mastication et la déglutition se faisaient bien, en dépit de ces accès de paralysie. Sur ce point aussi, il a été satisfait. D'un Noël à l'autre, on attend avec mélancolie que son état s'améliore ; naguère il avait encore un peu de plaisir à voir l'arbre de Noël, cette année, il s'est endormi devant. Il a beaucoup de peine à marcher certains jours, comme aujourd'hui.

Mme Nietzsche à Overbeck, 31 décembre 1896.
Der kranke Nietzsche, p. 206.

[Mme Nietzsche mourut le 20 avril 1897. Nietzsche est transféré à Weimar.]

La villa Coup-de-Soleil.

J'habite à Weimar au pied des « douces hauteurs » qui entourent assez prosaïquement la vallée de l'Ilm, arides et pareilles à de longs remblais de chemin de fer. Sur la crête du champ, juste en face, se dresse un moulin hollandais en ruine. Leopold von Kalkreuth l'a peint,

au milieu d'un vaste champ de neige au travers duquel un vieux musicien ambulant se fraye à grand-peine un chemin. On construit une maison non loin de là ! En vérité, une vilaine maison ! Si dénuée, si mal défendue contre la chaleur du jour, que les bons bourgeois de Weimar n'ont pas tort de la nommer la villa Coup-de-Soleil. Comment peut-on habiter là ? Et pourtant : un jour mon petit garçon arrive de l'école tout excité : « Papa, tu ne sais pas ? C'est un philosophe fou qui est venu habiter là-haut ! » Je réprimande l'enfant, et mon pressentiment se trouve bientôt confirmé. La sœur de Nietzsche est arrivée à Weimar avec son frère malade ! Je vais au jardin choisir les plus belles roses pour en faire un bouquet. Puis je monte à la villa sur la hauteur, le cœur plein de pensées qui me ramènent aux souvenirs de ma jeunesse. Comme naguère au Spalenthor, c'est une dame qui m'ouvre la porte. Je la reconnais aussitôt. La sœur de Nietzsche me conduit dans une sorte de salon, dès lors presque entièrement consacré, dans un sentiment de piété, à la mémoire de l'illustre frère. Ses portraits au mur, des livres, des collections de manuscrits rangés en ordre, et d'autres épars un peu partout. Puis nous nous avançons instinctivement vers la fenêtre pour voir la vue. Devant nous le moulin ! Mme Förster me le désigne d'un air mélancolique. « C'est le symbole de notre existence ! Il n'a plus d'ailes ! » J'appris ensuite qu'une admiratrice suisse du philosophe avait acheté pour lui cette maison singulièrement située. Elle espérait que dans ce silence, dans ce lieu écarté, ses nerfs malades trouveraient encore une sorte de guérison.

Ludwig von SCHEFFLER.
BERNOULLI, t. II, pp. 379-380.

A Weimar il sembla revivre, et je me livrai à la bienheureuse espérance qu'il pourrait guérir tout à fait. Comme il aimait notre belle vue sur Weimar ! Le vaste

horizon avec ses formations de nuages et ses couchers de soleil éblouissants étaient son plus grand plaisir. Les heures qu'il passait dans la véranda étaient ses meilleurs moments. Mais il prenait aussi un plaisir extrême à cette demeure spacieuse, aux plafonds élevés, aux salons et à sa chambre à coucher ensoleillée, au confort de la salle de bains et au jardin d'hiver attiédi par le soleil. Il recommença à s'occuper, à faire des remarques sur ce qu'on lui lisait, il essaya même un peu d'écrire, ce que la paralysie du côté droit l'empêchait de faire depuis des années. Son écriture n'était certes pas belle, mais il a encore essayé le 18 août 1897. Il a gardé jusqu'au bout ses manières aimables et correctes, comprenant tout ce qui se passait autour de lui, écoutant avec grande attention ce qu'on lui lisait, choisissant parfois les livres qu'il voulait se faire lire. Mais la parole n'obéissait pas à la pensée, ce qui l'agaçait parfois et lui donnait de l'impatience. Il prenait un intérêt passionné à la musique. Cet état s'est à peu près maintenu jusqu'à l'été 1898, où il eut une légère attaque d'apoplexie, qui le changea déjà un peu. A partir de mai 1899, où il eut une attaque plus forte, il s'affaiblit et devint plus taciturne. Sa parole devint dès lors plus embarrassée, et il ne voulait plus parler en présence d'étrangers. « Je ne parle pas bien », disait-il avec tristesse. C'est justement en cela que se manifestait son bon cœur ; dans ces périodes où il ne pouvait que difficilement parler, dans les dernières années de Naumburg et les dernières années de Weimar, il trouvait pourtant les mots qu'il fallait pour dire une chose aimable et témoigner de sa reconnaissance. Par exemple, il disait à notre mère : « Je crois vraiment, mère, que tu as les plus beaux yeux du monde. » Ou s'adressant à nous deux : « Je pense que les personnes de cette maison sont les meilleures qui soient au monde. » Que de paroles il savait trouver pour me consoler s'il me voyait triste ! « Pourquoi pleurer, ma sœur ? disait-il. Ne sommes-nous pas heureux ? » Il aimait entendre le

mugissement de l'orage, mais dans ces tristes soirées que nous passions en silence, tandis que le vent se lamentait plaintivement autour de la maison, éveillant les plus tristes souvenirs et les plus déchirantes pensées, alors tout à coup, sa main venait doucement se poser sur la mienne, comme s'il devinait les pensées tristes et taciturnes qui me torturaient, et sa voix si chère me disait : « Ote ce vent, ma sœur. » Alors je fermais les lourds rideaux, je donnais de la lumière et je me mettais à bavarder avec lui afin de chasser les sombres pensées. Autant que possible, je lui montrais toujours un visage riant et gai. Lui-même avait oublié tout ce qui avait été pénible ou triste, il ne fallait pas que rien vînt le lui rappeler. Seuls les souvenirs heureux lui étaient restés ; c'est ainsi que lorsque nous parlions de Wagner, il n'oubliait jamais d'ajouter : « Celui-là, je l'ai beaucoup aimé. »

Der einsame Nietzsche, pp. 543-546.

Visiteurs.

Tandis qu'au rez de-chaussée nous nous efforçons de mettre en ordre pour la postérité le trésor de ses manuscrits, lui, là-haut, dans la véranda, perdu dans une contemplation béate, sans s'occuper de nous, trônait comme un dieu d'Epicure. Quand on voyait Nietzsche à cette époque, à demi couché dans son ample tunique blanche, le regard du brahmane au fond de ses larges yeux enfoncés sous des sourcils en broussaille, avec son expression de noblesse mystérieuse et inquiète et l'attitude majestueuse et léonine de sa tête de penseur, on avait le sentiment que cet homme ne pourrait plus mourir et que son regard reposerait pour toute l'éternité, avec cette même insondable grandeur, sur l'humanité et sur l'univers entier des phénomènes.

Lettre de Peter Gast à Overbeck, 1900, (après le 25 août).

BERNOULLI, t. II, p. 370. Et *Gestalten*, p. 114.

Du moins — et c'est là une suprême consolation pour les siens — cette fin de vie n'est pas sinistre ni lamentablement funèbre comme on pourrait aisément se l'imaginer. Il y a dans le lent déclin de cet amant enthousiaste de la vie, de cet apologiste de l'énergie, de ce prophète du Surhomme, je ne sais quelle beauté mélancolique et apaisante. Son front est toujours admirable, son regard, qui semble comme tourné vers le dedans, a une expression indéfinissable et profondément émouvante. Que se passe-t-il en lui ? On ne sait. Peut-être a-t-il conservé un vague souvenir de sa vie de penseur et de poète. « N'ai-je pas, moi aussi, écrit de bons livres ? » disait-il récemment encore, comme on lui mettait entre les mains un livre nouveau.

Nietzsche, *Aphorismes et fragments choisis*,
préface d'Henri Lichtenberger, p. xxx, sq.
(Visite de 1898.)

« Vous allez monter chez mon frère, me dit Mme Förster. Il doit faire sa sieste, nous ne le dérangerons pas. » Le cœur battant, je monte l'escalier et suis le corridor sur la pointe des pieds. En entrant dans la chambre spacieuse, éclairée de deux côtés, je la trouve vide. Mais non, là-bas, dans un coin, sur le sofa, derrière la table, une forme un peu contractée repose, vêtue d'une robe de chambre. Je m'assieds sans bruit sur le fauteuil de rotin tout auprès. Il dort, le malade, il dort et respire tranquillement à longs traits, dans son sommeil profond, imperturbable, paisible. Tel Hercule après l'achèvement de ses travaux. Plein d'un émoi religieux, je regarde de plus près le dormeur, le front élevé, la forte moustache châtain, les yeux enfoncés, un peu convulsivement clos, les mains pâles posées sur la poitrine. Ma conversation se poursuit à voix basse avec sa sœur. « Oh, quand vous verrez ses bons yeux bleus, dit-elle, et sa robuste stature ! »

Nous retournons dans la bibliothèque. Quelque temps après nous revenons auprès du malade. Il s'est éveillé de ce doux sommeil et s'est assis sur une chaise près de la fenêtre. Les larges épaules sont penchées sur un gros livre où il semble lire, mais il le tient à l'envers. De grands yeux pleins de vivacité me fixent, et il semble fouiller dans ses souvenirs pour y chercher qui peut être cet étranger, là devant lui. Puis il se penche de nouveau sur son livre sans plus s'occuper de sa sœur ni de moi. Parfois il marmonne quelques mots. « Dans cette maison, il n'y a que de bonnes gens... J'ai écrit beaucoup de belles choses... » On lui offre un morceau de gâteau qui semble lui plaire. « C'est un beau livre », dit-il gravement.

Karl BÖTTCHER,
Auf Studienpfaden, Zurich, 1900,
Der kranke Nietzsche, p. 254.

Le malade était dans un de ses bons jours. Aussi Mme Elisabeth nous fit-elle monter dans les appartements de son frère, à l'étage supérieur. Quelle fut mon émotion quand je le vis, dans toute sa noblesse, dans cette beauté infiniment approfondie par l'expression de l'âme ! La beauté des yeux, que ne masquait plus aucun verre, était bouleversante. Ces prunelles d'une tristesse insondable et dont le regard semblait errer au loin, irradiaient une force puissante, un fluide magnétique auquel aucune âme sensible ne pouvait se soustraire. Vêtu de blanc, il reposait sur un divan dont je m'approchai timidement, introduite par les paroles de sa sœur : « Chéri, je t'amène une chère amie dont nous avons souvent parlé. » Je saisis à deux mains la main droite effilée et amaigrie, celle-là même qui avait tracé sur le papier tant de phrases immortelles, *aere perennius*, et je lui dis tout bas : « Nous nous sommes rencontrés une fois en Italie, il y a bien longtemps, à

Gênes et à Pise.» Son regard anxieux et méditatif s'arrêta sur moi, puis secouant sa tête puissante il chercha le regard de sa sœur qui lui murmurait des paroles tendres et caressantes. Les mains du maître Peter Gast tiraient du piano des accords magnifiques, de puissantes ondes sonores qui semblaient s'emparer du malade comme une force magique et pareilles à l'étincelle électrique le faisaient sursauter tout entier. Une douce béatitude se peignit sur son visage, une vie nouvelle animait ses mains transparentes et inertes, elles rompirent les glaces de la paralysie et se joignirent en signe d'applaudissement. Il ne se lassait pas de manifester ainsi son plaisir. Déjà les cordes s'étaient tues, mais les yeux dans les yeux de sa sœur, il ressentait encore ce délicieux ébranlement de tout l'être, cet ouragan d'enthousiasme qui s'exprimait par ce simulacre d'applaudissement qui ne voulait plus finir.

Isabelle von UNGERN-STERBERG, p. 41.

Je ne voudrais pas achever de fixer ces souvenirs sans rapporter un suprême témoignage. Il m'a été transmis par un prêtre. Les loisirs d'un voyage l'ayant amené, voici quelque vingt-cinq ans jusqu'à Weimar, la sœur du poète y résidant, il lui rendit visite. Comme il traversait le jardin pour gagner la maison, il aperçut au détour d'une allée un homme dont l'aspect était celui d'un vieillard et qui marchait d'un pas traînant, les pieds dans des sabots, le chef protégé du soleil par un ample chapeau de paille dont s'échappaient des cheveux en désordre. Ses traits semblaient ravagés, et ce n'est qu'avec une certaine cruauté qu'on aurait licence d'en retracer une peinture précise. Quelques minutes après, le voyageur apprit que le vieillard dont l'apparition venait de l'impressionner si péniblement, n'était autre que Frédéric Nietzsche. Dans la lumière trouble qui errait sur le pauvre visage, c'est la lueur

de la démence qu'il avait surprise. Cette forme qui chemina sans horizon, au hasard, l'esprit l'avait désertée à jamais. « Quand je quittai la maison, conclut l'ecclésiastique, et que je redescendis au jardin, de nouveau je distinguai le large chapeau. Il émergeait d'un buisson. On eût dit qu'il voguait doucement à la dérive. Le cœur serré, je le suivis du regard un moment. Et comme il allait disparaître, soudain je l'ai béni... »

Edouard SCHNEIDER,
Nouvelles littéraires, 6 septembre 1924.

[Ce témoignage est fort suspect. Bien avant son transfert à Weimar, Nietzsche n'était plus en état de circuler seul et sans surveillance — à peine s'il pouvait encore se mouvoir.]

La fin.

Le lundi 20 août (1900) il fut atteint soudainement d'un refroidissement avec fièvre et gêne respiratoire ; on pouvait craindre une congestion pulmonaire. Mais la menace fut écartée en quelques jours grâce au concours de son médecin dévoué, le médecin crut même qu'il n'aurait pas à revenir. Mais le vendredi 24, comme j'étais assise en face de lui, l'expression de son visage changea brusquement et il se rejeta en arrière, foudroyé par une attaque d'apoplexie. Un terrible orage éclata et il semblait que ce noble esprit allait partir dans l'éclair et le tonnerre. Toutefois il se remit cette fois encore, reprit connaissance vers le soir et essaya même de parler. Dans la nuit, vers deux heures, lorsque je lui portai à boire et écartai l'abat-jour pour qu'il pût me voir, il s'écria joyeusement : « Elisabeth ! » et je crus le

danger passé. Il dormit longtemps, longtemps, et je pensais qu'il allait vers la guérison. Mais son cher visage changeait de plus en plus, les ombres de la mort se déployaient au-dessus de lui, la respiration devenait de plus en plus difficile. Une fois encore il ouvrit ses yeux magnifiques. « Il remua les lèvres et les referma comme s'il avait encore quelque chose à dire et hésitait à le faire. Et ceux qui le voyaient crurent discerner sur son visage une vague rougeur » (1). Puis vint un léger frisson, un profond soupir — et doucement, sans agonie, avec un dernier regard solennel et interrogateur, il ferma les yeux pour toujours.

Der einsame Nietzsche, pp. 549-550.

V

Jugements et Portraits

(1) Mort de Zarathoustra, *Werke*, t. XII, p. 418.

Nietzsche vu par sa sœur.

Enfant il était robuste ; il avait triomphé aisément des maladies enfantines courantes. S'il était grandement sujet aux rhumes, à la toux et à l'enrouement, surtout dans les années de transition de l'enfance à l'adolescence, c'est qu'il se négligeait beaucoup. Mais il avait un air de santé et de force, il apportait au travail comme au jeu le même entrain et le même plaisir. Seuls ses yeux donnèrent quelque inquiétude dès sa douzième année, car il était extraordinairement myope, mais le célèbre oculiste qui l'avait examiné à Iéna n'avait trouvé ni maladie ni difformité, si ce n'est la cornée excessivement bombée, ainsi qu'il est de règle chez les myopes. A l'école de Pforta il se plaignait souvent du mauvais éclairage et sa myopie augmenta beaucoup. Il souffrit deux fois alors de maux de tête prolongés que l'on attribua au surmenage de sa vue. On n'en aurait rien deviné à voir ses grands yeux, si beaux, si brillants, et qui n'étaient jamais enflammés. Les accidents de sa jeunesse, le heurt contre sa selle quand il était artilleur, et diverses foulures eurent pour cause sa myopie ; il ne pouvait évaluer exactement les distances. Sa nature vigoureuse le portait à faire de la gymnastique et à pratiquer toute sorte de sport, mais il pensait toujours que cela lui coûtait plus d'effort qu'à personne, à cause de ses yeux.

Mon frère était très vigoureusement bâti, large d'épaules, sans aucune maigreur, il avait le teint bronzé, sain et florissant ; il était très tempérant en toute chose, digne et paisible et porté à la gaieté. Au total, le contraire d'un nerveux. En 1888 encore, il écrivait : « Mon sang circule avec lenteur, un médecin qui m'avait longtemps soigné comme un malade des nerfs me dit finalement :

Non, vos nerfs ne sont pas en cause, c'est moi qui suis énervé.»

Les formes du corps et de la tête, le front haut et dégaîné, les sourcils touffus et proéminants, la forte moustache, les larges épaules lui donnaient un air martial, mais une dignité douce atténuait l'impression générale, à ce point que ses photographies, à de rares exceptions près, peuvent être considérées comme manquées.

J'ai toujours dit que le cœur et le caractère de mon frère étaient un mécanisme merveilleusement fin et délicat qui réclamait une enveloppe extrêmement robuste pour ne pas s'enflammer. La nature lui avait donné cette robuste enveloppe, mais dès qu'il eut perdu sa vigueur originelle, les luttes morales ne purent que devenir plus douloureuses et plus torturantes. Sa nature était d'une rare sensibilité ; toutes les douleurs des autres, même les plus subtiles et les plus secrètes, il les ressentait profondément, c'est pourquoi il lui a semblé que la pire tentation de Zarathoustra était le moment où le cri de détresse monte jusqu'à lui et où la pitié menace de le submerger. Mais plus encore que la pitié, un autre danger lui semblait difficile à vaincre : celui de périr du dégoût et des désillusions qui lui venaient d'autrui.

Etant souvent malade, il était devenu l'objet des soins, la proie des personnes compatissantes, mais combien peu savaient lui être vraiment utiles ! Lui, si reconnaissant par nature, pouvait s'aigrir à l'idée que les gens qui faisaient tant de bruit de leur soi-disant sollicitude se donnaient si peu de peine pour deviner et accomplir ses désirs. Plus d'une des dures paroles qu'il a prononcées contre les gens compatissants remonte à l'insouciance de ceux qui prétendaient le soigner. A quel point il a souffert de la vanité, de la mesquinerie, de la superficialité, de l'aigreur ou de la jalousie de tant de gens, personne ne s'en est douté, et moins que d'autres ceux par la faute desquels il a souffert. Il aurait aimé

pouvoir « vénérer », mais tout à coup sa perspicacité de psychologue lui montrait l'homme tel qu'il était, avec ses dessous misérables. Il se sentait parfois comme parmi des masques et des comédiens (et quels mauvais comédiens, soupirait-il souvent). Sa grande patience de philosophe, sa douceur, son goût de l'humour dans les choses quotidiennes lui rendaient plus supportables ce genre de chagrins. Il ne faut pas oublier non plus que lorsqu'il était intensément préoccupé d'une idée nouvelle, il concentrait ses pensées sur son travail intellectuel, ce qui le rendait complètement aveugle à son entourage. C'est ainsi qu'il lui a été possible de frayer avec ceux qui étaient le moins capables de le comprendre ; en humeur de créer, il les recréait à leur tour et fermait les yeux à ce qui lui aurait été pénible.

Leben Friedrich Nietzsches, III^e, pp. 40-50.

Le jugement d'une mère.

Notre bonne mère, en dépit de sa grande tendresse et de toute sa sollicitude, n'était guère encourageante pour son fils. Il lui était pénible qu'il entretînt des idées qui ne pourraient lui faire que des ennemis, et elle lui répétait avec énergie : « Occupe-toi de tes Grecs ! » C'était à ses yeux une occupation innocente.

Der einsame Nietzsche, p. 103.

Les causes de la maladie.

Le martyre de mon frère commença avec la grave maladie qu'il rapporta de la guerre. Un traitement trop énergique, joint aux affreuses impressions du champ

de bataille, lui avait porté un coup terrible, et il aurait fallu un long congé et une cure thermale pour le rétablir complètement. Mais il refusait d'être malade, il n'en avait pas le temps. Des médicaments trop énergiques détruisirent son bon estomac. Une fois remis de ce grand ébranlement, il lui resta de fortes migraines qui revenaient toutes les deux ou trois semaines. C'est un mal qu'il n'avait pas connu auparavant et qu'il chercha à combattre par toute sorte de remèdes qui le firent empirer. Il s'y ajoutait de vives douleurs d'yeux. Maux d'estomac, maux de tête, maux d'yeux, insomnie, tel fut son martyre. Il finit par perdre toute confiance dans les médecins, malheureusement pas dans les médicaments.

On me demande souvent quelles sont à mon avis, les causes de sa maladie. Je désignerai d'abord l'effroyable surmenage infligé par lui à son esprit et à ses yeux si terriblement myopes... l'attitude tête baissée pour la correction des épreuves... la fatigue des yeux et de la nuque... la réaction sur les muscles de l'estomac et de la tête... l'abus du chloral contre ses insomnies... le sédatif javanais procuré par un vieil Hollandais, qui avait des effets hilarants dès qu'on dépassait la dose... Son esprit épuisé par les efforts excessifs des nerfs des yeux et du cerveau ne pouvait plus réagir comme il faut à des médicaments somnifères ou autres, et a été paralysé par leur usage.

Leben Friedrich Nietzsches, II¹, p. 45
et *Der einsame Nietzsche*, pp. 533-538.

Nietzsche et l'amitié.

On peut dire sans aucune exagération, que mon frère était plus que personne capable d'amitié. Il était toujours plein de la plus chaude sympathie, non seulement sous la forme d'un sentiment d'une intensité

qui est rare entre amis, mais aussi avec le désir le plus vif de les aider. Du temps où Rohde, encore privat-docent, s'impatientait de n'être toujours pas titulaire, mon frère lui offrit très sérieusement sa propre chaire de Bâle et entama des démarches pour la lui céder. Deussen a décrit dans ses *Souvenirs* les efforts que fit mon frère pour trouver des situations pour Deussen et pour Romundt. Je me souviens d'autres cas, et nombreux, où il s'est efforcé d'aider des amis et des connaissances. Que l'on pense à tout le mal qu'il s'est donné pour Peter Gast, pour essayer de faire jouer ses œuvres. C'est à cause de Gast qu'il s'est brouillé avec Hans von Bülow, avec Hermann Lévi et, à ce qu'on me dit, avec Mottl, et cependant il ne s'est jamais lassé de s'entremettre pour Gast.

Il était toujours prêt à faire des avances d'argent. Deussen racontait de façon bien amusante qu'il avait une fois voulu emprunter cinquante francs à mon frère, et que celui-ci l'avait aussitôt prié, avec insistance, d'accepter le double, disant : « N'aimerais-tu pas mieux en accepter cent ? »

Malheureusement il faisait des prêts non seulement à des amis mais à des demi-inconnus, ce qui entraîna pour lui de sérieuses pertes d'argent.

Même plus tard, alors que, professeur retraité, il se refusait presque tout, il a offert à des amis, plus pauvres que lui et qu'il voulait tirer de situations déprimantes, des sommes qui étaient, vu ses moyens, extraordinairement élevées.

Der einsame Nietzsche, p. 390.

Le jugement de M^{me} Overbeck.

Nietzsche était un grand malade qui se faisait constamment des illusions sur les dangers de son état, afin de pouvoir le supporter. Il lui était difficile de donner

un effort harmonieux, car tout travail chez lui était soumis à de brusques interruptions. Toute espèce d'activité professorale, dont il avait parfois une vive nostalgie, lui était de ce chef interdite. Il souffrait réellement de la tête. Des hommes malades ou malades qui ont gardé la tête claire peuvent encore exiger quelque chose de soi. Chez Nietzsche l'épuisement était si complet, toutes les trois ou quatre semaines, que tout lui devenait impossible. Il faut tenir compte de ce mal. Il lui a imposé le travail de courte haleine, alors qu'il aspirait aux travaux de longue haleine. Que de fois il a cru devoir reviser à fond son savoir, se purifier parce qu'il ne savait plus rien, s'arracher à des mains impures. Finalement il ne vivait plus qu'en imagination, en tête à tête avec la grandeur...

J'osai une fois dire à Nietzsche, que l'idée de Dieu avait pour moi trop peu de réalité. Il me répondit avec émotion : « Vous dites cela pour m'être agréable ; ne renoncez jamais à cette idée. Vous la possédez sans en avoir conscience, et telle que vous êtes et que je vous ai toujours vue, il y a une grande idée qui domine votre vie, et cette grande idée, c'est l'idée de Dieu. » Il respirait avec effort. Ses traits étaient bouleversés de l'effort qu'il faisait pour garder une impassibilité de pierre. « Moi j'y ai renoncé ; je veux créer du neuf, je ne veux ni ne puis reculer. Je périrai de mes passions, elles me traquent de-ci de-là, je me sens m'effondrer sans cesse, mais peu m'importe. » C'étaient ses propres paroles, en 1882.

M^{me} Overbeck, d'après BERNOULLI, t. I, pp. 246-250.

Les jugements d'Overbeck.

Nietzsche est le premier philologue que je connaisse, avec qui l'on puisse parler de l'Antiquité sans être soi-

même philologue. La conception qu'il en a, l'enthousiasme qu'elle lui inspire sont de ceux qui semblent éteints de nos jours. C'est au surplus un homme extraordinairement doué et aussi aimable que spirituel. Bref, je l'ai pris en affection et j'ai appris à l'aimer...

Nietzsche me faisait l'impression, tantôt d'une volonté très forte, tantôt d'une rare faiblesse de volonté...

Nietzsche n'était pas plus religieux que moi, mais chez moi, conformément à mon naturel plus placide et plus indolent, le conflit religieux s'est déroulé de façon plus calme et moins « intéressante », si l'on veut. Ce qui est vrai, c'est qu'il n'a pas toujours été aussi franchement hostile au christianisme qu'il l'a été pour finir, même en admettant qu'il n'a jamais été profondément chrétien.

Overbeck, d'après BERNOULLI, t. I, pp. 82-83, 176, 217.

Nietzsche n'était pas à proprement parler un grand homme. Si riches que fussent ses dons, aucun de ses talents ne suffisait à lui assurer la grandeur, à l'exception du plus rare de ces dons, celui de l'analyse psychologique, qui finit par lui devenir mortellement dangereux, parce que c'est sur lui-même qu'il l'exerçait de préférence, et ce talent lui dessécha l'âme longtemps avant sa mort. La volonté même n'avait pas chez lui ce développement excessif qui est la condition fondamentale de toute grandeur humaine innée. Ce qui dominait chez lui, ce qui le possédait, c'était l'effort vers la grandeur, l'ambition de s'imposer dans la lutte pour la vie, et cet effort a été l'aiguillon qui l'a poussé à développer en lui la volonté jusqu'à en faire une

faculté qui l'élevait, du moins il le croyait, au-dessus du niveau moyen des hommes. Mais ce que je ne peux absolument pas mettre en doute, c'est l'authenticité humaine de sa personnalité. Il n'était nullement comédien, et ce qu'il manifestait de lui-même avait été vécu. Sans doute, son évolution a eu quelque chose de théâtral. Il semblait se jouer à lui-même une pièce, tirer de son magasin de décors des coulisses l'une après l'autre, jusqu'au moment où le spectacle se déployait dans son entier. Quand on vivait aussi près de lui que je l'ai fait, on pouvait sentir qu'il était sincère, mais ce n'a pas été facile, et moi qui l'observais je me suis souvent senti dérouté, je me suis abusé plus d'une fois, et il m'a fallu beaucoup de sérénité et d'effort pour garder ma croyance amicale en Nietzsche.

Overbeck d'après BERNOULLI, t. I, pp. 270-272.

Comme savant, on ne pouvait prendre Nietzsche au sérieux, mais comme penseur assurément, et je crois que c'est pour cette raison que moi qui m'estime plus savant que lui, j'ai pu tant recevoir de lui, même comme savant.

Ibid., p. 222.

L'homme le plus rangé.

Nietzsche était l'homme le plus rangé que j'aie connu, du moins dans les habitudes quotidiennes de la vie. Bien qu'immoraliste, il avait dans ses manières beaucoup de l'homme exemplaire, si rare et si remarquable que ce soit.

Il était loin de manquer d'agressivité, toutefois cette agressivité ne se tournait jamais contre les personnes

(lui-même excepté), mais plutôt contre des choses ou des idées, et même ses accès d'humeur morose ne manquaient pas d'une certaine jovialité. Cependant c'est dans ses relations avec les hommes qu'il manquait le plus de virilité. Il évitait les hommes plutôt qu'il ne les ménageait. Tel que je l'ai connu, il avait quelques traits de caractère fort peu angéliques. Il estimait que sa qualité la plus éminente était sa maîtrise de soi. Il n'en avait parfois pas plus qu'un autre, mais dans l'ensemble, il en avait une dose surprenante. Nietzsche avait tous les charmes rares et séduisants de l'homme qui vit constamment dans une atmosphère de pensée.

On vante souvent la noblesse de son caractère, et je ne songe certes pas à lui contester cette qualité. Cependant j'avoue, moi son ami, me référant à mes impressions d'ami, qu'à côté de cette noblesse réelle, son affectation de noblesse était l'une de ses particularités les plus contestables. Nietzsche aimait rire parfois. Ses écrits, notamment le Zarathoustra, trahissent beaucoup d'humour. Et cependant, il est vrai de parler de son absence d'humour. Ou plutôt ce n'était pas l'humour qui lui manquait, mais la faculté ou la facilité de le mettre en action et de le manifester spontanément, car cela suppose un certain don de s'oublier et de se laisser aller, et rien ne lui était plus étranger. A l'époque où je l'ai connu, pourtant, il avait encore des heures où il laissait s'ouvrir toutes grandes à sa gaité les portes de la lumière et de la vie, et où l'on pouvait s'égayer avec lui autant que dans la plus fameuse congrégation de buveurs, sans que l'alcool y fût pour grand-chose. Plus tard, sans doute, l'humour que Nietzsche portait en lui ne trouvait plus à s'exprimer que par ces tristes vestiges qu'on appelle l'humour féroce.

Quant à son génie, au sens le plus élevé du terme, Nietzsche lui-même n'y a pas cru, ou plus simplement il n'a jamais cru en soi. Au cours de nos années d'amitié, j'ai reçu tant de confidences à ce sujet que les extravagances ultérieures me sont restées sur le cœur comme

autant de témoignages de ce doute, plutôt que comme des symptômes de délire commençant, ainsi qu'on l'a généralement cru, depuis que le public s'est accoutumé à juger Nietzsche d'après la façon dont il a fini.

La fin de Nietzsche n'est nullement un argument contre son génie, mais peut-être contre les limites que l'on assigne à son génie. Nietzsche était un géant, mais uniquement dans le domaine de la critique. Il a donné à ses talents l'application la plus dangereuse en les retournant contre lui-même. Quand on possède des facultés critiques aussi éminentes et qu'on les tourne contre soi avec une telle exclusivité et une telle énergie, on finit nécessairement par la folie et l'auto-destruction. Ce qui lui a manqué, c'est ce qui a soutenu des hommes comme Goethe et Schiller dans leur grandiose effort pour l'ennoblissement de leur personnalité : de puissants dons d'artiste.

Overbeck d'après BERNOULLI, t. I, pp. 270-271.

L'opinion de Peter Gast.

Il aspirait de tout son vouloir à grandir sans cesse, à monter vers les hauteurs, à déployer sa puissance. Mais les conditions dans lesquelles Nietzsche s'était mis parce qu'on lui avait enseigné à méconnaître sa propre nature, d'autre part ses fonctions, sa philologie, son rôle de héraut de Schopenhauer et de Wagner, furent autant d'entraves à son libre développement. Cet état serait devenu intenable à la longue. Qui l'emporterait en lui, le juge ou le serviteur de ce monde ? C'est ici que la nature s'est chargée de ce que Nietzsche aurait difficilement pu faire de façon consciente : préparer la voie à son affranchissement. Le moyen, certes, fut cruel : elle le rendit malade, et de plus en plus

malade. Le sentiment de son insuffisance, du gaspillage qu'il avait fait de ses forces, l'assombrit, s'empara peu à peu de tout son système nerveux et finit par produire ces migraines si fréquentes qui l'obligèrent d'abord à prendre un congé d'un an, puis à renoncer à son professorat. Si Nietzsche enseigne aux hommes de son rang à se libérer des entraves traditionnelles, à renoncer aux positions fausses, bref, à suivre leur propre voie, il le fait en homme qui a passé, dans ce domaine, par les expériences les plus graves, pour ne pas dire les pires, mais aussi les plus efficaces.

Peter Gast, Préface à la deuxième édition de
Menschliches, Allzumenschliches, 1894.

Quand a commencé la folie ?

Dès le début de nos relations, il me parlait notamment avec une sorte de légèreté et d'insouciance de l'idée qu'il se faisait de la folie, d'ailleurs problématique, de son père, et des conséquences qu'elle pourrait avoir pour lui. Il pouvait se faire les soucis les plus graves, les plus poignants, lorsqu'il se demandait s'il lui serait donné d'achever telle ou telle œuvre, mais je ne l'ai jamais vu assombri par la crainte d'être particulièrement menacé de folie. Et il me paraît parfaitement possible que ce n'ait pas été le cas, que la folie lui soit venue de son genre de vie et qu'il n'en ait pas apporté le germe à sa naissance.

Parmi les documents de sa maladie que je possède dans ses lettres, l'un des plus émouvants est le cri de désespoir, en allemand et en latin, qu'il m'a adressé de Sils, en Engadine, le 18 septembre 1881, et dans lequel l'emploi correct de deux langues, l'allemand et le latin, bien qu'un peu moins bon, m'étaient garants de

son intégrité mentale. Ce que j'apprends maintenant, en combinant mes propres souvenirs avec le récit de M^{me} Förster, et surtout le contraste entre Nietzsche tel que je l'ai vu malade à Bâle en 1884 à l'hôtel de la Croix-Blanche, et l'impression faite à sa sœur quelques semaines plus tard (septembre et octobre à Zurich), lorsqu'elle trouva son frère en excellente santé, et surtout la gaité qu'il manifesta lors de sa réconciliation avec sa sœur, me persuadent que Nietzsche était déjà sujet aux brusques sautes d'humeur qui vont de la dépression profonde à l'exaltation euphorique, et qui caractérisent justement les candidats à la folie ; tout cela aurait dû me convaincre que j'avais affaire au dit candidat. D'ailleurs j'avais eu des impressions analogues l'année précédente lors de ma rencontre avec Nietzsche à Schuls-Tarasp. Et si j'avais eu à cette époque la moindre expérience des malades mentaux, la forme sous laquelle Nietzsche alité, souffrant d'une forte migraine, essaya un jour de m'initier à sa doctrine secrète (le Retour éternel), ne m'aurait pas permis de douter que j'eusse affaire à un dément. C'est lors d'un séjour à Bâle à l'hôtel de la Croix-Blanche en été 1884, que Nietzsche, malade et alité, m'a fait des révélations relatives à ce point de sa doctrine secrète, comme il l'a fait pour M^{me} Andreas, d'une voix chuchotante et d'un air sinistre, comme s'il s'agissait d'une révélation inouïe.

Overbeck d'après BERNOULLI, t. II, pp. 216-217.

Instants inoubliables où il me confia cette pensée (le Retour éternel), d'abord comme un secret qu'il redoutait extrêmement de voir confirmé et attesté. Il n'en parlait qu'à voix basse, avec tous les signes d'une profonde épouvante. La doctrine du Retour éternel n'était alors pour lui qu'une éventualité redoutable et non une conviction. Il voulait en différer l'annonce

jusqu'au jour où l'on pourrait la fonder scientifiquement.

Lou ANDREAS-SALOMÉ, *F. N. in seinen Werken*, p. 321.

Il est malheureusement hors de doute qu'il se trouvait bon nombre de gens pour affirmer que Nietzsche était anormal, longtemps avant la catastrophe. Chamberlain (1) a écrit que sa raison s'était obnubilée peu après la rédaction de *Richard Wagner à Bayreuth*, et l'une de ses anciennes connaissances me demanda au début de 1888 si je n'avais pas remarqué chez lui des symptômes de troubles mentaux. Comme je le niais, elle sourit d'un air supérieur.

Meta von SALIS-MARSCHLINS, p. 56.

Prodromes de la folie.

Nietzsche a idéalisé le suicide comme « la seule mort raisonnable » et lui a accordé de ce fait le rang suprême dans sa morale de l'avenir. (*Le Voyageur et son Ombre*, aph. 185.) Impressionné par des déclarations analogues que je l'ai entendu faire et qui découlaient tout naturellement de son étude du monde antique, j'ai souvent pensé que le suicide était la fin qui lui était destinée. Je l'ai cru de plus en plus jusqu'à l'hiver où Wagner est mort et où les lettres de Nietzsche donnaient les plus graves soucis à cet égard. Je n'ai presque jamais pensé à la folie, ou du moins très tard, peu avant la

(1) Houston Stewart Chamberlain, qui épousa plus tard l'une des filles de Wagner.

catastrophe. Elle s'est produite entre le jour de Noël 1888 et le jour des Rois de l'année suivante. Avant cette date, si grand que fût son état d'excitation, Nietzsche ne peut pas avoir été fou. Je ne prétendrai certes pas que mon jugement sur ce point ait été tout à fait ferme. J'ai beaucoup hésité, à plusieurs reprises, tellement qu'à divers moments, observés par moi, de son obscurcissement mental, je n'ai pu me défendre de l'horrible idée qu'il était simulé. Une telle impression ne peut s'expliquer que par l'expérience que j'ai eue plusieurs fois du goût de Nietzsche pour les masques. Mais là aussi, il a bien fallu m'incliner devant les faits.

Plus d'une des extravagances mentales de Nietzsche, par exemple l'orgueil dévorant qui l'animait, l'estime excessive de sa personne, dans les dernières années, s'expliquent beaucoup mieux pour moi de cette manière que par la folie à laquelle d'autres extravagances peuvent se réduire. En tout état de cause, l'impression si forte que fait sur beaucoup de gens la folie de Nietzsche devrait au moins tenir compte de la grandiose ingénuité avec laquelle il a manié et utilisé ses aventures de penseur. Il témoignait du même sans-gêne dans les relations courantes et dans ses rapports avec lui-même.

Comme son état se prolongeait et qu'il me le dissimulait non seulement dans ses lettres mais aussi lors de notre rencontre à Zurich au printemps 1887, il a fallu le brusque éclat de la folie à Turin pour me pousser à une démarche désespérée. Mais la folie n'a guère pu commencer avant la catastrophe définitive qui s'est produite au tournant des années 1888-1889. Quel argument peut-on tirer de sa folie, contre un homme qui, proche de sa fin, disait « qu'il n'avait guère fait autre chose que de reprendre ses esprits » (*Wille zur Macht*, préf. Werke, t. xv) ? « Perdre l'esprit » était la fin naturelle d'un tel homme, et ce n'est pas cette fin qui jette une lumière sur sa vie, comme le croient ceux qui en tirent la conclusion que Nietzsche a été fou toute sa vie et que l'intérêt principal de cette vie est de per-

mettre de dépister les débuts de sa folie. Sa vie, au contraire, enseigne à juger équitablement de sa fin et à en estimer à sa valeur la digne conclusion. Naturellement, il ne suffit pas de taxer Nietzsche d'excentricité, comme des littérateurs puérils ont voulu le faire si souvent. Mais il faut se rappeler que Nietzsche lui-même accorde qu'il avait des excentricités et affirme seulement qu'elles échappent au jugement de quiconque, à part lui, à cause de leur qualité insaisissable (indéfinissable). (*Briefe*, Förster, première édition, t. I, p. 495.) Et ce jugement a en tout cas la même valeur démonstrative que tous les jugements que l'on porte sur soi-même — je veux dire qu'il n'en a aucune et qu'il a la plus haute en même temps.

Overbeck d'après BERNOULLI, t. II, pp. 217-218.

Le témoignage de Rohde.

C'est à toi seul que je dois les meilleurs moments de ma vie. Je voudrais que tu puisses lire dans mon cœur ma profonde reconnaissance pour tout ce que tu lui as donné, toi qui m'as ouvert le pays bienheureux de l'amitié la plus pure, que j'avais jusqu'alors contemplé de loin, comme un enfant pauvre qui de loin jette un regard dans des jardins opulents. Moi, toujours solitaire, je me sens à présent uni à l'un des meilleurs, et tu ne saurais comprendre à quel point ma vie en a été changée.

E. Rohde, Noël, 1868. BÄUMLER, p. 49.

Je pense toujours à toi quand je rappelle à ma mémoire les moments les meilleurs, les plus purs, les plus féconds de ma jeunesse. Je ne pourrais jamais te perdre, même quand tu escaladeras les sommets les plus escarpés de l'intelligence. Ce qui m'attache à toi, c'est ce qu'on

appelait au siècle dernier la « sympathie », une intelligence qui ne vient pas de la tête seulement, mais de l'être tout entier et s'impose comme une obligation. Je devrais être pour toi une consolation dans tes tourments, mais de tous tes derniers livres, malgré la satisfaction d'esprit qu'ils communiquent, je n'ai pu tirer que des tourments pareils aux tiens. Tu vis à l'intérieur de ton propre esprit, mais nous autres, nous n'entendons jamais de pareilles paroles, ni parlées ni imprimées. C'est ainsi qu'aujourd'hui comme naguère, chaque fois que je t'ai approché, je me suis élevé pour un instant à un niveau supérieur, je me suis senti ennobli.

E. Rohde, Noël, 1879. BÄUMLER, p. 238.

L'ami.

Nietzsche est l'homme auprès duquel je respirais le plus librement. Son amitié m'a été trop chère pendant sa vie pour que j'éprouve le besoin de la gâter par des exagérations posthumes. J'ai aimé l'homme vivant et on peut encore aimer ce qu'il a laissé de lui.

Overbeck d'après BERNOULLI, t. II, p. 423.

Ce pauvre Nietzsche, il était très attaché à ses amis, mais ses amis le goûtaient beaucoup moins. Et pourtant, moi qui lui étais tellement inférieur, je songerais moins que personne à contester qu'il était plus apte que personne à éprouver l'amitié. Mais cette forme de sensibilité, comme beaucoup d'autres, n'a été pour lui qu'une source abondante de malheurs.

Ibid., t. II, p. 118.

Nietzsche était loin d'être aussi solitaire qu'il le croyait ; il était moins un véritable solitaire qu'il n'affectait de l'être ; il se complaisait dans cet état, il voulait être solitaire. Pas plus qu'historiquement parlant il n'y a chez lui de pensée vraiment neuve et inouïe, on ne peut dire que son matériel d'idées, comparé à ce qui forme le trésor commun du temps présent, lui appartienne exclusivement. Toute sa vie, au contraire, des esprits apparentés au sien sont venus à lui, très tôt et avec une rare spontanéité.

Ibid., t. I, p. 325.

Nietzsche n'était pas misogyne. Le commerce des dames lui était fort agréable ; celui des hommes médiocres, à moins qu'il ne fût lié à eux par le respect ou l'amitié, lui était odieux.

Ibid., t. I, pp. 325, 177.

Nietzsche musicien.

Il m'est difficile, vraiment très difficile, de parler de Nietzsche musicien, je veux dire musicien authentique et non amateur passionné et dilettante cultivé. Il dépassait tellement ces deux catégories très répandues. Quelle haute opinion j'avais alors de lui à ce point de vue, combien il se prenait au sérieux en tant que musicien, et combien aujourd'hui mon sentiment se révolte, si j'avoue que — peut-être — notre commune estime de son talent musical étaient tant soit peu excessives ! Assurément, tout son être était pétri de musique, la musique était l'âme de son discours, un besoin de sa nature, constamment exprimé, toujours en quête de satisfaction durable et profonde. Il possédait à un haut degré les deux particularités qu'il m'avait désignées

en connaisseur, comme celles de tout tempérament vraiment musical, la nécessité intérieure de « faire de la musique », consciemment ou non, mais sans arrêt, de telle sorte que n'importe quel bruit tant soit peu rythmique se transforme immédiatement en une mélodie au rythme caractéristique, et secondement l'obligation non moins expresse d'exprimer de façon sonore sa vie intérieure par une libre improvisation, chantée ou jouée. Il y ajoutait une connaissance théorique très étendue de l'histoire et de la philosophie de la musique ainsi que de l'esthétique générale, enfin un joli talent sur le piano, un tempérament de feu, mais maîtrisé par une haute intelligence, qui se manifestait surtout par la stricte précision et la netteté plastique de l'expression, au point que j'avais parfois l'impression que Nietzsche était musicien par l'intelligence plutôt que par le sentiment et qu'il cultivait la musique par la pensée plutôt que par l'émotion. C'était à vrai dire une erreur, car d'innombrables remarques et exclamations que j'ai entendues de lui, ainsi que de nombreux passages de ses œuvres, surtout dans sa période wagnérienne, prouvent exactement le contraire.

Témoignage de Kelterborn,
Briefe, hist.-krit. Ausgabe, t. III., p. 391.

Je n'ai pas eu souvent l'occasion d'entendre Nietzsche jouer du piano ou de jouer avec lui à quatre mains ; une dizaine de fois tout au plus. Et ce qu'il m'a joué alors ou ce que nous avons joué ensemble, était exclusivement du Wagner ou du Nietzsche. Dans ces séances de piano à quatre mains, il était l'amabilité, la patience et aussi la cordialité et l'animation mêmes. Et j'avoue que je me sentais assez content quand il me faisait un compliment ou même quand il me dit une fois : « Voyez-vous, vous avez joué cela beaucoup mieux que le maître Wagner avec qui je l'ai joué dimanche dernier à Bay-

reuth ; mais il n'a jamais été bon pianiste, ce qui du reste lui a été profitable en tant que compositeur. » C'est ainsi que nous avons joué plusieurs fois de suite le prélude de *Tristan*, puis la *Monodie à deux* qu'il avait écrite pour la fille du professeur Herzen à l'occasion de son mariage, l'*Hymne à l'Amitié* et surtout la grande *Manfred Meditation*, dont il exprimait la passion bouleversante par un jeu extraordinairement énergique, de sorte que je me sentais entraîné par le torrent de cette musique si singulière et si abrupte dans la forme, mais si grande par l'âme et la pensée, si profonde par le sentiment... De longues années ont passé depuis lors, des milliers de jours, des milliers de lieues me séparent de ce temps et de ma patrie... Mais encore aujourd'hui, dans la lointaine Amérique, rien ne me rend plus présente l'âme même de Nietzsche, telle que je l'ai connue et vénérée, que cette *Manfred-Meditation*, en dépit des jugements défavorables dont elle a été l'objet de la part de Bülow et d'autres musiciens. Je n'ai pas le moindre doute que Nietzsche, au fond du cœur, n'ait eu un faible pour cette effusion volcanique de son âme musicienne, bien qu'il m'ait écrit que c'était un monstre musical qui avait éveillé chez moi une excessive sympathie.

Briefe, hist.-krit. Ausgabe, t. III, p. 392.

Votre *Manfred-Meditation* est un comble d'extravagance et d'imagination délirante. Il y a longtemps que je n'ai rien vu de plus sinistre et de plus antimusical, noté sur papier à musique. Je me suis demandé à plusieurs reprises si c'était une plaisanterie, si votre intention était de faire la caricature de ce qu'on appelle la « musique de l'avenir ». Est-ce consciemment que vous bravez toutes les règles de l'harmonie, sa syntaxe la plus subtile aussi bien que sa plus banale orthographe ? Abstraction faite de son intérêt psychologique — car

dans votre délire musical il y a les traces d'un esprit de qualité rare, et, malgré son égarement, distingué — votre Méditation, est, dans la sphère musicale, l'équivalent d'un crime dans la sphère morale. Je n'ai pu y découvrir la moindre trace d'apollinisme, et quant au dionysisme, à vous parler franc, il m'a fait penser à un lendemain de bacchanale plutôt qu'à la bacchanale elle-même. Si vous avez vraiment le besoin passionné de vous exprimer en musique, il est urgent que vous vous assimiliez les éléments de ce langage. Une imagination ivre encore de souvenirs wagnériens n'est pas une bonne base de départ pour une création. Chez Wagner, les hardiesses les plus inouïes, sans compter qu'elles naissent de la texture dramatique et se justifient par les paroles (dans sa musique purement instrumentale il a la sagesse de s'abstenir de ces monstruosité) sont toujours grammaticalement correctes jusque dans le moindre détail de la notation. Si vous prenez au sérieux votre incursion aberrante sur le domaine musical, — ce dont je ne puis m'empêcher de douter — alors, monsieur le professeur, tenez-vous en à la musique vocale et laissez aux paroles le soin de guider votre navire qui roule et tangue sur une mer déchaînée.

Lettre de Hans von Bülow, 24 juillet 1872.

Briefe, éd. Förster, t. III, pp. 349-351.

L'avis des contemporains : Gottfried Keller.

J'ai commencé à lire le pamphlet de voyou de M. Nietzsche contre Strauss (1), mais je n'irai pas jusqu'au bout, à cause de cette monotonie dans l'injure, sans résultat positif, sans oasis. On dit que Nietzs-

(1) *Deuxième Intempestive*.

che est un jeune professeur de vingt-six ans à peine, élève de Ritschl à Leipzig et philologue de son état ; mais poussé par je ne sais quelle folie des grandeurs, il cherche à se faire remarquer dans d'autres domaines. Non dépourvu de dons, il a eu la tête tournée par le wagnérisme, et avec quelques autres toqués comme lui, il pratique à Bâle un culte confidentiel. Sans doute espère-t-il que sa brochure sur Strauss le placera tout à coup au centre de l'intérêt, alors que son métier de maître d'école lui paraît trop ennuyeux et trop lent. Je le tiens pour un archiphilistin, pour un philistin fieffé.

Gottfried Keller à Emil Kuh, 18 novembre 1873.

BERNOULLI, t. I, pp. 100-101.

Jugements contemporains : Richard Wagner.

Cher ami,

Je n'ai jamais rien lu d'aussi beau que votre livre. Tout y est magnifique. Je vous écris en hâte parce que cette lecture m'exalte et qu'il me faut attendre d'être revenu à la raison pour vous lire de sang-froid. J'ai dit à Cosima que je vous plaçais tout de suite après elle ; ensuite, de longtemps, personne ; puis Lenbach, qui a fait de moi un portrait d'une vérité saisissante. ... Adieu. Faites un saut jusqu'à nous. Ce sera une fête dionysiaque !

1872. Votre R. W.

J'ai relu des passages de votre livre. Je jure devant Dieu que je vous tiens pour le seul homme qui sache ce que je veux.

1873. BÄUMLER, p. 104.

(Il s'agit de Richard Wagner à Bayreuth.)

Jugements contemporains : Erwin Rohde.

Quant à moi, naturellement, le dernier livre de Nietzsche, avec son titre malencontreux (*Menschliches Allzumenschliches*) a fait l'étonnement constant et souvent douloureux de ces dernières semaines. On ne parviendra que lentement à une impression définitive sur cette métamorphose. Au surplus, je n'ai pas encore trouvé le temps de lire son livre jusqu'au bout. Ces mille fragments ne se laissent pas lire rapidement d'affilée. Il y a dans la tonalité fondamentale de ce livre quelque chose qui m'est absolument étranger. Je viens d'en écrire mon sentiment à Nietzsche. Mais ce qui m'intrigue et me peine, c'est de ne pas comprendre comment pareil revirement a pu s'accomplir. Il ne faut pourtant pas nier que l'évolution la plus récente, qui se marque dans l'importance plus grande donnée à l'élément purement intellectuel, malgré une façon trop exclusive de le mettre en évidence, implique une sorte de correctif de cette « pensée dionysiaque » qui ne laissait pas que d'être un peu inquiétante.

Rohde à Overbeck, 16 juin 1878,
Gestalten, pp. 46-47.

Je lis à petite dose son dernier ouvrage [*Menschliches*, II] et toujours avec un pincement au cœur. Tant de vigueur, tant de finesse, de liberté d'esprit, mais tout cela échappé à des lèvres convulsivement serrées, et qui se font violence pour ne pas éclater en plaintes et en gémissements, désespérés comme son épouvantable souffrance. Je sens sous presque chaque mot qu'il est

arraché au complet désespoir de trouver jamais l'aise et le bonheur personnels, proféré en hâte, dans l'attente anxieuse de la nuit, avant l'heure où s'effacent à la fois le soleil et les ombres. Voir cela fait mal à la longue.

Rohde à Overbeck, 7 janvier 1880.
Gestalten, p. 50.

Jugements contemporains : Peter Gast.

M. le professeur, Vous me rendez de plus en plus difficile, à chacun de vos ouvrages, de ne donner attention qu'aux caractères d'imprimerie. La tournure admirable de votre esprit, la vigueur de votre langage, la richesse de l'invention jusque dans les moindres détails, l'ardeur et la majesté de votre pensée, tout me plonge dans l'étonnement, tout m'excite, tout vibre encore en moi dans toute la mesure de mes forces. Que de fécondité vous suscitez autour de vous par votre propre fécondité ! Il n'existe rien d'analogue, parce que les buts que vous indiquez n'ont jamais encore été fixés à l'humanité, ne pouvaient lui être fixés par personne. Il faut souhaiter à ce livre la même diffusion qu'à la Bible, la même valeur canonique, la même suite de commentaires. Beaucoup de gens puiseront en vous l'esprit, la force et le courage, le courage qui expose aux dangers, et le calme qui nous permet d'en sortir.

Peter Gast à Nietzsche, 2 avril 1883.
Die Briefe Peter Gasts an Friedrich Nietzsche, p. 302.

Dans quelle catégorie faut-il ranger votre livre ? Je pense que c'est dans celle des Écritures saintes.

Ibid., 6 avril 1883.

Son Zarathoustra me devient de plus en plus proche. C'est à coup sûr un livre puissant entre tous. Le Zend Avesta est faible à côté. Et s'il est vrai que les nations soient solidaires de ce qui s'écrit en leur langue, les Allemands ont grandi depuis que ce livre a paru, ces bons Allemands qui, selon l'opinion de quelques-uns, devront assumer le rôle directeur dans la prochaine révolution sociale européenne. Il n'y a rien de si anti-social que ce livre, Machiavel et ses pareils sont de faibles et naïfs précurseurs de cette inhumanité qui naît de l'humanité supérieure. Je ne connais pas de livre qui fasse mieux sentir la richesse d'innombrables points de vue contradictoires.

Schopenhauer était bien trop pauvrement, trop simplement organisé pour faire seulement pressentir la possibilité d'une philosophie comme celle de Zarathoustra. Et que dire de Kant ! J'ai lu ces jours-ci la *Critique du Jugement*, et il m'a bien fallu m'avouer que c'est un livre qui relève de la littérature stupide. Ce qu'on peut dire de mieux pour le moment, c'est que le Zarathoustra nous fait passer le goût de beaucoup d'autres choses.

Gast à Overbeck, 27 juillet 1883. *Gestalten*, pp. 92-93.

Jugements contemporains : E. Rohde.

Dans le train qui me ramenait de Copenhague, j'ai commencé à dévorer le dernier livre de Nietzsche (1). J'en ai lu avec un vif mécontentement la majeure partie. Ce sont les propos d'après table d'un homme repu, relevés de temps à autre par l'action du vin, mais pleins du plus répugnant dégoût de tout et de tous. La philosophie en est indigente et quasi puérile, autant que la politique, lorsqu'il en est question, en est absurde et étrangère au réel. Cependant, il y a quelques aperçus

(1) Par delà le Bien et le Mal.

très spirituels et quelques passages dithyrambiques fort entraînants. Mais ce n'est qu'une suite de boutades parfaitement gratuites. Plus question de convictions : on choisit au hasard un point de vue d'après lequel on bouscule tout, comme s'il n'existait que ce seul point de vue au monde. Et bien entendu, la fois suivante, on adopte et on porte aux nues le point de vue opposé, avec tout autant d'intransigeance. Ce sont les visions d'un anachorète, les bulles de savon de la pensée, elles donnent certainement du plaisir et de la distraction au solitaire, mais pourquoi les annoncer au monde comme une manière d'évangile ? Cette perpétuelle annonce d'événements prodigieux et d'audaces de pensée, qui, pour la déception et l'ennui du lecteur, n'arrivent jamais, tout cela m'est indiciblement odieux. Ce qu'il dit du caractère grégaire des hommes d'à présent est fort bon, mais comment se représenter sous quelle forme Nietzsche imagine sa morale de cannibales qu'il faudra imposer dictatorialement ? Quels sont les symptômes actuels qui annoncent ces barbares gonflés de fureur ? Bref, à dire le vrai, ce livre me répugne au plus haut point, et plus que tout la gigantesque vanité de son auteur, telle qu'elle se manifeste, moins du fait qu'il se prend en public et en secret pour le messie attendu, que parce qu'il est devenu incapable de comprendre et d'apprécier humainement toute autre tendance, toute autre préoccupation que celles qu'il lui plaît justement d'adopter au moment présent. Il y a là quelque chose de révoltant, vu la stérilité qui se rencontre partout dans cet esprit fait pour comprendre et pour combiner les sentiments d'autrui. Chez un esprit positif, si violent que fût son parti pris, ce serait compréhensible. Mais Nietzsche est et demeure un critique et il devrait sentir que l'intransigeance lui va comme une peau de lion à un âne.

Rohde à Overbeck, 1^{er} septembre 1886.

BERNOULLI, t. II, pp. 163-164.

Tout à fait par hasard, je suis tombé sur la quatrième partie du *Zarathoustra* de Nietzsche. Il a donc fini par paraître. Livre étrange mais souvent saisissant, dans lequel j'entends les accents profonds et singuliers d'une grande âme qui marche à l'abîme. Dans quelle solitude il a vécu, confiné au monde de ses songes ! Je ne peux lire tout cela qu'avec une mélancolie qui me bouleverse. Avoir vu l'esprit le plus profond et le plus riche qu'on ait jamais rencontré se résorber dans la folie, dans le monde inaccessible de ses chimères ! On croit entendre un glas d'une tristesse indicible. Tout le monde à présent considère son cas comme désespéré, même ses proches...

Rohde à Overbeck, 17 mai 1892.
Gestalten, p. 62.

Jugements contemporains : J. Viktor Widmann.

Les charges de dynamite qu'on transportait naguère pour le percement du Gothard, portaient un drapeau noir en signe de danger mortel. C'est en ce sens que nous dirons du livre du philosophe Nietzsche (1) que c'est un livre dangereux. Nous ne mettons pas dans cette épithète le moindre blâme contre l'auteur et son œuvre, pas plus que le drapeau noir n'était un blâme à l'égard de la dynamite. Moins encore songerions-nous à livrer le penseur solitaire aux corbeaux de la chaire et aux corneilles de l'autel, en signalant son livre comme dangereux. L'explosif spirituel, comme l'explosif matériel, peut servir à faire œuvre utile, il n'est pas nécessairement employé à des fins criminelles. Mais il est bon

(1) *Par delà le Bien et le Mal.*

d'indiquer clairement sur les dépôts de pareilles matières : Ici dynamite !

BERNOULLI, t. II, p. 105.
Article du *Bund*, 16-17 septembre 1886.

L'avis de Taine.

Paul Desjardins m'a raconté que vers ce temps-là (1890 ?) Taine lui avait montré, ouvert sur sa table de travail, un livre de l'Allemand inconnu. « Voilà l'homme dont tout le monde parlera dans dix ans », dit-il.

D. HALÉVY, *Nietzsche*, p. 423.

Jugements contemporains : Gottfried Keller.

Nietzsche est un géant, cela ne fait aucun doute. Donc il ne doit pas nous en vouloir si nous attendons de lui qu'il soit grand. Qui donc souhaiterait un Nietzsche docile et timide ? Son importance ne consiste-t-elle pas pour une large part dans son grand courage intellectuel, qui nous paraît d'autant plus précieux que nous voyons chez d'autres la pensée plus caporalisée, et que l'esprit allemand se donne plus de peine pour oublier la valeur de la personnalité ? Ce qui a été de tout temps un trésor rare et précieux, le courage civique et intellectuel, est aujourd'hui sans prix et irremplaçable. Ce qui importe, c'est que six penseurs comme Nietzsche feraient plus, pour promouvoir la nation, que des myriades de savants et de philosophes ne sauraient le faire en un siècle.

Carl Spitteler, (Article du *Bund*, 8-XI 1888, cité par BERNOULLI, t. II, pp. 417-107.)

Jugements contemporains : Strindberg.

Vous avez sans aucun doute donné à l'humanité son livre le plus profond (1), et, ce qui n'est pas votre moindre mérite, vous avez eu le courage et peut-être aussi le besoin de cracher au visage de la canaille ces paroles splendides. Je vous en remercie.

Strindberg à Nietzsche, automne 1888.

Karl STRECKER, *Strindberg und Nietzsche*, p. 35.

(1) Sans doute *Par delà le Bien et le Mal*.

Préface	7
Bibliographie	13
Chronologie	15
Les Œuvres	19

I. Enfance et jeunesse (1844-1869) 21

II. Les années bâloises (1869-1879) 47

III. Les années errantes (1879-1889) 93

IV. La folie (1889-1900) 147

V. Jugements et portraits 203